U d'/of OTTAWA
39003002103264

LETTRES INTIMES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES DE STENDHAL

Format grand in-18

LA CHARTREUSE DE PARME	1 vol.
CHRONIQUES ITALIENNES	1 —
CHRONIQUES ET NOUVELLES	1 —
CORRESPONDANCE INÉDITE. Introduction de P. Mérimée et portrait	2 —
DE L'AMOUR	1 —
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE	1 —
MÉLANGES D'ART ET DE LITTÉRATURE	1 —
MÉMOIRES D'UN TOURISTE	2 —
NOUVELLES INÉDITES	1 —
PROMENADES DANS ROME	2 —
RACINE ET SHAKSPEARE	1 —
ROMANS ET NOUVELLES	1 —
ROME, NAPLES ET FLORENCE	1 —
LE ROUGE ET LE NOIR	1 —
VIE DE ROSSINI	1 —
VIES DE HAYDN, DE MOZART ET DE MÉTASTASE	1 —

1239. — L.-Impr. réun., B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, dir.

SEP 28 1973
CE

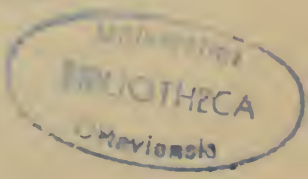
STENDHAL

LETTRES INTIMES

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

Droits de reproduction et de traduction réservés.



PQ
2436
.A2L4
1892

143-1A-45 (1)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le titre de ce recueil dit assez le caractère essentiellement familier des lettres dont il se compose. Et il nous paraît à peine nécessaire d'insister sur le genre d'intérêt que peut présenter une correspondance de cette nature lorsqu'il s'agit d'un homme aussi admiré, aussi discuté et, disons-le, resté aussi mystérieux que Stendhal.

Car, si personne ne lui conteste plus sa grande

originalité de pensée, bien des gens hésitent encore à la qualifier. Et l'on se demande trop volontiers à quelle sorte d'homme on a affaire. — Le tour froidement ironique de certains aphorismes de Stendhal, plus encore peut-être que l'allure si souvent paradoxale de son scepticisme, a rendu bon nombre de juges sévères pour lui jusqu'à l'injustice.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, le fait seul de divergences fondamentales dans la manière de juger un pareil homme et un pareil écrivain atteste l'utilité de publications du genre de celle que nous offrons aujourd'hui au public.

Ce que nous lui présentons, en effet, c'est la correspondance de Henri Beyle avec sa sœur Pauline, — avec la personne, par conséquent, ou avec l'une des personnes qu'il avait le moins d'intérêt à éblouir ou à tromper. — Et l'on y verra, croyons-nous, apparaître un peu de l'âme nue du personnage à travers le laisser-aller du correspondant fraternel ; on y surprendra quelque chose de la philosophie vraie de l'écrivain dans le déshabillé de sa pensée.

Bref, nous estimons que rien ne saurait con-

tribuer à éclairer l'opinion sur son compte comme ces épanchements épistolaires d'un grand homme qui oublie ou ignore encore que la Renommée le guette et le surveille.

LETTRES INTIMES

I

Paris, messidor an X.

Je ne trouve pas de termes, ma chère Pauline, pour t'exprimer le plaisir que ta lettre m'a fait : enfin, je vois que tu t'occupes ferme. Tu n'as pas d'idée combien je regrette que les circonstances me forcent à habiter Paris, combien j'aurais eu de plaisir à travailler avec toi, et à cultiver cette âme si heureusement née. Mais, ma chère amie, puisque nous ne pouvons vivre ensemble, tâchons au moins de tromper l'absence en nous écrivant souvent ; écris-moi une fois par semaine, et, pour le faire régulièrement, prends un jour dans la semaine et choisis une heure dans ce jour-là ; de mon côté je m'engage à te répondre sur-

le-champ ; tu pourrais m'écrire, par exemple, tous les dimanches matins.

Je suis enchanté que tu commences l'italien : nous aurons un point de contact de plus; je t'enverrai par C... une excellente grammaire; car celle de M. Gatel que tu suis sans doute n'est qu'un ramassis de principes.

Je t'enverrai aussi un petit livre de deux-cent treize pages in-18, qui te donnera plus d'idées que toutes les bibliothèques du monde! C'est *la Logique* de notre compatriote l'abbé de Condillac. Il est inutile de parler de cela hors de la famille; car on me prendrait pour un fou, de t'envoyer un pareil ouvrage, et toi pour une présomptueuse d'entreprendre de le lire; mais, ma chère Pauline, laissons dire les sots et allons notre train; et, pour mieux faire encore, empêchons-les de gloser sur notre conduite, en leur cachant nos actions.

Cette logique dont on fait tant de bruit, serait la chose du monde la plus facile, si on y apportait un esprit dégagé de préjugés : je tâcherai de t'en faire comprendre une page chaque semaine; je suis persuadé que, lorsque nous aurons ainsi travaillé les deux premiers chapitres, tu pourras continuer toute seule.

Au reste, ma chère amie, ce petit livre de deux cent treize pages lu, rien ne peut plus t'arrêter dans aucun genre de science : les calculs les plus difficiles de l'algèbre, les points de grammaire les plus embrouillés ne t'offriront plus aucune difficulté; tu seras étonnée toi-même des progrès rapides que tu feras dans tout

ce que tu étudies, à mesure que tu apprendras à raisonner; car la logique n'est autre chose que l'art de raisonner.

J'ai fait, ce matin, deux grandes lieues pour aller voir le cher cousin C... et savoir quand il compte retourner à Grenoble; je lui ai laissé mon adresse et j'espère qu'il me rendra ma visite. Je lui remettrai alors un almanach pour le grand-père, la grammaire italienne de Siret et *la Logique* de Condillac pour toi. Ne manque pas de m'écrire le premier dimanche après avoir reçu cette lettre; n'y manque pas, je t'en prie. Tu me donneras des détails sur ce que tu lis et sur la manière dont tu le sens.

Dis mille choses pour moi à Caroline et prie-la de m'écrire. Que fait Gaëtan?

Dis à notre papa que je compte lui envoyer incessamment le plan de la maison, avec tous les détails : celui qu'il a est calculé pour la plus grande solidité, réunie à toute l'élégance convenable. Tout le monde est d'avis qu'il faut laisser aux boutiques l'ouverture que nous leur avons donnée : elles sont toutes dans ce genre à Paris; elles ont généralement de onze à treize pieds de hauteur. Tu le remercieras bien, de ma part, de l'argent qu'il a bien voulu m'envoyer.

II

Paris, floréal an XI.

Je viens de voir, aux Tuileries, ma charmante Pauline, une petite fille qui te ressemble beaucoup : cette vue a redoublé en mon cœur le désir de te revoir, et je suis rentré pour te faire des reproches de ce que tu ne m'écris pas plus souvent, seule consolation des amis éloignés. Entre nous, et sous le plus profond secret, j'espère pouvoir te dire bientôt de vive voix combien je t'aime. J'ai grande envie de quitter Paris dans ce moment; j'ai écrit là-dessus à papa, et peut-être serai-je avec vous le 15 prairial; je ne veux demeurer à Grenoble que juste le temps nécessaire pour la bienséance; je suis triste dans ce moment, et rien ne redouble la tristesse comme d'être obligé de feindre la gaieté.

Ainsi, au bout de huit jours, je m'embarquerai pour Claix, avec de gros souliers, de la poudre et du plomb, et je tâcherai d'oublier Paris pendant cinq mois. Arrange-toi avec Caroline pour venir à Claix en même temps que moi : nous travaillerons ensemble, c'est-à-dire nous penserons ensemble à des sujets

intéressants, et j'espère que ces cinq mois ne seront pas perdus pour vous. Je suis bien fâché de n'avoir pas prévu plus tôt mon voyage à Claix : j'aurais prié papa de me faire arranger ma chambre, et j'aurais été tranquille à mon deuxième étage.

C'est aujourd'hui dimanche, j'ai vécu en ermite toute la journée. Ce jour du dimanche m'est insupportable depuis quelque temps. — Mais parlons vers. Sais-tu le beau morceau de *Cinna* et celui d'*Andromaque?* Je t'invite à lire souvent la totalité de ces pièces, ainsi que *l'Art poétique* de Boileau, que Plana a dû te remettre de ma part.

Fais-tu des traductions interlinéaires ? Il n'y a que ce moyen d'apprendre, et il faut absolument savoir l'italien.

Tu ne saurais t'imaginer combien l'étude des lettres est consolante dans l'affliction. Encore, arrivé à un certain point, c'est une jouissance qui augmente sans cesse : lorsque tu sentiras les beautés de Corneille, de Racine, du Tasse, etc., tu ne pourras plus t'en détacher, et, si tu veux m'aider, tu les sentiras très bien dans six mois d'ici; engage Caroline à lire *Cinna*, *Andromaque*, *le Cid* et *Iphigénie*. Voici des vers italiens de Vittorio Alfieri, un des plus grands poètes du XVIIIe siècle ; ils me font beaucoup de plaisir, ils ne t'en feront pas moins lorsque tu en auras fait la traduction interlinéaire ; ce sont des vers *schiotti;* tu peux voir dans ta grammaire ce mot.

Ces vers sont tirés du troisième acte de *Timoléon;*

notre grand-papa pourra te dire quel fut ce héros; dans Alfieri, il répond à son frère Timophane, qui veut se faire roi de Corinthe et qui vient de vanter la monarchie.

(*Suit une citation en italien.*)

Voilà quels sont les rois; je désirerais que tu apprisses ces vingt-quatre vers par cœur; cela te graverait dans la tête beaucoup de mots italiens, et, ce qui vaut mieux, de grandes vérités. Dans *Cinna*, tu as le tableau des affreuses proscriptions de Rome; voici le caractère du roi. Nous parcourrons ainsi les peintures faites par les grands poètes des choses les plus remarquables.

Adieu, ma bonne Pauline; j'espère pouvoir bientôt t'embrasser. Fais ma commission auprès de Caroline. Lis La Fontaine, si tu le comprends; je te recommande *les Animaux malades de la peste* et *Philémon et Baucis*.

III

Paris, 13 prairial an XI.

Il est des affaires majeures dans la vie, où le pire parti que l'on puisse prendre est de n'en point prendre : telle est la situation où tu te trouves pour mon drap ;

il me faut du beau drap noir pour faire un habit; le tailleur Martin dira la quantité ; du drap de soie noir pour culotte, du velours de coton mille-raies *gris foncé* pour pantalon, des cravates de batiste fine.

Je te rends personnellement responsable de l'envoi de ces objets; si je ne les reçois pas avant le 30 courant, je te prive des eaux et des feux sacrés; en un mot, je t'excommunie.

Dis-moi vite si tu veux de la musique vocale ou de la musique de piano, afin que je puisse t'indiquer les ouvrages de grands maîtres; si vocale, demande les ariettes de *tenore*, de *prima* et *seconda donna*, des meilleurs opéras de Pergolèse, Cimarosa, Paësiello, Zingarelli, Meyer.

Adieu, ma chère Pauline; je te recommande de lire Plutarque et Racine, et de bien réfléchir sur mes lettres; je t'en écrirai bientôt une de huit pages.

Si tu étais aveugle, tu n'aurais aucune idée du rouge, du vert, du jaune, en général des couleurs ; tu n'aurais aucune idée de la lune, tu ne regarderais le soleil que comme un corps échauffant.

Si tu ne sentais pas, tu ne distinguerais pas l'odeur de la rose de celle de l'œillet.

Si tu n'entendais pas, tu ne distinguerais pas un *mi* d'un *fa*, etc., etc.

Donc, nos idées nous viennent par nos sens. Réfléchis à *cette grande vérité.*

IV

10 nivôse.

Ma chère Pauline, tu ne saurais croire de quel plaisir tu me prives en ne m'écrivant pas; tes lettres, qui m'en font toujours tant, me seraient encore plus douces dans ce moment où mon père m'abandonne de la manière la plus cruelle. Imagine-toi que, par un froid de 10 degrés, je n'ai point de bois ni de chandelles; je n'en suis pas moins gai pour cela; ça m'empêche seulement de travailler; ne pouvant être chez moi, je cours tout le jour, et cette vie inoccupée accommode assez ma paresse.

Mon oncle, qui était arrivé le 11 frimaire, jour du couronnement, mais à deux heures du matin, est parti hier à neuf heures; je te conterai, au printemps, toutes ces fêtes, que j'ai parfaitement vues. Je t'avais envoyé Vauvenargues, et à Gaëtan les *Lettres persanes;* mais mon grand-père m'écrit que je suis un homme si dangereux, qu'il a cru à propos de les lire avant de vous les donner. Le procès des pauvres *Lettres persanes* est déjà terminé; elles ne seront pas remises, comme attentatoires à la religion et à la pudeur;

quant à Vauvenargues, qui finit cependant par une prière, on l'examine encore.

Pour les provinciaux, tout ce qui est raisonnement est philosophie, et tout ce qui est philosophie est odieux; le fort déplaît toujours au faible ; voilà le secret de bien des inimitiés : je ne puis te comprendre ; ma raison me dit, malgré moi, que tu pourrais m'être supérieur ; je te hais.

Serrons-nous, ma chère amie, nous qui nous aimons et que rien ne peut disjoindre ; laissons errer les hommes à leur gré : il y en a bien peu d'estimables et encore moins d'aimables. Tâchons de nous arranger de manière à passer notre vie ensemble ; mais pourquoi, en attendant ces heureux moments où, libres comme l'air, ce qui est un grand bien, nous jouirons du bien, encore plus grand, de loger dans la même maison, refuses-tu de nous unir le plus possible en nous écrivant souvent ? As-tu encore la crainte puérile et tant de fois démentie de m'écrire des lettres qui ne m'intéressent pas ?

Je te crois plutôt paresseuse, je ne dis pas amoureuse, la rime le dit pourtant. Dis-moi quelque chose de ce que tu fais ; je ne dis pas tout, quoique je le désirasse bien : mais ce serait peut-être le moyen de ne rien avoir. Le sort qui fait souvent dépendre le bonheur d'un homme de la volonté d'un autre, qui songe plus à épierrer ou à planter un champ qu'à donner de bons ordres, me fera aller à Grenoble le plus tard que je pourrai, mais, enfin, en messidor au

plus tôt. Je volerais avec enthousiasme dans ce beau pays si je savais t'y trouver, et, avec toi, la liberté; car, après toi, ce que j'aime le mieux, c'est la vallée du Grésivaudan; ce nom est baroque, mais cela n'empêche pas que je l'aime. Au lieu de ce divin bonheur que nous concevons trop bien et dont nous voyons trop bien les douceurs sublimes pour ne pas savoir nous le procurer un jour, je te trouverai dolente, je me trouverai esclave et sans le sou, de manière à faire prendre les tristes actions, suite de ma pauvreté, pour des défauts de caractère. Voilà la différence; mais il ne tient qu'à nous d'y faire venir la ressemblance. Ayons l'âme assez forte pour chercher le bonheur même dans ce gouffre. Si tu veux, et si ces braves gens le souffrent et n'y voient point quelque impiété, nous ferons ensemble des cours de quatre ou cinq sciences différentes; à ce mot de science, je te vois bâiller; mais songe qu'à G..., le père D... est un savant, et qu'ici ce ne serait qu'une fichue bête, et un détestable ennuyeux qu'on laisserait aux laquais.

La solitude et l'ennui où tu te trouves seraient l'état le plus heureux pour toi, si tu avais assez vu le monde pour te convaincre, *par ta propre* expérience, seule chose que nous croyons, que plus on a l'esprit cultivé, plus on est *susceptible* de bonheur, et que, tôt ou tard, vous êtes apprécié, recherché, par les gens qui sont à la même hauteur que vous. On a beau dire, la société des sots, à la longue, est insupportable; quelque bons qu'ils soient, ils finissent par faire vomir.

Je voulais t'envoyer la *Nature humaine* de Hobbes et l'*Idéologie* de Tracy, deux chefs-d'œuvre qui sont sur la frontière de la science et qui t'aideraient à la reculer chez toi; mais tu es plus gardée du côté du bon sens qu'une odalisque. Oh ! mon Dieu, voilà un mot de ces damnées *Lettres persanes !* Je demande bien pardon de l'avoir employé; car enfin, connaissant la somme de péchés que fait faire cet exécrable livre du plus scélérat des hommes, et le nombre de mots qui le composent, on pourrait apprécier ma faute, car on aurait cette équation :

Le nombre total des mots (*a*) — *odalisque* = *le mal total moins* 1/2.

Transposant et résolvant, on aurait la valeur de ma faute; car je crois que, quoique le raisonnement soit une chose damnable, il est permis de l'employer, lorsqu'il s'agit de confondre un grand scélérat comme Montesquieu et un petit scélératino comme moi.

Lorsque, à quatre-vingts ans, nous conterons tout cet intérieur de famille à nos enfants, ils croiront que nous radotons; voilà cependant ce que la vanité, révoltée contre ce qu'elle ne comprend pas, produit dans les trois quarts des provinces et les deux septièmes de Paris. Tu n'as pas d'idée combien le caractère de mon oncle ressemble à celui de mon grand-père : il m'accablait d'injures lorsqu'il me voyait prendre Lancelin, Hobbes, ou tout autre livre qu'il ne comprend pas.

Je crois que ce voyage, me faisant, malgré moi et

malgré tous les ménagements possibles, offenser sa vanité si sensible, me l'aura rendu encore plus ennemi. Mais l'explosion *di questo rancor* sera retardée, quelque temps; il a vu la triste misère et l'affreux abandon où mon père me laisse, il l'a vu me refuser un service que des étrangers me rendraient sans difficulté. Si j'avais souffert cela de la part de tout autre, je n'aurais eu que la juste punition de ma détestable originalité; de la part de mon père, dont le grand caractère l'offense depuis plus longtemps, c'est une horreur. Il va se donner le plaisir de le dire pendant six mois : ce sera alors à peu près que mon tour viendra. Regarde si tel sera l'ordre de nos supplices. Un homme avec sa dose d'esprit qu'il a, et vivant à Paris, serait bien moins ridicule et plus aimable, parce que les usages sont, ici, fondés sur une morale bien plus approchante de la meilleure que la bêtise sociale qui forme l'usage, le bon et le mauvais ton à Grenoble : c'est ce que nous autres savants appelons la *bonté de l'École*. Notre regard d'aigle voit, dans un butor de Paris, de combien de degrés il aurait été plus butor en province, et, dans un *esprit* de province, de combien de degrés il vaudrait mieux, élevé à Paris. Cette méthode échoue devant les gens d'un caractère original, nés d'eux-mêmes, tels que Ducros, etc., etc.

Voilà que je bavarde, sachant que plus on sait avec un bon cœur, meilleur on est. Je désire sans cesse te rendre encore plus parfaite, pour te rendre encore plus digne de nos adorations.

Donne-moi une longue description de ce que fait mon père, de ce qu'il dit sur moi; et prie-le de m'envoyer au moins de quoi avoir du bois; car mes bottes trouées me font enrhumer dès que je sors, et je souffre comme un diable dans ma chambre sans feu. Ne va pas t'affliger de cela, c'est tout simple, c'est la suite naturelle de l'agriculturomanie.

V

Paris, 11 nivôse an XI.

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie en pleurant d'oser rompre ma chaîne,
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie ;
Il va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami, pour vivre et pour souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau, de souffrance en souffrance

Et la mort, de nos maux le remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous!

Ne sens-tu pas ces vers pénétrer doucement dans ton âme, s'y étendre et bientôt y régner? Pour moi, ils me paraissent les plus touchants que j'aie encore lus dans aucune langue. Je voulais d'abord les copier pendant qu'ils me sont encore présents, pour te les envoyer dans ma première lettre; mais je suis devant ma table, j'ai une demi-heure à moi, comment ne pas écrire à celle à qui je voudrais toujours parler? J'ai le projet de t'aller voir au commencement de thermidor; je voulais d'abord n'y aller qu'un mois plus tard, mais quelle folie! Nous avons si peu de jours à vivre, et peut-être bien moins à passer ensemble! Hâtons-nous de jouir, vivons ensemble, coulons nos jours au sein de l'amitié. Je m'instruis ici, à la vérité; mais que la science est froide auprès du sentiment! Dieu, voyant que l'homme n'était pas assez fort pour sentir toujours, a voulu lui donner la science pour le délasser des passions durant sa jeunesse, et pour l'occuper dans ses derniers jours.

Malheureux et bien à plaindre, le cœur froid qui ne sait que savoir! Hé! que me sert de savoir que le soleil tourne autour de la terre, ou la terre autour du soleil, si je perds, à apprendre ces choses, les jours qui me sont donnés pour en jouir? Telle est la folie de bien des hommes, ma chère Pauline; mais elle ne sera pas la nôtre.

J'oubliais de te dire de qui sont ces vers si doux

que je t'envoie : André Chénier les composa peu de temps avant la Terreur qui le fit périr.

Je ne veux pas demeurer un jour à Grenoble, parce que rien ne fait de la peine à l'âme comme de sentir sa ... (*déchiré*) rapetissée. Je suis logé au sixième, mais en face de cette ... (*déchiré*) colonnade du Louvre. Chaque soir, je vois successivement le soleil, la lune et toutes les étoiles se coucher derrière ces galeries qui ont vu le grand siècle. Je m'imagine voir les ombres du grand Condé, de Louis XIV, de Corneille, de Pascal cachées derrière ces grandes colonnes, voir passer avec intérêt les hommes leurs descendants, et promettre aux malheureux un asile au milieu d'eux.

Dès que je serai arrivé, nous irons à Claix, où nous expliquerons le Tasse, si tu sais assez d'italien pour cela.

Je me souviens de *Zadig :* c'est un petit roman de Voltaire, qui a voulu y prouver plusieurs vérités philosophiques que tu ne comprendrais peut-être pas encore. Cependant tu peux prier notre grand-papa de te le lire ; il t'expliquera les choses hors de ta portée.

Continue à me faire des questions : je serai plus exact à l'avenir ; mais j'avais perdu ta lettre en déménageant, c'est ce qui avait retardé ma réponse.

VI

Paris, juin 1803 (?)

Ma chère Pauline, en général, pour bien faire le plus, il faut savoir faire le moins. Ainsi, pour bien marcher, il faut savoir danser ; pour avoir un son de voix agréable, il faut savoir chanter ; de même, pour bien lire les vers, il faut savoir un peu déclamer. Je te prie donc, ainsi que Caroline, de chercher dans les œuvres du grand Corneille sa sublime tragédie de *Cinna* et d'apprendre par cœur le récit que Cinna vient faire à Émilie, de la manière dont il a ourdi la conspiration contre Auguste. C'est un morceau qui, outre qu'il est très bon à déclamer, te donnera une juste idée des proscriptions des triumvirs, qu'on cite si souvent et qu'on connaît si peu.

Tu chercheras aussi *Andromaque*, tu prendras la scène huitième du troisième acte, tu commenceras à ce vers :

Dois-je les oublier s'il ne s'en souvient plus ?

et tu apprendras le reste du rôle d'Andromaque dans cette scène.

Je vous recommande bien à toutes deux d'apprendre ces deux morceaux; ils sont dans des genres opposés, ce qui me donnera le moyen de vous faire connaître l'expression des sentiments les plus opposés, dans Cinna la haine, dans Andromaque l'amour maternel.

Mille fois le jour, quand je pense à toi, il me vient des idées comme celles-ci qui peuvent t'être utiles; mais je renvoie toujours à la première lettre que je t'écrirai, et, quand j'en trouve le moment, je ne songe plus à ce que j'avais mis en réserve; enfin, aujourd'hui, j'ai pris la résolution de t'écrire en quelque lieu que je me trouvasse, et je t'écris cette lettre du Collège de France, où je viens voir le petit L...

Adieu, mes chères sœurs; aimez-moi comme je vous aime; suivez mes conseils, et nos études fixées prochaines seront aussi utiles à vos esprits que charmantes à nos cœurs.

VII

Paris, 2 pluviôse an XI.

Ma chère Pauline, j'ai écrit hier à mon papa pour le prier de m'envoyer divers effets d'habillement. Je te

prie instamment de faire tout ce qui dépendra de toi pour me les faire envoyer le plus tôt possible. Imagine-toi,

Ce récit, sans horreur se peut-il écouter !

que, faute de costume, j'ai refusé, depuis vingt jours, onze bals charmants. Après cela, je ne te dis plus rien ; je te vois d'ici voler pour m'envoyer mes cravates et mes bas de soie. Prie mon papa de m'envoyer encore une douzaine de gants, six blanches, six jaunes. Comme Grenoblois, tout le monde m'en demande, et ces petites bêtises portent souvent une belle graine.

Je t'écrirai un de ces jours une lettre de huit pages, quatre sur l'anglais et tes études en général. Je n'ai qu'un mot à te dire : il n'y a que deux moyens d'échapper à l'ennui quand on n'agit pas, ou un homme d'esprit dont la conversation vous amuse, ou un livre qui plaise. Mais mille causes peuvent éloigner de vous l'homme aimable, et, d'ailleurs, ils ne sont pas communs ; le goût de la lecture vous fait trouver partout des causes de plaisir. J'ai souvent pensé que, si les hommes doivent aimer la lecture, les femmes doivent l'adorer. Regarde combien les femmes de cinquante ans sont bêtes et s'ennuient à X... Eh bien, ici, je vais passer ma soirée tous les mardis chez une femme de soixante-deux ans. Il y a beaucoup de gens aimables chez elle, et cependant je ne suis jamais si heureux que quand je suis assis sur son marchepied à la faire rire par mes observations sur la sagesse

humaine. Nous sommes chez elle dix hommes dans ce cas. Quel sort aimes-tu mieux, celui de l'ennuyeuse, médisante, bégueule vieille de X..., ou celui de la femme aimable de Paris? Je loue le courage que tu te sens de lire Velly et compagnie; mais il faut mieux t'appliquer; la raison la voici : j'étais plus instruit que toi quand je le lus et il ne m'en reste rien. Lis tous les ouvrages de Vertot, particulièrement ses *Révolutions romaines;* lis Plutarque; si le style d'Amyot te dégoûte, prie notre bon papa de t'avoir la traduction de Dacier. Plutarque est le livre par excellence : qui le lit bien trouve que tous les autres n'en sont que des copies.

Je t'enverrai bientôt la *Grandeur des Romains* et les *Conjurations* de Saint-Réal. Tu peux lire les histoires de Millot : elles sont froides, plates, etc.; mais elles sont courtes et exactes. Surtout point de Velly qui n'est qu'ennuyeux.

Lis Quinte-Curce traduit, la *Vie de Charles XII.* Lis beaucoup Corneille et Racine. Je lis, chaque soir, avant de me coucher, quelque fatigué que je sois, un acte de Racine pour apprendre à parler français. Les jours où je n'ai pas mon maître d'anglais, je lis, en me levant, une pièce de Corneille. Sur quoi, je t'observerai, que ce sont les bonnes qu'il faut lire : *Horace, le Menteur, Cinna, Rodogune, le Cid.*

De Racine, il ne faut lire habituellement ni *les Frères ennemis*, ni *Alexandre*, ni *Esther.*

Je te conseille fort de lire, chaque jour, un acte de

Racine ; c'est le seul moyen de parler français, et ne crois pas qu'on parle bien à Grenoble ; j'ai toutes les peines du monde à me corriger ; on dit à Grenoble : *il fallait que j'allas*, pour *il fallait que j'allasse*.

On prononce pére, mére, bétise ; il faut dire père, mère, bêtise ; comme s'il y avait *paire*, *maire*, *baitise ;* en général, tu ne prononces pas les accents, et, puisqu'ils y sont, il faut les faire sentir.

Adieu : quand je t'écris, je ne puis plus finir. Je te recommande de faire partir mes effets et de lire Racine.

VIII

Paris, 9 pluviôse an XI.

Je suis triste, ma chère Pauline : je viens me consoler avec toi. Je vais te parler des principes moraux de la littérature, c'est-à-dire de ce qui constitue le beau, et de ce qui a engagé les grands hommes à produire le beau. Comme je ne fais pas de brouillon, il est possible que, malgré toute mon attention à être clair, tu ne me comprennes pas à la première lecture ; je t'invite donc à conserver mes lettres ; mais prends bien garde de les laisser voir à quelqu'un. Tu pourras les lire à Caroline.

Hors la géométrie, il n'y a qu'une seule manière de raisonner, celle des faits.

En parcourant la liste des grands hommes en tout genre, on s'aperçoit que les nations pauvres ont toujours été et plus avides de gloire et plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes. Les peuples les plus heureux sont les peuples pauvres ; car ils sont les plus vertueux, et il n'y a qu'un chemin au bonheur sur la terre, c'est la vertu. Les scélérats paraissent quelquefois heureux de loin ; mais, quand on les approche, on s'aperçoit qu'ils sont rongés de remords et de craintes. Là-dessus, rappelle-toi Pygmalion, ce cruel roi de Tyr, peint dans *Télémaque*. Plus un homme a de besoins, plus il donne de prise à la tyrannie; plus une femme a de besoins, plus elle donne de prise au vice.

En Angleterre, il y a un parti de l'*opposition* souvent formé par les gens vertueux; demande des détails là-dessus au grand-papa et au papa. Ce parti de l'opposition est opposé au parti de la cour, qui tend sans cesse à augmenter le pouvoir du roi, et, par conséquent, à faire de l'Angleterre, d'abord une monarchie, et ensuite un état despotique. Il y a environ quarante ans que M. Walpole, ministre du roi, voulut attirer dans le parti de la cour un honnête homme qui était de l'opposition. Il va le voir :

— Je viens, lui dit M. Walpole, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir rien fait pour vous, et

vous offrir un emploi convenable à votre mérite.

— Milord, lui répliqua le citoyen, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.

On lui sert au même instant un hachis fait avec des restes d'un gigot dont il avait dîné. Se tournant alors vers M. Walpole :

— Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas soit un homme que la cour puisse aisément gagner? Dites au roi ce que vous avez vu, c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.

M. Walpole se retira confus. Si cet homme avait aimé les grands repas; il y a gros à parier qu'il se serait laissé tenter.

Deux causes m'ont fait étudier, la crainte de l'ennui et l'amour de la gloire. C'est l'envie de m'amuser ou la crainte de l'ennui qui m'ont fait aimer la lecture dès l'âge de douze ans. La maison était fort triste; je me mis à lire et je fus heureux : les passions sont le seul mobile des hommes; elles font tout le bien et sont le mal que nous voyons sur la terre.

On a de la passion pour un objet lorsqu'on le désire continuellement; on a une passion forte pour ce même objet, lorsque la vie nous paraît insupportable sans lui. De là, la conduite de Curtius qui se précipita, à Rome, dans le gouffre ouvert au milieu de la place publique : il préférait le bonheur public et la gloire à la vie, et il se tua.

Pierre Corneille aurait autant aimé ne pas vivre que de vivre sans gloire, et il fit *Cinna*.

Démosthène ne pouvait pas vivre sans être un grand orateur, mais il était bègue : un autre se serait arrêté à cet obstacle ; lui, se met des petits cailloux dans la bouche et va tous les jours passer deux heures au bord de la mer.

Les grandes passions viennent à bout de tout : de là, on peut dire que, quand un homme veut *vivement* et *constamment*, il parvient à son but.

Pour parvenir à comprendre quelque chose, il faut y fixer toute son attention.

Il est à remarquer que tous les hommes parviennent à faire ce qui leur est absolument nécessaire. Quoi de plus difficile que d'apprendre à lire, et cependant les plus badauds savent lire. Donc, quand un enfant n'apprend pas une chose, c'est la faute de ses instituteurs, qui ne lui font pas désirer de savoir cette chose ; là-dessus, leur bêtise est grande : l'instituteur de Gaëtan lui dit tout le jour qu'il faut qu'un homme sache le latin ; le pauvre Gaëtan ne voit point la preuve de cela, et il ne fait point de progrès. Si l'homme au grand nez qui lui montre le latin se donnait la peine d'étudier son caractère, il verrait qu'il est gourmand ; il n'aurait rien de plus pressé que de faire un tarif, il écrirait d'abord :

« Quand Gaëtan n'aura pas du tout travaillé, il dînera avec de la soupe, du pain et de l'eau ;

» Lorsqu'il saura ses leçons, il mangera des légumes.

» Lorsqu'il aura bien fait sa version, il aura du gigot;

» Enfin, quand il saura ses leçons et aura bien fait sa version et son thème, il mangera de ce qu'il voudra. »

Il serait possible que, avec ces sept lignes, on fît du pauvre Gaëtan, dont tout le monde se moque, un des plus grands génies de la terre : la gourmandise lui ferait apprendre le latin; cela fait, on verrait quel est son goût dominant, et, en s'en servant, on lui ferait apprendre l'histoire, la géométrie et la morale. Alors, il verrait qu'il est de son intérêt d'être homme d'esprit; il sentirait quel est son bonheur d'avoir un grand-père tel que le nôtre, et il n'aurait plus besoin de personne.

Tu dois t'appliquer à chercher quelles sont les choses qui peuvent faire ton bonheur; tu verras enfin que c'est la vertu et l'instruction. Quand tu seras convaincue de ces deux mérites, je ne suis plus en peine de toi, tu te trouveras vertueuse et instruite sans t'en douter. Tu l'es déjà beaucoup plus que tu ne le crois. Quand j'ai quitté Grenoble, je connaissais trois jeunes filles plus instruites que toi; tu as déjà passé les deux premières, il n'y a plus que la troisième qui te soit supérieure. Elle est parvenue au rare bonheur qui la distingue en *examinant* tout ce qu'on lui dit et en ne croyant (la religion exceptée) que ce qu'on lui prouvait.

Tout homme qui croit, parce que son voisin lui dit : *Croyez!* est un butor.

Tous les paysans et les ouvriers travaillent parce

qu'ils sont animés par le désir vif de ne pas manquer de pain sur leurs vieux jours; plus ils ont cette crainte, plus ils travaillent ferme.

Sont-ils assurés de ne pas manquer de pain, ils veulent avoir une veste plus belle que celle de leur voisin, et d'un aussi beau drap que celle du maire du village; mais, comme ils le désirent moins vivement qu'ils ne désiraient avoir du pain, ils travaillent moins bien; de là tant de paysans qui parviennent à avoir deux journaux de terre et qui s'arrêtent là.

Quand tu verras un homme qui ne désire plus rien *vivement*, sois sûre que la fortune ou la gloire de cet homme ne croîtra plus.

D'après ce principe, tu peux juger à Claix des paysans qui feront fortune.

Barnave et Mounier n'étaient que de petits avocats comme tous ceux de Grenoble, et ils sont parvenus à la gloire. Sur quoi, je t'observerai que leur gloire est beaucoup plus grande à Paris qu'à Grenoble parce que Grenoble est plein de leurs anciens confrères, qui, pour la plupart, sont jaloux d'eux.

Il y a une règle sûre pour savoir si l'on est né pour la gloire: si l'on hait les gens supérieurs avec lesquels on vit, on sera toujours médiocre. — Donc, un homme qui est jaloux de tout le monde, sera toujours un pauvre homme.

Barnave me servira encore à te prouver que les hommes animés d'une grande passion l'emportent toujours sur les hommes qui ne le sont pas. Certaine-

ment, M. Barthélemy D... (celui qui m'a montré les grimaces) était, au commencement de la Révolution, plus instruit que Barnave. Cependant, quelle différence entre ces deux hommes! dans dix ans, on ne parlera plus de M. Barthélemy D... et on citera encore dans cent ans Barnave comme un grand homme moissonné dans sa jeunesse. Tu peux même remarquer qu'en parlant, on dit déjà *Monsieur D...* et qu'on dit Barnave tout court.

Tu auras peut-être la curiosité de me demander quels sont les hommes supérieurs de Grenoble dans ce moment-ci : je te répondrai *Gros* et *Plana*, ce jeune homme qui devait t'apporter de la musique d'Italie. Gros serait devenu un Lagrange, s'il avait cultivé sa science, mais il préfère la chasse. Pour Plana, si rien ne le détourne, il sera un grand homme dans dix ans; j'ai le plaisir d'être son ami intime.

Après les hommes de génie, viennent, selon moi, les philosophes pratiques, qui savent trouver le bonheur malgré tous les obstacles; j'ai le plaisir infini de pouvoir te dire que je crois mon père à la tête de ces hommes-là à Grenoble.

Adieu, ma chère Pauline ; voilà une bien longue lettre; médite-la et surtout garde-toi de la montrer ; car elle nous ferait des ennemis de tous les X... et autres sots qui t'entourent. Tu peux lire l'article Gaëtan à Caroline ; persuade-lui, sans avoir l'air de le désirer, que les talents peuvent consoler de l'absence de la beauté et qu'en général, à trente ans,

j'aime mieux une femme laide qu'une jolie. La jolie ne l'est plus, et, comme elle ne s'est pas instruite, et qu'on l'a toujours flattée, elle est insupportable. La laide, au contraire, a plus d'avantages que jamais, et, si elle a su se garantir de la médisance, est adorée.

Toute la ville de Paris juge en ce moment le procès de la beauté et des talents. Tu peux voir, dans les journaux, qu'on va recevoir aux Français ou la belle mademoiselle Georges, ou mademoiselle Duchesnois, pleine du plus grand talent, mais très laide. Quoique, sur vingt hommes, il y en ait dix-neuf incapables de juger mademoiselle Duchesnois, et que l'effet de la beauté soit général, il paraît cependant que mademoiselle Duchesnois l'emportera.

Bonsoir.

IX

Paris, 10 pluviôse an XI.

Je viens encore t'écrire, ma chère Pauline, et encore pour me guérir d'un mouvement d'impatience. Il se forme, ici, à la porte des spectacles, les jours qu'ils sont intéressants, une *queue*, c'est-à-dire une longue file d'amateurs qui prennent leur

billet chacun à son tour. Comme il fait très froid, il est pénible d'attendre deux heures, au grand air, un billet de parterre. Un de mes amis, qui a un domestique, l'y a envoyé ce soir; mais il n'est pas revenu, de manière que je viens de passer deux heures à attendre. Je voulais aller voir *l'Homme du jour*, comédie en cinq actes, en vers, de Boissy, et *les Femmes*, comédie de Demoustier; j'y mettais d'autant plus de peine que Fleury et mademoiselle Contat jouent dans les deux pièces et que je voulais me distraire.

Tu sais que j'ai toujours craint de mourir poitrinaire; tout autre genre de mort ne m'effraye point; celle-là me glace. Hier soir, en rentrant à onze heures, ayant la vue fatiguée, je me mis à déclamer et je me rompis une petite veine. Ce matin et ce soir, j'ai craché un peu de sang; il ne m'en a pas fallu davantage pour me croire poitrinaire. Tu sais comme mon imagination trotte; mais, enfin, je viens de tâcher de me raisonner, et, au lieu de jurer, je me suis mis à t'écrire : je m'en vais encore te parler métaphysique littéraire.

Je t'ai dit qu'on avait observé que l'homme n'étudiait que pour se soustraire à l'ennui. Souvent, lorsque nous nous ennuyons, notre génie est déterminé par le premier objet qui s'offre à nous. Je m'en vais te prouver cela par des faits, c'est la meilleure des vérifications : je te parlerai d'abord de notre compatriote le célèbre Vaucanson, dont tu peux voir un beau buste à la bibliothèque. Sa mère, qui était dévote, avait un directeur; il habitait une cellule à laquelle

la salle de l'horloge servait d'antichambre; la mère rendait de fréquentes visites à ce directeur; son fils l'accompagnait jusque dans l'antichambre; c'est là que, seul et désœuvré, il pleurait d'ennui, pendant que sa mère se confessait. Cependant, comme on pleure et qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut, comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson, bientôt frappé du mouvement toujours égal du balancier, veut en connaître la cause : pour cela, il s'approche de la caisse de l'horloge; il voit à travers les fentes l'engrènement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, devine le reste, projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau et du bois, et fait enfin une horloge qui allait. Flatté de ce succès, il appliqua de plus en plus son attention à la mécanique, et fit enfin le fameux flûteur. Prie le grand-père de te parler de ce grand homme, qu'il a connu.

Shakspeare (prononce Chéquspire) était marchand de laine à Stratford en Angleterre; il aimait la chasse, qui était alors défendue en Angleterre comme en France avant la Révolution; il tua un daim dans le parc du seigneur de Stratford, qui lui fit payer l'amende. Lui, piqué de cela, lui vola quelques daims et s'enfuit à Londres. Là, n'ayant pas le sou, il se fit gardien de chevaux à la porte du théâtre, ensuite comédien, ensuite auteur. C'est donc à son amour pour la chasse et à la bêtise du seigneur de Stratford qu'il dut son génie.

C'est un hasard à peu près semblable qui décida le goût de Molière pour le théâtre. Son grand-père aimait la comédie; il l'y menait souvent; le jeune homme vivait dans la dissipation : le père, s'en aperçevant, demande en colère si l'on veut faire de son fils un comédien? — « Plût à Dieu, répondit le grand-père, qu'il fût aussi bon acteur que Montrose! » Ce mot frappe le jeune Molière; il prend en dégoût le métier de tapissier, et la France doit son plus grand comique au hasard de cette réponse.

Milton, l'auteur du sublime *Paradis perdu*, était employé auprès de Cromwell; cet usurpateur meurt; son fils Richard lui succède; il est badaud, on le chasse de l'Angleterre; Milton perd sa place; il est emprisonné, puis relâché, ensuite forcé de s'exiler; il se retire à la campagne, où, n'ayant rien à faire, il compose, pour se désennuyer, *the Paradise lost.*

On acquiert un grand esprit, non pas en apprenant beaucoup *par cœur*, mais *en comparant beaucoup* les choses qu'on voit; il faut beaucoup méditer, et, quoi qu'on voie, tâcher d'en savoir la cause.

Les Athéniens exilent Aristide, le méritait-il? Ou, s'ils en étaient jaloux, pourquoi en étaient-ils jaloux?

En société, qui sait le plus de traits d'histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable. Buffon, Corneille, La Fontaine ne s'abaissaient pas à tout cela; aussi on était étonné de ne pas les voir briller en société; les badauds s'en étonnaient, ils ne faisaient pas attention que l'esprit qui vous fait admirer par la

postérité est très différent de celui qui vous rend amusant dans un cercle.

Je puis te donner comme des vérités générales :

1° Que toutes nos idées nous viennent par nos sens ;

2° Que la finesse plus ou moins grande des cinq sens ne donne ni plus ni moins d'esprit. Homère, Milton étaient aveugles ; Montesquieu, Buffon avaient la vue très basse ;

3° Que l'éducation seule fait les grands hommes, par conséquent, qu'on n'a qu'à le vouloir pour devenir grand génie. Il faut s'appliquer à une science et la méditer sans cesse. Je te conseille de lire et de méditer Plutarque : il t'apprendra en même temps l'histoire, et à connaître les hommes.

Pour acquérir beaucoup d'esprit, il faut beaucoup comparer, c'est-à-dire observer, alternativement et avec attention, l'impression différente que font sur toi des objets quelconques.

La Fontaine devint bon fabuliste, en comparant beaucoup les fables des auteurs qui l'avaient précédé.

Compare la fable : *Maître corbeau*, etc., à celle des *Animaux malades de la peste ;* et dis-moi dans une de tes lettres laquelle tu préfères.

X

Paris, 19 pluviôse an XI.

Je reçois ta lettre du 14, ma chère Pauline; je ne saurais te peindre mon ravissement, je vois que nous sommes faits l'un pour l'autre : nous avons le même esprit. *Athalie*, en effet, n'est point la meilleure pièce de Racine; elle est souverainement immorale en ce qu'elle autorise le prêtre à se soulever contre l'autorité, et à massacrer les magistrats, et c'est précisément par ce défaut majeur qu'elle plaît tant aux tartufes du siècle.

La *Grandeur des Romains*, que je te conseillais, est, en effet, celle de Montesquieu; tu ne saurais trop relire cet excellent ouvrage; je t'observerai à ce propos que l'étude de l'histoire n'est bonne qu'à deux choses :

La première est de faire connaître les hommes : cette connaissance se nomme philosophie, mot tiré du grec et qui signifie *amour de la sagesse;*

La deuxième est la connaissance de certains faits qu'on cite souvent dans la société et qu'il serait ridicule de ne pas savoir.

J'espère que cette seconde utilité ne te touchera guère. Je ne trouve rien de si plat que la vanité, elle est presque toujours l'indice d'un petit caractère. L'homme qui cherche sa propre estime et celle des grands hommes de son siècle, doit toujours se supposer en présence des Aristide, des Scipion, des César, etc., et une fois qu'il croit mériter leur approbation, il ferme son oreille aux aboiements des butors. Je te recommande toujours la lecture de Plutarque, de Dacier. Tu verras, dans la vie de Brutus, le meurtrier de César, quelle était sa femme Porcie; il me semble qu'elle vaut un peu mieux que les caillettes du jour.

On prend peu à peu les habitudes et les manières de voir des personnes avec qui l'on vit habituellement.

Cette maxime est générale et sans exception; garde-toi donc de vivre dans la société d'animaux dont tu me parles. Réfléchis là-dessus et suis les conseils de notre papa.

J'aime beaucoup mieux que tu apprennes l'italien que l'anglais; cette première langue se rapproche beaucoup des langues grecque et latine, les plus belles qui aient existé : nous parlerons beaucoup de cela; je te ferai voir qu'il n'y a réellement que deux langues différentes, la grecque et la française : la première permet les inversions, la seconde exige l'ordre direct. Supposons que tu veuilles me transmettre cette pensée : « Bacon est un grand philosophe; » en français,

tu ne peux dire que : « Bacon est un grand philosophe ; » et en, grec, tu pourrais dire : « Bacon est un grand philosophe ; » « Philosophe un grand Bacon est ; » « Est un grand philosophe Bacon ; » « Bacon philosophe un grand est. » Etc., etc.

Tu sens combien ces langues doivent prêter à la poésie : l'italien a un peu cet avantage. Je t'écrirai bientôt pour te donner, sur l'étude des langues, les principes de Dumarsais, un des plus grands grammairiens qui aient existé, dont tu peux lire l'éloge à la tête du septième volume de l'Encyclopédie.

Le plus grand des poètes comiques, le divin Molière a dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Rien de pire, en effet, que la fausse science ; tâche de t'en garantir d'ici aux fériés. Ce que je te recommande, c'est (excepté la religion) de ne rien croire sans examen : rien ne rend ridicule comme de répéter les sottises des autres. Ne parlons jamais de ce que nous ne savons pas ; mais, quand nous parlons, ne disons que ce que nous croyons, et que nous sommes prêts à démontrer. Je m'occupe une demi-heure chaque soir, en rentrant, à te copier divers passages des meilleurs auteurs que je t'enverrai bientôt.

Notre papa a un *Dictionnaire historique des grands hommes*, dont tu peux tirer grand parti pour ton in-

struction; cherches-y les vies d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Lucain, de Tibulle, de Tacite, de Cicéron, du Tasse, de l'Arioste, du Dante, de Pétrarque, de Machiavel, de Milton, de Cervantès, de Camoëns, de Molière, de Pierre Corneille, de Racine, de Shakspeare, de La Fontaine, de Boileau, de Montaigne, de J.-J. Rousseau, de Fénelon, de Bossuet, de Buffon, de Montesquieu; en tout, vingt-sept, et fais de chacune un extrait de vingt lignes de cette forme :

« J.-B. Poquelin, qui prit ensuite le nom de *Molière*, naquit à Paris en 1620 (il y a cent quatre-vingts ans en 1800) ; il était fils d'un tapissier employé chez le roi; il fut auteur comique et acteur : il donna *l'Étourdi*, sa première pièce, en 1658, étant pour lors âgé de trente-huit ans; il mourut d'un vomissement de sang à cinquante-trois ans, en 1673, et composa trente-trois pièces en moins de quinze ans. Les meilleures sont *le Tartufe* et *le Misanthrope*. C'était le meilleur des hommes, et la postérité le regarde comme un des plus grands qui aient existé. »

Une fois que tu auras composé ces vingt-sept vies, comme celle de Molière et aussi simplement, tu pourras les copier dans un petit cahier, et les relire quelquefois; cela nous sera très utile pour le cours de littérature que je compte faire avec toi cet automne.

Après les excellentes *Révolutions romaines* de Vertot; je te conseille de lire l'Histoire de Condillac : tu le trouveras froid et moins amusant, mais il raisonne parfaitement et c'est un grand mérite. Tu pourras lire

le Siècle de Louis XIV, de Voltaire; lis *les Caractères*, de La Bruyère.

Supplie à deux genoux mon papa de te faire bien vite cesser l'étude de l'astronome Ptolémée; le sot abbé R... eut la bêtise de me l'apprendre, et il est cause, que j'ai de fausses idées en astronomie. Cesse Ptolémée dès demain; rien de pernicieux comme de s'empoisonner l'esprit avec des faussetés. Cette étude me donne une bien mauvaise opinion de ceux qui te la font faire; qu'ils se procurent l'*Abrégé d'astronomie*, de J. Lalande, un volume in-8; les bons principes, sont exposés d'une manière saine; tu verras que c'est la terre qui tourne, et que le soleil ne tourne que sur son axe. Dis-moi le nom des ignorants qui te font enseigner Ptolémée. L'ancien proverbe qui dit : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, » est très juste et mérite d'être médité et bien compris. On ne comprend, en effet, que les idées qui s'approchent des nôtres, et on trouve toujours ridicules et odieuses celles qui ne ressemblent pas aux nôtres. De là vient que, ayant des idées très différentes de celles de la société dont tu me parles, ils te semblent ridicules. A quoi bon, en effet, perdre à jouer et à dire des niaiseries et des faussetés, un temps si précieux et qui ne revient pas? Tu es dans ta dix-septième année : songe qu'elle passe pour ne plus revenir, et que tu te reprocheras, dans trois ans, tous les moments que tu perdras à parler avec des gens qui n'ont que de fausses idées.

Tout homme regarde les actions d'un autre homme comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles lui sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes*. Cette vérité morale est générale est sans exception.

Tu pourras voir, par une conséquence de ce principe lumineux, que les hommes n'ont jamais donné le nom de *grand* qu'à celui qui leur a rendu un grand service, ou qui les a beaucoup amusés. On dit Henri le Grand en parlant de Henri IV, parce qu'il a fait le bonheur de la France et que les Français espèrent, par les honneurs qu'ils lui rendent, engager les rois à suivre son exemple.

On dit le grand Homère parce que, de tous les poètes, c'est celui qui a fait le plus de plaisir aux hommes.

Tu remarqueras que la reconnaissance est toujours proportionnée aux bienfaits; de là, les rois, de leur vivant, ont une grande réputation; ils meurent, ils ne peuvent plus être utiles, leur réputation décroît chaque jour.

Si le poète a peint la nature sans ornements étrangers, et si, par cette raison, il continue à amuser les hommes, sa réputation, loin de diminuer, augmente.

Virgile, à la cour d'Auguste, était certainement effacé par cet empereur; dans ce moment, on parle beaucoup plus de Virgile que d'Auguste; dans mille ans, on parlera encore de Virgile, et Auguste sera oublié. Tu en vois la raison : les œuvres de Virgile plaisent toujours à ceux qui les lisent; le peu de

bien qu'a fait Auguste est détruit depuis longtemps.

Applique ce raisonnement à tous les grands hommes, et tu verras combien il est vrai que chaque homme juge tout par son intérêt.

XI

Paris, 28 ventôse an XI.

Écris-moi donc des lettres plus longues, ma chère Pauline; les plus doux moments de ma vie sont ceux où je parle avec toi; écris tes lettres à plusieurs fois et surtout sans chercher à faire des phrases; car rien de pénible comme de faire de l'esprit, et, à la longue, on plante là ce qui est pénible. D'ailleurs, en tout genre, malheur à qui *tâche;* ce qu'on fait avec peine ne plaît jamais. Voilà bien des maximes, mais c'est que je voudrais t'accoutumer à réfléchir; car il n'y a que le bon sens qui dure. Plus je vois de femmes, plus je sens combien elles ont tort de ne pas étudier: j'entends étudier les choses agréables; car l'ennui n'est bon à rien.

Sois persuadée qu'on peut se corriger de tout; il n'y a qu'à se bien démontrer la nécessité d'une chose et l'on en vient à bout.

Je crois qu'il y a peu d'hommes qui aient aussi peu de dispositions que moi pour apprendre des langues. Cependant j'ai senti qu'il fallait les savoir, et, dans deux ans, je saurai bien le grec, le latin, l'anglais et l'italien.

Pourquoi apprends-tu l'italien? c'est évidemment pour lire les bons ouvrages écrits dans cette langue : *la Gierusalemme liberata* est un des plus beaux. Il faut donc tout de suite le connaître et te le faire expliquer par ton maître. Voici comment :

J'ai écrit tout ce qui regarde la grammaire sur une feuille séparée pour que tu puisses le montrer. Emploie ma méthode sur-le-champ, sois sûre que, si ton maître y résiste, il est un *imposteur* qui t'apprend ce qu'il ne sait pas; alors, il sera obligé d'étudier lui-même les quatre octaves du Tasse, il n'y a pas de mal à cela. Voilà comment je compte te faire travailler cet automme. Caroline apprend-elle aussi l'italien? Je le voudrais bien; inspire-lui-en l'envie, et dis-lui de m'écrire beaucoup plus souvent; lis-lui mes lettres, si tu penses qu'elles puissent lui être utiles. Tâche de la faire penser. Tu apprendras toi-même en instruisant. Il y a quatre ans, j'appris les mathématiques en les montrant à X...

En général, je ne saurais trop vous répéter : *N'ayez aucun préjugé*, c'est-à-dire ne croyez jamais rien parce qu'un autre vous l'a dit, mais parce qu'on vous l'a prouvé; car l'homme qui te dit une chose peut se tromper lui-même et encore plus vouloir te tromper :

en tout, cherchons la vérité, il n'y a qu'elle qui dure; j'aime mieux que tu saches une vérité de plus que d'avoir lu dix volumes d'histoire.

Lis les grands hommes de Plutarque, de Dacier; cela se trouve partout, de même que la *Jérusalem*, qui te sera nécessaire pour ton travail. S'il n'y en avait point à Grenoble, prie notre papa de t'en faire venir une en quatre volumes in-18, imprimée à Avignon chez Villeneuve, comme celle que j'ai apportée à M. D...; elle me coûte neuf francs en Italie.

Lis l'abbé de Vertot, *Révolutions romaines, de Suède, de Portugal;* lis l'*Histoire de la Révolution française*, par Fantin des Odoards; c'est ce qu'il y a de plus intéressant pour toi; nous en parlerons beaucoup; ainsi lis plus tôt que plus tard. Arrange-toi pour aller à Claix dès que je serai arrivé, car j'aime les champs et point du tout l'odeur de la boue. C'est au milieu des arbres que l'homme est le plus heureux; tous les peuples en ont mis dans leur paradis, et surtout les Orientaux qui se connaissent en plaisirs. Les bons musulmans vont habiter après leur mort des jardins charmants; tu as vu dans *Télémaque* que les champs Élysées ont des bosquets, et, dans la Bible, la description du jardin d'Éden, qu'Adam et Ève habitèrent quelque temps. Ainsi rapprochons-nous de la campagne et lisons les auteurs qui en parlent, mais ceux qui en parlent bien et non point les amants *tartufes* de la nature, comme l'abbé Delille. Bernardin de Saint-Pierre a vraiment aimé les champs; prie le grand-

papa de te lire quelques morceaux de ses études. Lis l'histoire du cheval, du renard, du paon, du rossignol, du cerf, dans M. de Buffon ; lis *l'Art poétique*, de Boileau. Fais-toi apporter d'Italie beaucoup de musique de Pergolèse, de Piccini, de Paeziello, mais surtout de Pergolèse. Apprends à danser de M. B... pour t'exercer, je te montrerai de charmants pas cet automne.

XII

Paris, 1803.

Eh bien, ma chère Pauline, comment te portes-tu ? Je suis moi-même un peu malade. C'est, je crois, un gros rhume; j'ai beaucoup sué cette nuit et je crois que j'ai un peu de fièvre ; il fait ici une chaleur infernale, vingt-six degrés, je crois; c'est venu tout à coup. Écris-moi vite aussitôt que tu auras reçu cette lettre; je brûle d'avoir de tes nouvelles. Je ne suis en état de rien dire de moi-même, je m'en vais tout bonnement te copier le portrait qu'un homme d'un esprit très fin a fait de la femme la plus aimable de Paris. Cela te sera comme une espèce de modèle; entends bien ce mot : non pas qu'il faille imiter, on n'a plus de grâce ; mais tâche d'avoir l'âme de Lucile : tu auras

bientôt ses manières, et ses manières enchantent tout le monde.

Je commence mon prône.

Lucile a vingt-cinq ans; elle a une de ces figures antiques qui sont, en femme, ce que l'Antinoüs est en homme : ce qui rend cette physionomie délicieuse, c'est qu'à chaque instant vient s'y peindre une âme charmante. La plupart des femmes qui ont beaucoup d'esprit ont une certaine façon d'en avoir, qu'elles n'ont pas naturellement, mais qu'elles se donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment et d'un air distrait, afin qu'on croie qu'elle n'a presque pas besoin de prendre la peine de penser, et que tout ce qu'elle dit lui échappe. C'est d'un air froid, sérieux et décisif, que celle-ci parle, et c'est pour avoir aussi un caractère particulier.

Une autre se voue à ne dire que des choses fines (difficiles à comprendre au premier abord), mais d'un ton qui est encore plus fin que tout ce qu'elle dit. Une autre se met à être vive et pétillante. Je ne sais si tu auras pu observer tous ces caractères-là à Grenoble ou chez mademoiselle L..., mais ce sont ceux du grand monde.

Lucile ne débite ce qu'elle dit dans aucune de ces petites manières de femme. C'est le caractère de ses pensées qui règle bien franchement le ton dont elle parle. Elle ne songe à avoir aucune sorte d'esprit; mais elle a de l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait plus ou moins le désir de plaire; de là naissent ces petites minauderies avec lesquelles elle vous dit : « Regardez-moi. »

Toutes ces singeries ne sont point à l'usage de Lucile ; elle a une fierté d'amour-propre qui ne lui permet pas de s'y abaisser. Elle rougirait de vous « avoir plu, si dans la réflexion vous pouviez vous dire : « Elle a tâché de me plaire. » Voilà ses moyens pour enchanter tout le monde ; on aime mieux un sourire de sa part que des compliments d'une autre femme.

Elle a la plus belle âme ; elle est très bonne, mais on ne la loue pas de cela ; elle a trop d'esprit pour sa beauté ; les petites âmes ne peuvent nier qu'elle ne soit excessive, mais elles disent qu'elle est un tour d'adresse de son esprit. C'est que la plupart des hommes aiment mieux une femme bête et bonne qu'une femme spirituelle et mielleuse; la reconnaissance pèse moins.

Les femmes s'efforcent de briller devant elle et, malgré cela, l'aiment. C'est qu'elle les fait briller; elle les aide à montrer leur esprit : on dirait de jolis enfants qui, pour avoir un juge de leurs grâces, viennent jouer devant l'Amour.

Lucile, à cet excellent cœur dont nous avons eu mille preuves, à cet esprit si distingué, joint une âme forte, courageuse et résolue, de ces âmes supérieures à tout événement, dont la fermeté et la grandeur ne plient sous aucun accident humain.

Enfin, elle est savante ; c'est un secret qu'on se dit dans sa société, car on n'a jamais vu en face cette science. Là, on s'aperçoit seulement qu'il y en a dans cet esprit. Vois où ce caractère parfait l'a conduite : elle est femme d'un homme qui a fait sa fortune dans la Révolution ; elle est parvenue à polir son mari ; il y a de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connaître, du bon air à parler d'elle.

Voilà, ma chère Pauline, ce que tu peux être un jour : Lucile est parvenue là de bien loin ; elle a eu besoin de ménager bien des vanités pour faire respecter son mari dans le monde, et ce mari est actuellement recherché ; aller avec M. P..., c'est presque montrer qu'on est admis chez sa femme.

XIII

Paris, 1803.

Je suis enchanté, ma chère Pauline, que M. Durand te montre l'italien sur de bons principes, et qu'il t'apprenne à ne croire que ce que tu comprends. Je suis sûr qu'il adoptera la méthode que je t'ai envoyée et qui est celle du judicieux Dumarsais ; elle est conforme à la nature. Au reste, je ne dois pas te dissi-

muler que l'étude la plus difficile que je connaisse est celle de la grammaire.

Caroline apprend-elle l'italien ?

Je te recommande toujours de te pénétrer de la lecture de Corneille et de Racine : tâche de te pénétrer de la grandeur des caractères de Cinna, Auguste, le Cid, Horace père et fils, Cléopâtre, Oreste, Hermione, Achille. Tu sais sans doute :

Jamais contre un tyran entreprise conçue...

et le morceau d'*Iphigénie*. Je t'en indiquerai d'autres à apprendre.

Les fables de La Fontaine t'amusent-elles ? Découvres-tu leur sens profond ? Je serais bien aise que tu apprisses *les Animaux malades de la peste*.

Lis souvent l'*Art poétique*, de Boileau : prie le grand-papa de t'expliquer ce que tu ne comprendras pas. Tu pourrais apprendre par cœur la description des âges de l'homme. Ce n'est qu'en sachant quelques centaines de bons vers qu'on peut acquérir de l'oreille : la poésie ressemble beaucoup à la musique.

J'espère te faire expliquer, cet automne, les sublimes tragédies d'Alfieri ; je te traduirai les beaux morceaux de Shakspeare. De cette manière, et en lisant quelques pièces de Sophocle, Euripide et Eschyle, tu te formeras un goût sûr, chose très rare chez les hommes et encore plus chez les femmes, quoique le moindre savantas s'avise de juger les hommes de génie. Là-dessus, ils

sont tous comme les badauds de Claix qui blâment les belles opérations de P... et voudraient bien en pouvoir faire autant : mais l'homme médiocre est toujours envieux; cette règle n'a pas d'exceptions.

On dit qu'un homme a du génie lorsqu'il a inventé dans son genre. Tout homme qui ne fait que copier, embellir, traduire, peut avoir du talent, mais jamais de génie. On compte, parmi les génies, Homère, Corneille, Helvétius, Montesquieu, Jules César, Molière, Newton, parce que, en des genres très différents, ils ont inventé.

Cherche vite La Bruyère et lis-le; lis les *Révolutions romaines, de Suède, de Portugal,* de Vertot, un des meilleurs historiens modernes.

Je viens de refuser encore une fois de devenir aide de camp du général Michaud ; il a, cette année, une superbe inspection : Lille, Dunkerque, Ostende, Calais, etc. Il m'en a bien coûté pour refuser d'aller avec ce bon et grand homme que j'aime tant et qui a tant de confiance en moi ; mais c'est encore un sacrifice fait à la gloire ; il faut un esprit de suite dans la vie.

Que n'es-tu ici, ma bonne Pauline! tous mes vœux seraient satisfaits : la grande civilisation des grandes villes a fait fuir les plaisirs du cœur. Je trouve ici beaucoup de connaissances; mais il faut toujours être en scène, avoir toujours de l'esprit, être toujours agréable : la bonne et franche simplicité n'ose plus se montrer, et toutefois, sans simplicité, point de véritable bonheur; rien de glaçant comme la dignité.

D'un autre côté, cette ville a mille avantages ; on y voit tous les monuments des arts ; on a un théâtre superbe où on entre en société avec les grands hommes de tous les âges ; on trouve dans le monde plus de bon sens qu'ailleurs, les femmes n'y sont pas, comme en province, caillettes et rien que caillettes ; elles y raisonnent très juste. Comme elles sont en société avec les grands hommes de tous les genres, elles prennent des sentiments justes de toute chose et apprécient la *Phèdre* de Guérin avec autant de finesse qu'une glace de Frascati ; il ne leur manque que le sentiment.

Adieu, ma chère Pauline, je viens quelquefois épancher mon cœur avec toi : désormais, je veux avoir toujours une lettre commencée ; j'y écrirai chaque jour, et j'aurai ainsi le plaisir de te sentir près de moi. Pour soutenir cette douce illusion, écris-moi souvent toi-même. Adieu ; lis souvent.

XIV

Paris, 1803.

Réponds-moi donc vite, ma chère Pauline, ou je te crois en prison, au secret ou morte. Pourquoi, dans ta tristesse, ne m'écris-tu pas? Répondez à cela,

mademoiselle! rien vous peut-il excuser? N'êtes-vous pas une petite écervelée de vous plaindre que vous vous ennuyez, et puis de ne pas vouloir vous consoler? Savez-vous comment je m'en vais m'y prendre pour vous consoler? Je m'en vais ne plus vous aimer du tout; alors, pour reconquérir mon amitié, vous serez obligée de vous évertuer. Allons donc, petite fille! qu'est-ce que ça veut dire de s'affliger ainsi? Prenez garde, rien ne rend vieille comme le chagrin, et, pour vous punir, je m'en vais vous traiter en vieille; je m'en vais vous dire des contes que j'ai lus ce matin.

M. de Thiers était l'ami de madame d'Érigny: cette dame eut le bras et la jambe gauche brûlés très douloureusement par un chaudron d'eau bouillante : de Thiers ne l'alla pas voir de six semaines; quand il parut, madame d'Erigny lui dit :

— Est-ce ainsi que vous abandonnez vos amis! Savez-vous que je souffre comme une malheureuse, que je n'ai pas fermé l'œil, depuis six semaines que vous ne m'êtes pas venu voir?

— Comment! il y a tant que cela?

— Tout autant.

— Voyez comme le temps passe vite!

Voilà un beau trait d'égoïste. Au reste, comme probablement vous ne lirez pas la brochure où je l'ai vu, en voici une seconde.

Le roi chassait dans les forêts de Versailles. A trois ou quatre lieues de cette ville, un garde du corps

tombe en galopant et se casse la cuisse; le roi se tourne vers M. de R... et lui dit :

— Monsieur, vous avez votre carrosse, faites-moi le plaisir de ramener ce jeune homme à Versailles.

M. de R... contait cela le lendemain dans une maison.

— Ce malheureux, disait-il, me faisait une peine terrible : tous les mouvements de la voiture le mettaient dans des douleurs affreuses; il jetait des cris, il grinçait des dents; cela me mettait dans l'état que vous pouvez imaginer. Heureusement, je me souviens que j'avais dans mes poches de l'eau de la reine de Hongrie.

— Vous lui en donnâtes ?

— Non, j'en avalai une gorgée et cela me remit jusqu'à Versailles.

Ces deux traits sont vrais; remarque cette manière de conter, voilà le bon ton simple, aisé, conçis : un provincial n'eût pas manqué d'y mettre du pathétique et même de l'horrible, eût décrit la cassure de la cuisse, eût parlé du sang. Le talent qui fait fuir ces défauts à M. S... se nomme délicatesse.

Il faut, dans le monde, dire tout avec simplicité et aisance, bien se dire à soi-même et ne jamais dire à d'autres qu'on se réunit pour se donner du plaisir, et supprimer tout ce qui diminue celui que vous pouvez donner. Pour plaire aux gens, il faut les occuper d'eux et, par conséquent, parler très peu de soi; il faut que vos traits soient vifs, et il y a une marque bien claire du plaisir que vous procurez. On n'a presque

jamais affaire qu'à la vanité des gens. Un homme vain cherche à découvrir à chaque instant quelque nouvel avantage en lui; dès qu'il en découvre un, vous en avez une marque évidente, il rit. Le rire n'est que cela : la vue soudaine d'un avantage que nous ne nous connaissions pas, ou que nous avions perdu de vue.

J'ouvre un volume des *Lettres persanes* que je porte toujours avec moi; je tombe sur la lettre quarante-deux, je lis :

Pharon à Usbeck son souverain seigneur,

« Si tu étais ici, seigneur, je paraîtrais à ta vue tout couvert de papier blanc, et il n'y en aurait pas assez pour écrire toutes les insultes que le chef de tes noirs, le plus méchant des hommes, m'a faites depuis ton départ. »

En lisant l'histoire de papier blanc on rit. On s'est mis à la place d'Usbeck sur le titre parce qu'on se dit: « Ne ressemblé-je pas plus à un maître qu'à un esclave? » Tout le monde ne fait pas ce raisonnement aussi nettement; mais l'effet est le même; ensuite, on se figure cet esclave habillé de papier écrit, tout ce papier écrit par vous, mis ainsi pour que vous ayez moins de peine à le lire, mis dans cette manière comique pour vous; à l'instant, nous nous disons: « Il faut que je sois bien puissant pour qu'on fasse tout ça pour moi! » Et nous rions.

Il faut bien te garder de faire jamais cette anatomie-

là devant personne : rien ne sent plus le pédant ; mais il faut en faire de semblables pour toi. C'est le fumier qui est sale et qui fait venir les raisins muscats. Pour faire rire quelqu'un, tu n'as donc qu'à lui découvrir finement et en peu de mots quelqu'un des avantages qu'il possède. Me comprends-tu ?

Amasse maintenant des matériaux pour un autre temps ; songe que, dans le monde, plus on a d'esprit, mieux on sait ménager la vanité des autres, plus ils vous chérissent ; et que plus vous en êtes chérie, plus vous êtes heureuse. Or tu te donneras de l'esprit par de pareilles analyses. Réponds-moi courrier par courrier, ta lettre n'eût-elle qu'une ligne. Je suis vraiment inquiet : personne ne m'écrit. Je ne vois qu'une manière d'expliquer cela : l'autre jour, à cinq heures, on a pu fixer le soleil, il était couleur de brique et gros comme un fromage ; les savants ont dit que cela annonçait tremblement de terre : Grenoble aura tremblé, et tout y est sens dessus dessous.

Adieu ; mon père ne m'écrit plus, ne m'envoie rien ; nous sommes au 13. Celui qui a dit que tout est bien a dit une sottise. Il fallait dire que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

XV

An XII.

Tu trouveras dans le monde, ma chère petite, beaucoup d'âmes sèches : ces gens-là n'ont jamais eu dans leur vie un moment de tristesse, de cette tristesse onctueuse que nous avons éprouvée souvent; ils ne sont ordinairement sensibles qu'à deux passions, la vanité et l'amour de l'argent. Cette sécheresse vient de l'âme. Il nous arrive souvent, à nous autres gens sensibles, de pleurer pour une idée qui nous passe par la tête. En venant d'acheter ce papier, je passais par une rue nommée des Orties et assez bien nommée, car il n'y passe personne; un des côtés est formé par la majesteuse galerie du Muséum. Cette galerie est très élevée et très noire; la rue est étroite et silencieuse, et vis-à-vis des maisons très hautes. J'ai rencontré là une femme de quarante ans, vieille de misère, qui portait son enfant derrière elle et qui chantait pour demander l'aumône. Cela, joint à l'aspect de la rue qui faisait déjà son effet, m'a touché. En prêtant l'oreille, j'ai entendu qu'elle chantait une chanson de corps de garde; cela m'a serré le cœur et fait venir les larmes aux yeux. J'ai doublé le pas, et ce

n'est que sur le pont Royal que je me suis aperçu que je ne lui avais pas donné. Il y a tant de charlatans pauvres à Paris qu'il est nécessaire, lorsqu'on n'est pas très riche, de ne pas donner. Cependant, je me suis repenti de n'avoir pas donné à cette pauvre mère. J'ai réfléchi ensuite que sa chanson m'avait fait venir les larmes aux yeux, parce que je voyais que les paroles, qui en étaient crapuleuses, devaient détruire dans le cœur des écoutants le sentiment duquel elle espérait quelque charité. Chaque mère, en la voyant passer avec son enfant sur le dos en avait pitié, parce qu'elle se disait : « Un jour, je puis en être réduite là; » lorsqu'elle entendait sa chanson, la pitié cessait; jamais je n'aurai de mauvaises mœurs; cette femme en a sans doute, sa chanson le prouve, et ce sont sans doute ses mauvaises mœurs qui l'ont mise là. »

Remarque combien la *tête* influe sur le *cœur :* mille personnes dans Paris, en passant là, pouvaient avoir les mêmes sentiments; il n'y en a pas quatre peut-être qui les eussent analysés. Beaucoup ne l'auraient pas pu; la majeure partie, du reste, aurait chassé cette image importune. Tu vois là, en deuxième lieu, l'influence de *la tête* sur *le cœur;* cette femme désirait la charité, sa pantomime était bonne, elle avait bien fait de mettre son enfant sur son dos, mais la chanson était mal choisie; il fallait une romance triste; voilà donc un défaut d'esprit qui paralyse tout le reste.

Tu te souviens sans doute que je t'ai écrit que

l'homme était composé de trois parties : 1° *le corps;* 2° *l'âme* ou toutes les passions; 3° *la tête* ou le centre des combinaisons. Étudie-le d'après cette distinction, c'est la plus commode; observe dans chaque individu l'âme et la tête. Dans le paysan, par exemple, tu trouveras souvent des âmes rares; la tête n'y répond pas. Si Jean, par exemple, fût né à ma place, il serait colonel à l'heure qu'il est; il a vraiment l'ambition perçante, celle qui réussit. Le corps et la tête sont les valets de l'âme, et l'âme obéit elle-même au MOI, qui est le désir du bonheur. Le corps et la tête, à force de faire la même chose, la font plus facilement : cela s'appelle prendre une habitude. Je suppose qu'une passion règne deux ans chez un homme : la passion cesse, mais les habitudes de la tête et du corps durent. Que cette passion ait été l'amour, que la femme qui l'inspirait portât habituellement un chapeau avec deux touffes d'hortensia (la mode actuelle), qu'il la vît ordinairement au jardin du Luxembourg : voilà le corps et la tête influant sur l'âme; cela est bien sec, j'en conviens, mais cela mène à tout ce qu'il y a de sublime dans la science de l'homme. Demande-moi ce que j'aurai mal expliqué.

Encore un mot : il y a des passions, l'amour, la vengeance, la haine, l'orgueil, la vanité, l'amour de la gloire. Il y a des états de passion : la terreur, la crainte, la fureur, le rire, les pleurs, la joie, la tristesse, l'inquiétude. Je les appelle états de passion, parce que plusieurs passions différentes peuvent nous rendre

terrifiés, craignants, furieux, riants, pleurants, etc.

Il y a ensuite les moyens de passion, comme l'hypocrisie.

Il y a encore les habitudes de l'âme; il y en a de sensibles, il y en a d'utiles : nous nommons les utiles vertus; les nuisibles, vices. — Vertus : justice, clémence, probité, etc., etc. — Vices : cruautés. Et vertus moins utiles ou qualités : modestie, bienfaisance, bienveillance, sagesse, etc. — Vices moins nuisibles ou défauts : fatuité, esprit de contradiction, le menteur, l'impertinence, le mystérieux, la timidité, la distraction, etc.

Remarque que beaucoup de ces choses sont en même temps habitudes de l'âme et défauts; une passion peut rendre distrait, menteur; cela est bien différent avec avoir l'habitude de la distraction, l'habitude de mentir, sujets traités par Regnard et Corneille. Pense à ces divisions de l'âme.

Songe qu'on voit toujours tous les désagréments de l'état où l'on est, et aucun de ceux de l'état que l'on souhaite : je l'ai éprouvé trois ou quatre fois déjà.

XVI

1804.

Ma chère petite, ta lettre m'afflige beaucoup; je t'écrirai tous les deux jours pour te distraire. J'écris aujourd'hui à mon papa pour le remercier des deux cent quatre francs qu'il m'envoie et qui ne pouvaient venir plus à propos : je portais, depuis huit jours, des souliers percés, et j'avais besoin de tout mon esprit pour glisser sous le trou une petite patte teinte en noir avec de l'encre.

Je dois à la pension où je mange et où je ne suis guère connu; je dois à mon portier; je dois à mon tailleur, qui venait me voir tous les matins; il y a longtemps que ma montre est engagée. Je ne vais nulle part depuis quinze jours, faute d'avoir douze sous dans ma poche; je néglige M. Daru, le général Michaud, mademoiselle Duchesnois! que de raisons de me désespérer!

Eh bien, jamais je n'ai tant ri : il y a trois ans, je me serais désespéré; je suis devenu raisonnable depuis. La vie de l'homme le plus puissant qui ait jamais été, d'Alexandre le Grand, et du dernier bourgeois se ressemblent en ce qu'elles sont un mélange de

quelques jouissances vives et de nombreux moments où, si l'homme est sage, il est heureux; s'il ne l'est pas, il s'ennuie et est malheureux.

L'ennui n'est pardonnable qu'à ton âge, où l'on n'a pas encore appris à l'éviter; plus tard, l'homme qui s'ennuie est un sot à charge aux autres, et, par conséquent, fui de tout le monde.

Ayez une once d'ennui aujourd'hui, vos voisins s'en aperçoivent, ils vous fuient; le lendemain, vous en avez une livre; le surlendemain, deux, et peu à peu vous devenez stupide.

J'ai passé par tous ces états-là.

Les hommes ont diverses ressources contre l'ennui :

D'abord, il faut remuer le corps quand on est ennuyé, c'est là le moyen le plus sûr. Je montais donc souvent à cheval; je cherchais à me rendre témoin dans les duels, à me passionner enfin; avec les passions, on ne s'ennuie jamais; sans elles, on est stupide.

Mais ce principe a besoin d'être bien expliqué : là-dessus, le charmant auteur de *Valérie* dit une chose bien vraie : « *Les goûts* (petites passions de quinze jours, un mois) *charment la vie; les passions la tuent.* »

Je te dirai encore ici que je l'ai éprouvé : je me cite souvent, parce que je suis l'homme dont je connais le mieux le cœur.

L'homme moral se divise en *cœur* ou centre des passions, et en *tête* ou centre de combinaisons et de jugements. On peut parvenir avec de la sincérité à

connaître à peu près son cœur; il faut avoir bien peu d'orgueil pour connaître sa tête, et, comme on en a toujours, jamais on ne la connaît bien; voilà dans quel sens on a raison de dire qu'il est très difficile de se connaître soi-même.

J'ai fait, en Italie et à Paris, des folies à me faire tout perdre, même l'honneur; par exemple, j'ai monté derrière une voiture pendant une soirée comme laquais; j'ai pris dans une bibliothèque un livre où l'on m'avait rapporté que l'on cachait des lettres. Tout cela a passé par bonheur et par une franchise audacieuse que m'inspirait la passion et qui me fait frémir à cette heure.

Cependant, tout s'est su, même ce que je n'ai jamais confié; on m'a dit que j'étais monté derrière une voiture, une livrée sur le dos, etc., etc.

Voilà la grande différence d'un homme à une femme! la dix millième partie de ces aventures aurait perdu Lucrèce elle-même à jamais; voilà ce qu'il faut bien te dire. Un homme d'esprit dit aux femmes : Soyez jolies si vous pouvez, soyez considérées, il le faut; on dit, il est trop vrai, que la considération est l'opinion du plus grand nombre; le plus grand nombre est un sot; il faut donc faire des sottises? Non, mais souvent s'abstenir des choses raisonnables.

Je parle de toi à mon papa; je l'invite à te donner des distractions, à te laisser lire quelques histoires amusantes, telles que *Cleveland*.

Voici un travail qui est le plus utile de tous et que

je t'engage à commencer le 26 prairial : tu feras la liste des vertus et des vices et comme ceci :

Ambition.	Intrépidité.
Envie.	Patience.
Colère.	Magnanimité (Scævola se brûle la main. Vertot, chap. XVIII, page 512).

Tu mettras chacun de ces noms en haut d'une grande page in-4°, et tu mettras en abréviation au-dessous le trait d'histoire en deux lignes au plus, et en citant l'endroit d'où tu le tires. Tu pourras parcourir pour cela l'*Histoire romaine* de Rollin, qui est composée de deux choses : ce qu'il traduit des anciens, qui est excellent ; ce qu'il ajoute, qui est détestable. Il y a environ deux tiers de son cru ; tu sautes cela, tu profites du reste. Après les traits d'histoire, tu mettras les belles imitations poétiques, par exemple : colère — Achille, 3e livre de l'*Iliade* d'Homère, page 412 du 1er volume.

Ce travail est le plus utile que j'aie pu trouver pour moi.

XVII

1804.

J'ai changé de logement, ma bonne amie; j'habite actuellement la plus belle rue de Paris, nommée la rue de la Loi, et, dans cette rue, un joli hôtel nommé hôtel Ménars, vis-à-vis la rue Ménars. Dis cela à nos papas afin qu'ils adressent là leurs lettres. J'espère bien aussi que tu y en adresseras quelques-unes, et franchement tu m'en écrirais davantage si tu savais le plaisir qu'elles me font; mais tu dois le savoir, ou tu ne sauras jamais rien, depuis le temps que je te dis qu'elles m'ont toujours fait beaucoup de plaisir, mais que, dans ce moment, elles m'en font tant, qu'elles me deviennent nécessaires.

Diverses circonstances m'ont éloigné de la société des gens qui sentaient avec moi : mon excellente amie n'est plus qu'un instrument à douleurs; je ne veux pas sentir avec sa fille, et je tâche, au contraire, de ne lui parler jamais qu'avec mon esprit, pour ne pas augmenter ce qu'il lui plaît d'appeler sa passion pour moi; je crains bien que, sous peu, je ne sois forcé d'appliquer à cette passion le plus grand de tous les

remèdes, l'absence. Il ne sera plus convenable que je la voie, dès que je ne pourrai plus la voir auprès de sa mère. Après ce fatal événement, auquel je tâche d'habituer mon esprit, je vais me trouver dans une assez singulière position, solitaire dans ce Paris, où, il y a deux ans, je voyais tant de monde. C'est que je suis devenu sévère : il me semble que, tôt ou tard, on se rapproche du niveau de sa société, si on ne le prend pas. D'après ce principe, si je fréquente des sots, me suis-je dit, je m'abêtirai, et, lorsque je rencontrerai une femme d'esprit capable de faire mon bonheur, je serai hors d'état d'atteindre à ce bonheur ; il faut donc ne me lier qu'avec des gens de mérite. Mais il se trouve que les gens d'esprit se laissent aborder très difficilement ici ; ils savent qu'un sot non seulement ne sent pas un homme de mérite, mais encore le hait ; il faudrait au moins de la fortune.

On vient me voir ; adieu.

XVIII

1804.

Nous jugeons les autres semblables à nous-mêmes : rien de plus faux si c'est une personne à sentiment

qui parle. Une jeune fille passionnée s'imagine confusément que les passions gouvernent tout le monde, tandis que sur cent personnes il y en a quatre-vingt-huit qui n'ont d'autre passion que la vanité (l'orgueil sur les petites choses).

Le langage du monde est trompeur ; on fait semblant de céder à un sentiment, on ne cède, en effet, qu'à l'intérêt plus ou moins bien calculé, et on joue la comédie plus ou moins bien.

Dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, il y a moins d'hypocrisie : cela vient, je crois, de ce que tout le monde y a lu Jean-Jacques, Helvétius, Sénèque, Duclos, etc., etc., et qu'on a reconnu que plusieurs de leurs principes sont vrais.

Fontenelle, l'homme qui a le plus affecté de finesse, et son disciple Marivaux, qui vaut mieux que lui, ont contribué à chasser l'hypocrisie des mœurs de la bonne compagnie.

L'homme qui se jette dans le monde renonce à vivre par lui ; il ne peut plus exister que par les autres, mais aussi les autres n'existent que pour lui.

Par exemple, un homme à la mode aujourd'hui (prairial, an XII) se lève à dix heures, passe une redingote, va au bain, de là déjeuner. Il revient, prend des bottes et un habit mi-usé, va passer son temps jusqu'à trois heures et demie à faire des visites, non pour affaires, mais pour parler avec ceux qu'il rencontre : de quoi ? il n'en sait rien lui-même en sortant. Il jase de ce dont on jase. A quatre heures, il rentre, va dîner,

revient, s'habille, va au spectacle de sept heures à neuf heures et demie, sort après la première pièce, met des culottes de peau, des bas de soie, un triple jabot et va aux thés, jusqu'à minuit, une heure, restant où il s'amuse, filant dès que ce qui l'environne l'ennuie.

Mais il ménage toujours la vanité, passion universelle; même en filant par ennui, il a l'air de se faire violence. Quand ses soirées l'ennuient, il va à onze heures à Frascati, jardin où l'on prend des glaces et où il ne se trouve pas que des gens du bon ton. Il y a peut-être, dans ce grand Paris, mille jeunes gens élégants; ils se connaissent tous de vue, et encore plus à la tournure : le sot peut, avec vingt-cinq louis, se bien vêtir; mais, en le voyant à cinquante pas devant moi et par derrière, je dirai : « Cet homme-là n'est pas du monde. »

Il y aurait cinquante pages à dire là-dessus.

— Comment reconnaître la bonne compagnie? me diras-tu, toutes se nomment ainsi.

— A l'art avec lequel on ménage la vanité : plus une société a l'air d'être composée d'amis qui se chérissent à l'adoration, qui sont très spirituels et qui sont les gens les plus modestes du monde, plus elle est du bon ton.

Au fond, ils ne s'aiment ni ne se haïssent; pour la plupart, ils sont assez bonnes gens et ont une vanité poussée à l'extrême, c'est-à-dire qui s'offense et se réjouit des plus petites choses du monde; mais ils ne

laissent jamais paraître aucun sentiment affligeant. Celui qui s'afflige en public (aux yeux du monde) est un sot, ou un homme plein d'orgueil.

S'il croit qu'on prend part à ses chagrins, c'est un sot; s'il se croit assez important pour vous en faire affliger, c'est un orgueilleux.

On ne peut pas décrire dans une lettre ce que c'est qu'un homme aimable : il faut les voir plusieurs ensemble pour les juger; car, un homme aimable seul se laisse entraîner à vouloir primer, et ainsi tombe dans la plus grande faute possible; il offense la vanité de tous ceux qui sont présents, d'abord de tous les hommes qu'il efface, ensuite de toutes les femmes auxquelles il ne s'adresse pas. On peut dire plus facilement ce que ne doit pas être l'homme aimable.

La société se perfectionne chaque jour, parce qu'on apprend à l'amuser davantage : un homme aimable de Louis XIV, Lauzun, Matha, le chevalier de Grammont, etc., qui ont laissé une si grande réputation, seraient des gens du dernier *pesant* aujourd'hui, avec leurs compliments longs d'une aune.

Les gens aimables d'aujourd'hui auraient sans doute le même défaut dans cent ans s'ils se réveillaient comme... (*Déchiré.*)

La science du monde est si difficile! Par cette raison, on n'en peut rien apprendre dans les livres; au contraire, plus on lit, plus on se gâte. Il faut raisonner juste, et alors six mois d'usage et de bons conseils

forment. Il y a cependant un livre qui est utile parce qu'il est un modèle de conversation, Labruyère.

Adieu, ma chère petite ; je voulais écrire quatre phrases pour ma lettre de demain, je me suis laissé entraîner. Tâche, chaque jour, de comprendre mes lettres ; voilà qui te distraira.

Tu me demandes qu'est-ce que la finesse ?

C'est l'habitude d'employer des termes qui laissent beaucoup à deviner, et tellement à deviner, qu'un provincial, qui arriverait, n'y comprendrait rien du tout, ou peut-être le contraire de ce qu'on veut dire.

XIX

1804.

Ma chère petite, il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. Comment cela va-t-il ? Es-tu toujours ennuyée ? Tu n'aurais pas, à coup sûr, cet ennui, si tu connaissais un peu plus de monde. Ma bonne Pauline, lorsque, sans nous perdre, nous ne pouvons pas changer de position, il faut rester où nous sommes, et, une fois bien convaincus qu'il y faut rester, chercher à nous la rendre le plus supportable possible, à nous y amuser même.

Le sacrifice n'est pas si grand que tu le penses; toute position a ses peines : tu désires sans doute être à Paris avec ta famille, lancée dans le monde, mais ici, *il n'y a point de famille : une mère, un père ne sont point gênants pour leurs enfants; mais aussi ils ne les aiment point; tout est de convention.*

Je parlais l'autre jour de M. R... à un des amis de cet excellent homme, un de ceux qui l'aimaient le plus; il lui avait beaucoup d'obligations; en un mot, il le chérissait. Nous vînmes à parler du deuil : « Mais je l'ai porté quinze jours, me dit-il, comme le prescrit l'*Almanach national.* »

Je fus stupéfait, je l'avoue, quoique je connusse ce trait de caractère de l'animal parisien; je ne l'avais jamais vu si bien dans la nature et dans un objet aussi proche.

Dans l'alternative d'être gêné par ceux qui nous aiment ou de n'être point aimé du tout, j'aimerais encore mieux l'amour. La perfection sans doute est entre deux, mais elle est bien rare : où la trouver? Il faudrait des gens parfaitement raisonnables; et combien y en a-t-il?

J'espère que tu travailles un peu et que cela t'aura distraite, à moins que ton ennui ne vienne de quelque passion secrète; en ce cas, dis-le-moi franchement; tu es sûre, sur cet article, du plus profond secret; d'ailleurs, je connais presque tous les jeunes gens de Grenoble, par mes amis je connaîtrai les autres, et je pourrai t'être bon à quelque chose; nous traiterons

cette matière à fond s'il en est ainsi. Dans tous les cas, n'oublie jamais que mon père a excité l'envie, et qu'on nous traitera plus sévèrement que d'autres, surtout ayant le malheur d'avoir excité la jalousie de M..., qui serait cru comme étant de la famille. Je me convainquis pleinement de ce trait de son caractère, étant aux Échelles avec André : il tourna exprès la conversation sur toi pour dire que tu travaillais trop; si tu n'avais pas travaillé, il aurait dit de même que tu étais trop dissipée. Je pris bien vite ce tort sur moi, l'occasion était importante.

Malgré lui, sa malignité tourna à ton avantage; car, comme Caroline et toi, vous êtes des espèces d'anachorètes, André (tu sais qui c'est) était très curieux sur votre compte et surtout sur le tien par une drôle de circonstance. La veille de mon départ, je vous accompagnai dans la rue Vieux-Jésuite. Tu sais que je m'entendis appeler en entrant dans l'allée; c'était lui qui venait d'accompagner M. R... Tu avais ce soir-là sur ta tête un voile comme ce joli *mezzaro* des Génoises qui donne un air doucement affligé à la physionomie; tu l'étais peut-être un peu, de manière qu'il se fit la plus douce image de toi; je vis que cette image l'avait frappé. Ta tournure exprimait à ses yeux le plus doux caractère d'une femme, cette tendre affliction, cette douce sympathie qui fait qu'on se dit (confusément) : elle partagera mes chagrins, elle est bonne, simple. Il n'en faut pas tant pour faire naître l'amour; il ne cessait de parler de ta douce tournure.

Je ne voudrais pas, cependant, qu'il te rendît tendre: il ne faut pas, pour ton bonheur, que tu épouses un homme dont tu serais amoureuse; en voici la raison : tout amour finit, quelque violent qu'il ait été, et le plus violent, plus promptement que les autres. Après l'amour, vient le dégoût; rien de plus naturel; alors, on se fuit pour quelque temps. Voilà qui va bien; mais, si l'on est marié, on est obligé d'être ensemble, on est surpris de ne plus trouver que l'ennui dans mille petites choses qui faisaient le bonheur. Un jeune homme de ma connaissance aimait une jeune demoiselle: dans les petits jeux, cette demoiselle avait coutume de lui voler un mouchoir; c'était charmant, elle l'a fait il y a quelques jours; le jeune homme a trouvé cela du dernier bête. Ils ne se verront pas d'un an, et alors ils seront amis, ils se souviendront avec plaisir du temps où ils s'aimaient. Si, au contraire, ils habitaient ensemble, ils se seraient revus à chaque heure du jour; la vanité de la femme eût été blessée, l'homme ennuyé, et ils se seraient détestés à la mort toute la vie, au lieu que, se mariant par raison, on n'est jamais irrité, parce qu'on trouve à peu près ce sur quoi on comptait. Il y a une fausse raison professée par tous les sots du monde, qui s'en servent pour blâmer les gens d'esprit; mais il y en a une véritable qu'il faut connaître parce qu'elle fait le bonheur de la vie. En général, tout mal vient d'ignorer la vérité, toute tristesse, tout chagrin, d'avoir attendu des hommes ce qu'ils ne sont pas en état de vous donner.

Pense à ça, ma chère Pauline, et écris-moi souvent comme tu penses, au hasard. Envoie-moi le caractère de F... ; il me sera très utile. Je crois avoir découvert que toutes vos passions, mesdames les femmes, se réduisent à la vanité ; je veux pousser cette opinion, et, si je la trouve vraie, vous ne me ferez plus faire de folies.

Connaissance de l'homme.

Il faut tâcher de te rendre raisonnable, c'est-à-dire être toujours prête à céder quand les événements que tu verras, ou dont tu seras certaine, te prouveront que tu as tort. Voilà ce qui distingue les femmes d'esprit de caillettes qui ne font que répéter quelques petites bêtises accrochées au hasard des hommes de leur société : ces femmes sont indécrottables. Une femme raisonnable au contraire, en huit jours, peut parvenir du plus mauvais ton au meilleur.

Je m'en vais te copier à la hâte quelques observations que j'ai faites cette semaine : je vois que ma lettre n'en payera pas davantage. Ne communique pas ces observations : je ne veux pas avoir le renom d'en faire, parce qu'alors on se cache de vous comme d'une espèce de censeur, et, comme je te le disais, il n'y a que vanité chez les femmes, et il y a beaucoup d'hommes-femmes ; ainsi ménageons le plus grand nombre qui est un sot sans doute, mais qui fait les réputations.

Quand tu ne comprendras pas quelque chose que je t'aurai écrit, demande-m'en l'explication.

Je cherche, depuis un mois, à me rendre moins sensible : j'ai eu plusieurs afflictions ici, particulièrement au sujet de deux Adèles. Je crois que mon père veut me prendre par famine; je serai obligé de faire des dettes; tout cela me rendait triste. Je me suis dissipé tant que j'ai pu; j'ai commencé par ne faire que jouer la gaieté; j'ai fini par la sentir.

J'ai donc étudié le *rire* et ses effets. C'est une chose si difficile qu'aucun philosophe n'en a encore parlé, que Hobbes. C'est assez la coutume des petits auteurs, ils sautent ce qu'ils ne peuvent expliquer, différents en cela des gens de génie, qui sont francs. Je commence à m'apercevoir qu'Helvétius est plus des premiers que des seconds : il y a de bonnes choses dans son livre, mais elles ne sont pas de lui; elles sont la plupart de Hobbes, Vauvenargues, La Rochefoucauld, Duclos, etc., etc.

Il ne faut jamais généraliser le fait dont on tire une conséquence, c'est s'exposer à de grandes erreurs.

Par exemple, quand je songe à une action de mon grand-père, il faut dire *mon grand-père* et non pas *un grand-père*, à moins que je ne fasse suivre ce nom de toutes les circonstances qui rendent mon père différent des autres pères, qu'il a soixante-dix ans, qu'il est médecin, le roi d'esprit de la ville, etc.

L'extrême politesse est celle de Paris actuellement, où se trouvent les gens les plus polis qui aient jamais existé, c'est-à-dire ceux qui ont le plus de vanité et qui savent mieux plaire à celle des autres. Avoir une

plus grande vanité, c'est être susceptible sur des choses plus petites : se moucher mal à propos vous brouille ici avec l'homme qui raconte une histoire, si cet homme est un sot) ; l'extrême politesse, dis-je, est une suite nécessaire de l'extrême *égoïsme* (se préférer à tous les autres plus ou moins ; l'extrême égoïste est celui qui verrait avec plaisir tuer un homme pour s'épargner la peine de se faire les ongles ; il y a beaucoup de ces gens-là). L'égoïsme vient du gouvernement monarchique ; mais la comédie ne peut régner que dans l'extrême politesse ; donc, il n'y a point de bonne comédie sans monarchie.

Tu vois comme, en passant, l'homme qui réfléchit résout les problèmes qui ont fait et feront les sueurs des nigauds présents et à venir, des La Harpe, etc.

Sous la monarchie, les hommes ne s'intéressent plus les uns aux autres comme dans les républiques : il n'ont plus d'intérêts communs et en ont de contraires ; par exemple, il n'y a qu'une place de *connétable :* si vous l'avez, je ne l'aurai pas ; si vous faites une action plus brillante que les miennes, elle m'attriste, puisqu'elle vous rapproche de la place de connétable, que je désire aussi. Tandis qu'à Rome, tout le monde se réjouit de la belle action d'Horatius Coclès, qui les sauvait tous. Cherche comme cela des exemples dans les histoires que tu liras.

Sous la monarchie donc, les hommes ne s'intéressent plus les uns aux autres : il faut leur faire plaisir

actuellement, si vous voulez qu'ils vous obligent dans une heure.

A Rome, on était considérable par ses vertus et par ses talents : ici, on l'est par la manière dont on est dans le monde. Êtes-vous répandu? ne l'êtes-vous pas? Répondez sans vous flatter, vous saurez la manière dont on va vous recevoir dans la maison où vous allez. Or, vous êtes répandu à proportion de votre amabilité. Pour être aimable, il faut d'abord être supportable; vous êtes supportable en n'offensant jamais la vanité de personne; vous deviendrez aimable en sachant plaire à cette vanité, l'amuser; pour cela, il faut savoir faire rire.

Voilà tout le secret de nos mœurs et ce qui fait qu'un Français craint moins d'avoir tort que d'être ridicule, grand principe, très fécond dans la vie. Nos mœurs actuelles (an XII) sont plus raisonnables que sous Louis XIV. Nous faisons dépendre notre considération de la manière dont on est parmi nous, et non plus de la manière dont on est avec le *maître*. Nous nous sommes rapprochés de la raison et des républicains. Ce fruit est l'ouvrage de Voltaire, qui y travaillait sans le savoir, et de Riquetti Mirabeau, grand homme, qui le voyait bien.

Pense à ces principes, ils te donneront l'art de vivre dans le monde.

Tu peux lire à Caroline l'article précédent : ce serait un grand coup de la sauver d'être caillette.

Qu'est-ce que le rire? qu'est-ce que le ridicule?

qu'est-ce que la plaisanterie ? Grande question, difficile à résoudre. Ceux à qui vous la faites vous répondent par un exemple ; mais il fallait découvrir les principes et en donner un exemple. Le rire est un mouvement subit de vanité produit par une conception soudaine que nous avons quelque avantage comparé à une faiblesse que nous remarquons actuellement chez les autres, ou que nous avions auparavant ; car nous rions des bêtises que nous fîmes l'année dernière.

Quand (dans *l'Avare*) maître Jacques sort en disant : « Qu'on me le pende ! qu'on lui brûle les pieds, et qu'on me le croche au plancher, etc. » et qu'Harpagon s'écrie : « Qui ? mon voleur ? » nous rions de sa méprise, parce que nous nous disons, obscurément : « Si j'étais à sa place, je ne serais pas si bête, et je verrais bien qu'il s'agit d'un petit cochon et non d'un voleur. »

Cherche ainsi des exemples dans Molière, et dans *le Joueur*, de Regnard, et *le Légataire*.

Quant à la plaisanterie, c'est un discours qui nous découvre finement quelque absurdité.

J'ai bien sué pour arriver à ces deux principes : je réfléchissais sur tout ce que je voyais ; ma distraction faisait rire ; je faisais des quiproquos en répondant ; on riait, et c'est ce qui m'a fait voir la cause du *rire*, que je ne comprenais pas dans Hobbes.

Comprends-tu cela toi-même ? Cherche des exemples et dis-moi tes difficultés. Peut-être me montreras-tu mon erreur.

XX

1804.

J'ai toujours la fièvre, ma chère Pauline; mais, hier, j'ai trouvé la jointure de me purger : je suis allé acheter deux onces de Glauber et les ai avalées. J'attends la fièvre à ce soir; si elle vient, je prendrai du quina; voilà l'état du corps.

J'ai de grandes peines d'âme en ce moment : madame de... va mourir; cela n'a pas besoin de commentaires.

Comme il faut me distraire de cette perspective cruelle, et qu'on ne peut guère réfléchir lorsqu'on est affligé, je me suis mis à étudier l'histoire; je bénis l'heureux hasard qui m'y a porté : j'ai trouvé une bonne manière de l'étudier, et cela par une conséquence de cette maxime qui est en gros caractères sur ma cheminée : « Quand un homme te parle, fais-toi avant tout ces questions : 1° QUEL INTÉRÊT A-T-IL A TE PARLER? 2° QUEL INTÉRÊT A-T-IL A TE PARLER DANS CE SENS? NE LE CROIS QUE QUAND IL A INTÉRÊT A TE DIRE LA VÉRITÉ. »

J'ai besoin de m'inculquer ces maximes; car mon

caractère passionné m'en éloigne sans cesse, je suis toujours porté à croire les gens que j'aime. Mais je vois, chaque jour, qu'il n'y a point de bonheur sans connaissance de la vérité. Crois cela et agis en conséquence.

Au reste, je reviens de plus en plus sur la nécessité de la discrétion. On peut dire ce qu'on veut ici ; il n'en est pas de même parmi les sots provinciaux.

Lis beaucoup mes lettres à Gaëtan; je prends beaucoup d'intérêt à cet enfant : je me suis fait une règle de n'aimer que les gens vertueux; avec les autres, je tâche de n'être qu'excessivement poli ; il me serait bien pénible d'être obligé de le rayer de ma liste. Quelle joie, au contraire, de ravir cette victime au poids de la détestable éducation qui pèse sur lui! C'est, dans ce moment-ci, la plus belle action que nous puissions faire l'un et l'autre.

D'ailleurs, en lui expliquant mes lettres, tu les comprendras mieux : tout cela est très pédant, et par conséquent du plus mauvais ton ; mais j'aime mieux être ridicule et t'être utile. Je n'ai mis ceci qu'afin que tu te garantisses de prendre ce défaut, le pire de tous en France.

Pourquoi le pire ? Parce qu'il choque la *vanité*, la passion la plus générale.

Tu ne ferais peut-être pas mal de faire un cahier et d'y copier mes lettres, en laissant de la place pour les notes.

Il faut toute la force de ces institutions pour écarter le méphitisme de bêtises dans lequel on vit.

Mets-toi bien dans la tête que, d'ici à vingt ans, le ton de Paris aura pénétré en province et qu'alors, ce qui aujourd'hui y est de bon ton, y sera méprisé.

Ici, on ne cherche que la *vérité* dite sans offenser la *vanité :* l'homme du meilleur ton est celui qui sait le plus de *vérités* et qui offense le moins la *vanité;* voilà le modèle. Pour offenser le moins la *vanité*, il faut souvent dire en quatre pages ce qu'on eût exprimé en trois phrases. Voilà pourquoi je suis tranchant dans mes lettres; je veux dire beaucoup en peu de mots. Mon ton est sérieux; autrement, il serait badin.

Pourquoi badin? Parce qu'il offenserait moins la *vanité*. Comment? Parce que, toutes les fois qu'on affecte d'être plaisant, la personne à laquelle vous parlez dit : il se donne ce soin-là pour moi, cela flatte sa *vanité*.

S'il y a une société où le bon ton permette d'offenser la *vanité* à 2/10, on peut dire à un homme une vérité qui offense la sienne à 5/10, si le ton dont on se sert la flatte en même temps à 3/10, parce qu'alors tout revient à 2/10 d'offense. Voilà l'avantage de la plaisanterie, le comprends-tu? Il faut t'accoutumer à raisonner ainsi mathématiquement; voilà le véritable usage des mathématiques.

Mon grand-papa me dit qu'il est très satisfait de toi, que tu es moins triste, et que tu modèles des médailles: pauvre occupation qui n'est bonne que comme distraction. On y peut apprendre deux choses : 1° les belles formes, en modelant le divin Antinoüs, Hélène

et Pâris, etc.; 2° la sience des physionomies, science réelle, mais qu'il faut se faire soi-même en lisant Lavater et l'entendant à sa manière. Peu de gens le comprennent : je te recommande la maxime écrite sur la première page.

Tâche, à tout prix, de te procurer un ouvrage intitulé *des Lettres de cachet*, par Mirabeau. Ce livre de trois cents pages, bien lu, vaut mieux qu'un plein couvent de nigauds ou de traîtres comme Velly, Villaret et Garnier. Fais des extraits des vérités que tu trouveras dans cet excellent livre; tu y verras ce que je t'ai écrit, il y a trois mois, avant de le connaître, que souvent Montesquieu avait menti pour ne pas se faire mettre en prison : son *Esprit des lois* est plein de mensonges de ce genre. En général, tous les livres imprimés avec privilèges du roi, depuis 1724, sont remplis d'erreurs. Inculque bien cette vérité au pauvre petit Gaëtan : fais-lui faire un petit livre où il écrira les définitions des mots *vertu*, *crime*, *honneur*, etc. Tâche, en un mot, de le sauver pour lui et pour nous. S'il croit toutes les sottises qu'on lui dira, il se fera moquer de lui dans le monde de Paris, et c'est à celui-là qu'il faut plaire le plus qu'on peut, autant que cela s'accorde avec la pratique de la *vertu*.

J'ai étudié Louis XIV ces jours-ci, nommé le Grand par les bas coquins Voltaire et compagnie, et bassement flatté par Boileau, Molière, Quinault, etc.; j'ai été étonné de sa bassesse et de sa bêtise; c'est

le grand roi des sots, comme *Iphigénie* de Racine est leur belle tragédie. Le meilleur roi, pour les gens sensés, c'est Henri IV; après lui, Charlemagne; après ce dernier, personne! Louis XIV était dissimulé jusqu'à l'horreur. Arrestation de Fouquet, à la mort du cardinal Mazarin : il vole à son hoirie quinze millions! le voilà bas voleur (*Mémoires* de Choisy, c'est un homme d'esprit qui dit quelques vérités, lis-le); il ne lui reste de vertu que la bravoure, et il n'y était pas ferme; simple particulier, il eût été le plus lâche des hommes. Preuve, ce propos du vieux Chorat, qui, le voyant pâlir au feu, lui dit à l'oreille : « Il est tiré, Sire, il faut le boire (Choisy). » Et voilà le grand Louis XIV. Nous pouvons en conclure que tout homme qui le vante est ou un traître payé, ou un sot qui ne réfléchit pas et qui prend pour vrai ce qui est imprimé par Voltaire, sous son successeur Louis XV.

Lis toute ma lettre, excepté ce qui te regarde particulièrement, à Gaëtan, et pèse sur cet article et sur la maxime. Quand tu auras lu l'histoire comme je viens de le faire ces jours-ci, tu verras que toute la grandeur du siècle de Louis XIV était préparée; qu'il fit souvent ce qu'il put pour l'étouffer ou qu'on le fit pour lui (l'exécrable Richelieu poursuivant *le Cid*, de Corneille). Pèse là-dessus avec Gaëtan : cet exemple est fameux; il y verra ce qu'il doit penser de l'opinion des sots quand il verra Louis XIV tant loué. Ce prince est un caractère singulier du reste; il fut le plus médiocre des hommes et souvent le plus méchant. Vol-

taire dans son histoire est un bas coquin, d'autant plus dangereux qu'il eut assez d'adresse pour se faire passer pour philosophe. Pèse surtout cela avec Gaëtan ; je lui enverrai bientôt un bon petit livre. Lisez tous deux Plutarque et Mirabeau ; lisez-les, ayez assez de force pour vous les procurer; prouve un peu de vigueurdans cette affaire.

Je suis mécontent d'avoir approfondi Louis XIV, parce que je croyais que mon opinion, d'après Helvétius, Raynal et Alfiéri, était exagérée contre lui; elle était faible. Sauf, il est vrai, qu'il faut voir les choses par soi-même, j'oubliais qu'Helvétius imprima son livre avec permission, ce qui lui fit masquer la vérité. Au reste, j'ai découvert beaucoup d'erreurs dans ce livre depuis l'année dernière.

Fais tout au monde pour faire lire à Gaëtan *Roland le Furieux*, l'*Iliade*, les *Mystères d'Udolphe*, *Cleveland*, *la Pharsale* de Lucain, traduite par Marmontel; *Don Quichotte*, modèle de bonne plaisanterie; l'histoire de Henri IV par Péréfixe, les *Mémoires d'un homme de qualité;* mais surtout l'*Iliade*, la *Jérusalem*, *Roland* et *le Confessional des pénitents noirs*. Son imagination a besoin d'être secouée; il est bon, mais il n'a pas de force dans sa bonté ; il faut retremper son âme, autrement ce ne sera qu'un faible, et, avec son gros nez, on se moquera de lui. Dis-lui qu'il lui faut plus d'esprit qu'à un autre, avec ce gros nez ; qu'il lise Plutarque et ne croie pas tout ce qu'on lui fait lire de moulé (la religion toujours exceptée; je n'en parle amais

et crois bien sincèrement à l'enfer, mais je le remplis autrement qu'on ne fait communément, je le remplis de tous les scélérats quels qu'ils aient été).

XXI

Paris, 22 germinal an XII.

Tonnerre! je veux me fâcher bien fort; ma malle n'est pas encore arrivée; je suis Tantale!

Quelle leçon! c'est pour le coup qu'il faut dire : « A qui donc se fier? il faut tout faire par soi-même! » Je sais bien que c'est sans doute pour ajouter quelque vétille à ma malle que vous l'avez retenue; mais rappelle-toi qu'il faut aimer les gens à leur manière et non pas à la nôtre; j'avais dit à Jean de mettre une malle à la diligence rapide, le jour de son arrivée.

Je ne suis point encore établi ici, je perds mon temps, parce que je n'ai pas les plans d'étude qui sont dans ma malle. Je vais me faire un ordre de travail comme le tien, c'est le seul moyen d'avancer. Je veux au moins profiter des derniers moments qui me restent ; il faudra prendre un état, et je ne vois que le militaire. C'est une triste chose, de sacrifier sa vie entière à un préjugé. Je redeviendrai soldat : c'est en-

core, de tous les états, celui qui m'ennuie le moins. Je pourrais me rendre indépendant d'une certaine façon, mais en me mettant sous le joug d'une autre. J'ai donné à déjeuner ce matin à un homme qui me rendait ma visite et qui m'a fait entendre que, si je voulais, on me donnerait certaine demoiselle. Je lui ai fait débiter sa commission, qu'il a faite avec beaucoup d'esprit, et puis j'ai éloigné la proposition. La demoiselle a dix-huit ans ; elle est jolie, grande, bien faite, a trois cent mille livres aujourd'hui, et en aura cinq cent mille dans dix ans. Je suis aimé dans la famille, on y a de moi une idée exagérée en bien. Voilà le piège, mais je ne m'y prendrai pas. Je serais riche, mais esclave de tous les usages ; j'aurais un bel hôtel, mais peut-être pas un pigeonnier à pouvoir lire tranquillement Corneille et Alfieri

Cette proposition me trouble cependant : je pense à la douceur de ne plus dépendre. Si la chose se faisait, je me réserverais auprès de mademoiselle de N... de voyager quatre mois par an.

J'ai fait connaissance en route avec un homme de trente-quatre ans, très instruit et profondément sensible; j'ai un vrai plaisir d'être avec lui. Il vient d'Italie, où il a passé sept ans et va en Hollande ; nous parlons beaucoup d'Alfieri, de Monti, de Pindemonti, de Cesarroti, et je sens que j'aime l'Italie de passion.

Il paraît un bon journal intitulé *Archives littéraires;* il faudrait bien tâcher de le lire, il vous formerait le goût, à Caroline et à toi.

Dès que j'aurai reçu ma malle, je vais me mettre à travailler chaque soir ; je me délasserai à écrire mon voyage de Genève.

Mille choses à tout le monde et surtout à ma bonne *tatan*. On me dit que Gaëtan travaille ; Caroline lui portera bientôt les *Lettres persanes*.

XXII

21 floréal an XII.

Je pense surtout à toi : dès que je vois quelque chose d'utile, je voudrais te l'expliquer. Voici l'habitude que je prends : j'écrirai tout ce que je te destine et, lorsque la feuille sera pleine, je te l'enverrai. Cela vient de ce que je suis très persuadé qu'on ne peut s'aimer qu'autant qu'on se ressemble, et je voudrais que nous nous ressemblassions le plus possible.

Ne perds pas mes lettres ; elles nous seront utiles à tous deux : à toi, tu pourras comprendre par la suite ce que tu n'as pas saisi d'abord, à moi, elles me donneront l'histoire de mon esprit.

Tu as à ta disposition un excellent moyen d'instruction, peut-être même le meilleur possible.

Je crois, et je te le démontrerai par la suite, que tout malheur ne vient que d'erreur, et que tout bon-

heur nous est procuré par la vérité : faisons donc tous nos efforts pour connaître cette vérité. Les divers sens que nous attachons aux mots dont nous nous servons souvent, sont une grande source d'erreur. Attachons-nous donc à voir ce que disent ces mots. Fais donc bien vite un cahier d'application, ne prononce jamais le mot de *vertu* sans te dire *tout ce qui est utile au plus grand nombre*. Le mot éducation, art de former la tête (ou l'esprit) de l'homme, et son âme (ou le centre de ses volontés), en donnant à l'un et à l'autre le meilleur (le plus utile au plus grand nombre) développement possible.

Prends cette habitude : tu seras tout étonnée de te trouver un jour en état de comprendre les plus grands hommes, Bacon, Montesquieu, Lancelin, Vauvenargues, Pascal, etc.

Mais rappelle-toi que le premier bien d'une femme est la réputation, et que, si tu choques la vanité des autres, ils t'en puniront en te diffamant : cache donc ta science et sois plus douce qu'une autre pour racheter les moments d'oubli où tu aurais montré tout ce que tu sais.

Je t'enverrai toutes les définitions que je trouverai ; mais fais-en un cahier, ou je ne t'en parle de ma vie ; dis-moi dans ta première lettre de quel format (in-12, in-18) est ce cahier, et combien il a de feuilles.

Voici comment il faut écrire.

Physique. — Description des propriétés des corps considérés comme insensibles ;

Métaphysique. — Description de la génération et des lois de l'intelligence et de la volonté.

Si je disais, en jetant un rossignol au feu : « Cet animal se consume et sent mauvais ; le rossignol, vers le milieu du printemps, chante tout le jour et presque toute la nuit ; on suppose que c'est pour amuser sa femelle qui couve. »

La première phrase serait de physique, la seconde de métaphysique.

C'est Lancelin qui m'a donné toutes ces bonnes idées.

Écris-moi bien vite à quelle diligence on a mis ma malle, et envoie-moi la reconnaissance ; je commence à craindre qu'elle ne soit égarée. Si, par hasard, vous l'aviez encore, vous m'auriez joué un fier tour ! hâte-toi de me l'envoyer, tant il est vrai qu'il faut tout faire par soi-même : à qui se fier, si une famille aussi aimante trompe encore mes espérances ? Adieu.

Octave, surnommé Auguste, avait un courage qui manquait à Antoine, et Antoine en avait un qui manquait à Auguste.

La vanité est le signe le plus certain de la petitesse : Cicéron, le cardinal de Retz ont été vains, et cela fait que beaucoup de gens leur refusent le titre de grands hommes, qu'ils méritent cependant.

Écris-moi sur du papier très fin ; autrement, c'est vingt-huit sous au lieu de quatorze ; il vaut mieux recevoir deux lettres.

XXIII

Paris, 18 prairial an X.

Tu as bien perdu, ma chère petite, à ce que je ne t'aie pas répondu en recevant ton avant-dernière lettre : je fus charmé d'y voir un esprit mâle et vigoureux, entièrement exempt de misères. Je réponds bien vite à ta petite lettre du 10, parce que tu es affligée; j'ai le même vice que toi : je voulais t'écrire trop de choses sur ton avant-dernière lettre, et je n'ai rien écrit. J'avais, en la lisant, trente ou quarante pages à te dire, mais l'écriture est si lente, qu'en traçant une phrase, on a le temps d'en oublier dix.

Tu ne te douterais pas d'une chose que je veux te faire remarquer en passant, c'est que ta dernière lettre est éloquente ; pourquoi ? c'est qu'en décrivant la douleur, tu m'as écrit ce que tu sentais et n'y as point mis d'esprit. Voilà ce que doit être une bonne tragédie, voilà ce qui est le rôle d'Hermione : elle sent et montre son cœur. J'appelle *cœur* le centre des sentiments (désirs, peines, plaisirs, etc., etc.) et *tête* ou *cerveau* le centre des idées.

Je reviendrai une autre fois sur cette idée, qui est

un flambeau qui éclaire bien dans la connaissance de l'homme.

Tu as vu la vie, ma chère Pauline : un moment de joie suivi d'un moment de tristesse. Pourquoi un paysan qui perd sa femme la pleure-t-il tant, et un riche Parisien qui perd la sienne ne s'en aperçoit-il qu'en ce que son habit tête de More est devenu noir? C'est que la femme du paysan lui est utile (elle travaille), agréable parce qu'ils ne sont pas toujours ensemble. C'est là le seul moyen de se plaire longtemps. L'homme change à chaque instant : de deux heures à deux heures et demie, j'ai été très gai, je reçois ta lettre, elle m'attriste, mais d'une douce pitié. Au sortir de chez moi, je serai, sans que je m'en aperçoive, triste ou gai, comme le voudra le premier événement que je rencontrerai.

Une chose me gêne depuis dix-huit jours, c'est que mon père, qui devait m'envoyer de l'argent le 1er, ne m'a pas seulement écrit jusqu'au 18. Cela m'oblige d'emprunter, ce qui est très ennuyeux; le mal de cela, c'est que, étant un peu ennuyé, on se livre davantage aux dépenses pour se distraire. Dis-moi pourquoi on ne m'envoie rien, je ne peux le pénétrer; surtout, écris-moi souvent; ne corrige jamais tes lettres; elles me font plus de plaisir que celles de personne. Comment faut-il te dire cela : en musique? en grec? Il y a deux ans que je te le corne aux oreilles.

Mon grand-père et Caroline m'écrivent que tu travailles trop, etc., etc.; il me semble que, pour ta santé,

tu devrais t'aller promener une fois par semaine avec les M.... Envoie-moi donc deux ou trois caractères de tes anciennes compagnes, j'y compte. Cette année que je suis de sang-froid et que je ne découvre dans les femmes que vanité, et puis vanité, et puis vanité, et toujours vanité (orgueil sur les petites choses).

La philosophie est l'art de rendre heureux : pour cela, plaisantons de tout; rions sur chaque chose. Ceux qui raisonnent si longuement et si sérieusement sont les plus faux des hommes ; ils passent, à chercher pesamment les moyens de jouir, le temps qu'il faudrait employer à jouir. En examinant la vie, on voit dans une vie de trente ans, par exemple, quatre cents jours de grandes émotions, et le caractère gai ne les diminue pas. L'homme gai sent autant que l'homme morose (ceci, les grands hommes exceptés); l'homme morose s'ennuie, lui et les autres.

30 ans — 400 jours = 28 ans 9 mois.

L'homme gai pendant ce temps fait rire et rit aussi : d'ailleurs, la gaieté attache tout le monde, la tristesse ennuie. Un grand moyen de gaieté est l'argent; ayons-en donc. Je suis content aujourd'hui, parce que, hier, ayant quatre livres pour tout bien, je suis allé pour quarante-quatre sous, à *l'Optimiste*, charmante comédie de Colin, bien jouée. Je conclus qu'il faut *penser au bon ordre*. Efface ceci, garde le reste pour le relire quelquefois; adieu. Dis à mon papa que je suis altéré d'argent, que je suis obligé d'emprunter à gros intérêt, et qu'il me fera bien plaisir de me

retirer des mains des prêteurs. Dis bien des choses à Jean; invite-le à être aussi gai que son maître, et, toi, songe à rire.

Le charmant Goldoni a dit : « Qui parle beaucoup finit par parler bien, qui parle peu craint toujours de dire une sottise et a toujours l'air gêné. »

Une lettre par semaine! ce qui te viendra; point de préparation, des fautes d'orthographe; j'en fais beaucoup et je les aime; je vois qu'on n'a point fait de brouillon, et rien de bête comme les lettres à brouillon. Celles que l'on prépare le sont un peu moins.

XXIV

17 messidor an XII.

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, ma chère Pauline; aussi j'y réponds sur-le-champ, quoique je n'aie que du mauvais papier : je n'en achèterai du bon qu'en revenant de dîner; je ne t'écrirais que demain matin; peut-être quelqu'un viendra-t-il et je ne t'écrirais pas de quatre ou cinq jours. Celui-ci est cependant mal pris pour te répondre; je suis ennuyé. Imagine-toi que nous sommes au

17 messidor, et que mon père ne m'a rien envoyé pour mon mois de messidor; cela fait que je suis obligé d'emprunter, ce qui me rend moins gai; étant moins gai, je suis moins aimable; étant moins aimable, je vois d'autres avoir les succès qui auraient été pour moi. Voilà comment un malheur ne vient jamais sans l'autre. Heureusement, quand j'ai été comme cela deux jours, je le dis bonnement, et on rit de mon malheur, et je me mets à rire.

Mais je m'aperçois que je bavarde; cependant tu peux voir que, dans la situation que j'ai le plus désirée, jeune, libre et à Paris, il ne tiendrait qu'à moi de pleurer tout le jour. Il ne faut pas en conclure que la vie est pleine de chagrin; il faut en conclure que l'homme a ses torts. La plupart de ces petits événements journaliers ne nous ennuient pas quand nous voulons bien ne pas nous en laisser ennuyer. Réfléchis bien à cela : si tu étais homme, je te dirais que tu es fait pour devenir un grand homme. Cette conception d'un meilleur état, ce regret d'un bonheur que tu t'étais figuré, sont au commencement de la vie de tous les vrais grands hommes. Ils nous l'ont appris eux-mêmes : Shakspeare, Corneille, Molière, J.-J. Rousseau commencent ainsi. Alfieri dit expressément : « Ce fut l'ennui de toute chose qui me porta à faire des tragédies; j'écrivis la première page pour me consoler uniquement; j'écrivis la seconde avec plus de plaisir; il se trouva que j'étais dans le délire en faisant la troisième; l'amour de l'art m'enflammait;

depuis lors, il fait tout mon bonheur. Je résolus de faire la meilleure tragédie possible. »

Shakspeare, Molière, Corneille et lui sont les quatre plus grands modernes : on a su, par les amis d'Alfieri, que, l'année 1775, où il écrivit *Cléopâtre*, sa première tragédie, il avait eu envie de se tuer. Il était jeune, beau, riche, plein d'esprit, et rien ne l'attachait : c'est que cette âme grande était faite pour un amour plus relevé.

Je te conseille donc de chercher une consolation dans la plus belle science qui existe, celle de l'homme. Remarque une chose : c'est que les pédants nous ont tant ennuyé de science, qu'ils dégoûtent les esprits vrais (qui n'aiment que la vérité et qui ne croient que ce qu'ils comprennent) de toute science. Je t'en parle d'après ma propre expérience : je ne me repens pas de n'avoir pas appris le grec; mais, sans les pédants, je le saurais. Ils m'en ont dégoûté : ces ennuyeux-là ne louent, dans le divin Homère, que le peu qui est blâmable.

Mais nous voilà dans les nues. J'ai senti souvent ce mal aux joues dont tu te plains; mais répète-toi bien que qui veut vivre avec les hommes doit contribuer à leur plaisir, et que celui qui ne rit pas, là où l'on rit, n'y est pas admis une seconde fois; d'ailleurs, ordinairement, à force de feindre de s'amuser, on finit par s'amuser réellement.

Au fond, ta lettre est délicieuse : je connais peu de femmes qui écrivent aussi bien que toi; veux-tu en

savoir la raison, c'est que tu n'es pas affectée; tu n'affectes que de mettre le mot qui exprime le plus exactement possible tes idées, et voilà en quoi consiste tout l'art d'écrire. Cultive précieusement ce charmant talent, il est l'âme de la vie : l'homme éloquent est le vrai roi des cœurs.

Rappelle-toi les jolis vers de Charles IX au poète Ronsard.

La Rochefoucauld est un moraliste bien triste et pas toujours vrai.

J'ai bien réfléchi depuis toi; mon voyage à Genève m'a bien fait réfléchir, et mes nouvelles connaissances de Paris encore beaucoup; je suis devenu gai, d'horriblement triste que j'étais. Sais-tu ce qui m'a changé? De ne plus demeurer avec F... Rien de pernicieux comme la compagnie d'un homme triste. Je te dis ça à toi; je ne l'ai point dit à B... parce que F... serait fâché de passer pour triste. Je vois la vie bien différemment cette année : je suis plus gai et bien meilleur. C'est M..., excellent philosophe, qui m'a dit ça.

Mais, pour en revenir et ne pas bavarder sans fin, cherche à voir l'*homme dans l'homme et non plus dans les livres*.

Remarque que tous ceux qui ont écrit sur l'homme étaient presque tous de mauvaise humeur : c'étaient des malheureux; c'étaient des gens tristes par caractère; c'étaient enfin des vieillards qui étaient de mauvaise humeur contre les jeunes gens, dont ils ne pouvaient

plus partager les plaisirs. Beaucoup même ont écrit,

> Non pour la vérité, mais par un trait d'envie,
> Qui ne sauraient souffrir qu'un autre ait le plaisir
> Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

J'ai encore ces vers divins dans la mémoire; je les ouï dire hier par la meilleure soubrette qui ait peut-être existé depuis Molière. On jouait *Tartufe;* je n'étais pas allé au spectacle de près d'un mois. Le matin, un ami me prêta un louis; je n'ai jamais tant joui, beaucoup plus que si j'avais reçu ma pension le premier du mois. On jouait, pour la première fois, *Molière avec ses amis :* c'est l'anecdote de Chapelle, Boileau, La Fontaine, Mignard, Lulli, qui veulent s'aller noyer : touchante réunion! que de grands hommes! On les voit souper et s'enivrer sur le théâtre; la pièce ne vaut pas grand'chose; mais on ne cesse pas d'applaudir, toutes les fois surtout que les acteurs disaient en s'adressant la parole : « A toi, La Fontaine! verse donc à boire à Molière! » on applaudit à tout rompre. Il y avait des larmes dans les yeux de tous les jeunes gens.

Lis la *Vie de Molière* par Grimaret, dans la vieille édition de Claix. Le jaloux et envieux Voltaire n'a pas manqué d'en faire faire une bien sèche qu'on imprime, à cette heure, à la tête des éditions nouvelles : cet homme n'a jamais manqué une occasion de nuire aux grands hommes; aussi ne puis-je pas le souffrir.

J'en étais ici, lorsque mon portier m'apporta une

lettre de mon père, qui est charmante; il est on ne peut pas mieux disposé pour toi; il me parle des demoiselles M..., et il a raison; voici le fait : Madame M..., qui a beaucoup d'esprit, a dit : « Mes filles ne sont pas riches; donc, elles ne se marieront pas si elles ne peuvent faire tomber quelqu'un amoureux d'elles; tâchons donc de prendre un nigaud. » Dès lors, elle les mène partout, accueille les jeunes gens, etc., etc.; l'état des familles la favorisait; cela a réussi pour l'aînée; je crois T... amoureux d'elle; mais, nouvel embarras; la comédie allait bien jusque-là; mais il n'y a point de comédie sans père barbare; aussi M. M... ne veut point de T...; voilà le roman de l'aînée; j'ignore ceux des cadettes; or, mon père sait le roman, et il court dans l'oreille à la ville.

Tu sens que les jaloux, dont mon père a beaucoup comme tout homme à talent, ne manqueront pas de dire : mademoiselle B... aime mademoiselle M... par analogie; elles se confient leurs tendres inquiétudes. Voilà ce qu'il te faut considérer : vois toujours les demoiselles M..., mais éloigne la familiarité; une fois mariées, vois-les familièrement, mais n'en fais pas des amies; je sais l'aînée bavarde et les autres bêtes. Dans une petite ville, bavarde dit méchante. Réfléchis à cela; songe bien que, dans cette vie, il faut être Héraclite ou Démocrite; choisis.

Les hommes ont été peints par des gens qui, ne contribuant plus à leurs plaisirs, n'en recevaient plus de plaisirs; pense bien à cela.

Je vois aujourd'hui que je suis de sang-froid, que je ne suis plus amoureux, que je ne joue plus la comédie, que rien n'est agréable comme les sociétés de bon ton; elles sont gaies, et tous les moralistes sont tristes. Tu trouveras les hommes meilleurs que tu ne les imagines. Sur le tout, veux-tu rendre excellent pour toi le pire de tous, flatte-le. Je ne m'attendais pas qu'une femme eût jamais besoin d'un pareil conseil; elles savent ça, ici, avant que de naître. Tu as un excellent modèle sous les yeux, madame Ch..., veuve peu riche; elle avait besoin de tout le monde, la nécessité l'a menée à la vertu, dont besoin, et elle est charmante.

Lis Molière : *les Amants magnifiques;* c'est la meilleure peinture de la bonne société; vois comme on y ménage la société; regarde combien les mœurs se sont perfectionnées depuis Louis XIV : ce qui n'était qu'à la cour est actuellement dans deux mille maisons de Paris. Tout se perfectionne.

A demain; mais réponds-moi.

Lis beaucoup Molière; voilà le monde où tu vivras un jour; on y parlera un français un peu différent, et voilà toute la différence. Écris vite les remarques que tu as faites dans ton voyage aux Échelles. Rien de plus utile : je me suis mis à faire comme ça; tu en seras charmée dans un an.

XXV

18 messidor an XII.

Il y a une vertu, en ce monde, dont j'ai voulu te donner un exemple hier, pour t'en faire apercevoir aujourd'hui. On la nomme Prudence, c'est un beau nom; son autre nom est Artifice. Je ne sais si tu te souviens encore d'une lettre où je te disais qu'on n'avait de crédit dans le monde qu'à proportion qu'on y était répandu. Le cachet d'un homme qui va partout est de tout savoir. On parvient à augmenter son crédit en racontant à un tiers, comme une chose que l'on sait depuis longtemps, ce qu'on vient d'apprendre.

Je sais bien, ou du moins, D... et moi, nous soupçonnions le roman de T... ; mais je ne savais pas que le père fût contre le héros; c'est mon père qui me l'a appris, et, d'après ma lettre, tu as peut-être cru que je savais ça depuis le commencement du monde. Là-dessus, tu as peut-être dit : « Puisqu'il ne me disait pas ça et qu'il le savait, combien ne sait-il pas de choses? Cet homme-là sait tout et au delà. »

Voilà à quoi mène la belle vertu nommée Prudence.

C'est la première et la dernière fois que je l'aurai

pour toi : j'ai voulu te donner un exemple des finesses dont se compose le monde, mais j'ai mal peint; c'est ce qui arrive toujours lorsqu'on dissimule avec une personne que l'on aime beaucoup; tu as dû remarquer de la gêne et même un peu de sécheresse vers la fin de ma lettre : je ne t'écrivais plus tout ce que je pensais; j'étais attentif à ne rien dire qui pût me trahir, et, puisque nous y sommes, voilà un grand désavantage des amis tendres dans le monde. Les hommes secs sont toujours secs; il n'y a jamais de différence en eux, parce qu'il n'y a jamais eu d'épanchement. Tu as pu en voir un exemple dans Helvétius : c'était une de ces âmes froides; aussi son style est-il le même dans tout son livre. Je vois à cette heure qu'il s'est bien trompé. Peut-être même tout ce qu'il y a de bon dans son livre est-il copié de La Rochefoucauld, Duclos, Vauvenargues, Hobbes et Locke. Hobbes était le plus grand de tous ceux-là; il était Anglais et écrivait en 1640.

A propos d'anglais, mon papa dit que tu veux l'apprendre : je voudrais bien pouvoir te céder ce que j'en sais; ce sont de tristes raisonneurs que ces Anglais; je ne connais pas de gens plus bavards et plus froids. Ils n'ont produit qu'un grand homme et un fou. Le grand homme est Shakspeare, le fou, Milton. Il n'y a que des morceaux de beaux dans le second, et M. Letourneur a donné une excellente traduction du premier, homme vraiment divin.

Appre. noi l'italien : « Mais il n'y a point de maîtres. » -Apprends-le toute seule. Apprends cette

belle langue où il y a Dante, Boccace, Arioste, Tasse, Alfieri, Goldoni, Metastasio, Machiavelli et tant d'autres. De tous ceux-là, il n'y a que Dante et Boccace passablement traduits; encore Rivarol n'a traduit que le tiers du sublime Dante. Cherche l'histoire d'Ugolin, chant XXXIII; voilà la plus terrible poésie qui existe : le divin Homère même n'a rien de semblable. C'est là le sublime du genre terrible; explique ce chant-là à coups de dictionnaire. Sois sûre que tu ne trouveras pas chez tous les Anglais (Shakspeare et Milton exceptés) un seul vers aussi beau que les quatre-vingt-dix de ce passage sublime. Apprends vite l'italien: il y a de la gaieté dans cette langue; je n'en ai encore vu, en anglais, que dans *Henri V*, une des pièces de Shakspeare; au lieu qu'il faut cesser de lire, pour ne pas étouffer, quand on tient Boccace, Arioste, Goldoni. Il faut prendre les pièces écrites en toscan; par exemple : *il Cavaliere di buon gusto*, *la Donna di Garbo*, *il Moliere*. Tu verras dans *il Cavaliere di buon gusto* et dans *la Donna di Garbo* des exemples à suivre.

J'ai enfin trouvé ce que c'est que le ridicule :

On nomme ridicule l'action d'un homme qui tend au même bonheur que nous, et qui se trompe de route, parce qu'il manque de quelque chose que nous avons et que nous croyons ne pas pouvoir perdre tant que nous tendons au même bonheur; et cependant tout le monde parle du ridicule : ils ne donnent pas en parlant une définition, mais un exemple...

(*Le reste manque.*)

XXVI

23 messidor an XII.

Tous les hommes agissent suivant ce qui leur paraît être et non suivant ce qui est.

Cette vérité est consolante; elle nous montre que souvent ils veulent faire le bien, quoique, en effet, ils ne produisent que du mal.

Ce qui est (ce que nous nommons la vérité) est ce qui paraît être aux sages, après avoir corrigé autant que possible leurs sens les uns par les autres.

D'après cela, tu vois que les sages peuvent se tromper : ils ne peuvent pas dire *ce qui est* sur les choses qui ne sont jamais tombées sous leurs sens.

La plupart des sages qui étaient des gens froids, et qui n'avaient jamais éprouvé les passions violentes, ne peuvent donc nous révéler ce qui se passe en nous, quand nous en sommes agités; ils ne peuvent que nous répéter ce qu'ils ont observé chez les autres.

D'après cela, tu vois que le meilleur *cœur* (celui où règne le plus fortement l'amour de ce qu'il appelle la vérité) ne peut faire que peu de bien, quand il ne sera pas joint à une bonne tête qui lui aura dit ce que

c'est que la vertu véritable. (La vertu est le désir de rendre les hommes aussi heureux qu'il vous est possible.)

Louis XII, par exemple, n'avait pas une *tête* digne de son *cœur;* le divin Brutus (Marcus) n'avait pas peut-être un meilleur cœur, mais il avait une bien meilleure tête, c'est-à-dire pleine de bien plus de vérités.

J'appelle vérité *l'énoncé de ce qui est.* Il y a des vérités plus ou moins complètes : une vérité aussi complète que possible est une description complète d'une chose.

Par exemple : la vérité complète sur tout ce qui n'est pas vivant à Grenoble (la maison, les arbres) serait celle d'après laquelle un dieu tout-puissant pourrait bâtir un nouveau Grenoble exactement semblable et égal au Grenoble où tu es.

Lorsque deux vérités semblent se contredire, c'est qu'elles ne sont pas complètes ; par exemple, si une grande et subite idée te surprenait au jardin de ville et que quelqu'un te dît : « Causons sous les arbres, ils garantissent de la pluie, » et que tu te hâtasses de te mettre sous ces petits tilleuls taillés en boule qui sont sur la grande terrasse, tu n'y serais point garantie du tout, et tu pourrais t'écrier : « Les arbres ne garantissent pas de la pluie. »

Voilà deux vérités (énoncées de ce qui est) qui se contredisent; car elles disent toutes deux que des choses contraires existent en même temps.

BIBLIOTHECA Cantabrigiensis

1° Les arbres garantissent de la pluie.

2° Les arbres ne garantissent pas de la pluie.

Il n'y a qu'à chercher la vérité complète, et elles ne se contrediront plus; les voici d'accord :

1° Les arbres qui ont un feuillage très vaste et très épais garantissent pour quelques instants de la pluie, quand il ne fait pas de vent.

2° Les arbres qui ont très peu de feuilles et qui sont très petits ne garantissent presque pas de la pluie.

Ces vérités, plus complètes que les premières, ne se contredisent plus. Réfléchis à cela, et tu riras quand tu verras deux personnes se disputer; tu auras en ta main le moyen de les accorder. Tu verras très rarement, dans la société où nous sommes appelés à vivre, un des deux disputants partir d'une erreur absolue; ordinairement chacun applique mal une vérité incomplète.

Ces réflexions me sont venues en voyant hier une dispute fort vive entre deux hommes de beaucoup d'esprit. Le commencement de cette feuille prouve qu'il ne faut pas estimer notre conversation et, en général, notre rôle dans la vie commune par le mérite qu'il nous semble avoir, mais par l'effet que nous lui voyons produire. Tel a dit des choses pleines d'esprit et a passé pour un sot; les gens qui l'écoutaient étaient sots, et ne comprenaient pas.

Ma chère Pauline, j'écris une longue lettre à Gaëtan plutôt qu'à toi, parce qu'il en a un plus grand besoin. Je tremble qu'il ne soit gâté par une éducation de lycée

qui est organisée pour rendre savant à la vérité, mais bas et vil, et l'enfant est déjà timide. Prends soin de lui : nous jouirons de nos succès s'ils réussissent; dans le cas contraire, une fois grand, nous ne le verrons plus; car rien d'insupportable comme la société d'un mauvais cœur sot : c'est ce qu'il y a de pire; et voilà l'avantage de Paris sur la province : il y a bien autant de mauvais cœurs, mais moins de sots.

Remarque qu'on n'est jamais en colère contre les hommes que pour avoir trop compté sur eux : Rousseau a été malheureux toute sa vie, parce qu'il cherchait un ami comme il en a existé peut-être une dizaine depuis Homère jusqu'à nous. Pour moi, je crois que tu n'auras jamais de meilleur ami que moi; lorsque nous serons vieux, nous pourrons nous réunir et passer huit mois à Paris et quatre à Claix. Si le hasard me donnait quelque fortune, j'en achèterais un petit château près de Milan, pays délicieux, à Canonica, sur l'Adda, entre Milan et Bergame. Nous pourrions y passer, de temps en temps, deux mois de printemps : voilà mes projets les plus éloignés; souviens-t'en pour voir si nous changerons.

Quant à la liberté, elle n'est pas le partage des femmes dans nos mœurs : jusqu'à quarante ans, elles doivent ménager les sots qui font la majorité du public et qui dispensent la réputation, le bien le plus précieux des femmes.

Ces animaux-là sont très vaniteux, c'est leur caractère distinctif; ménage donc leur vanité. Tu dois

comprendre à quel point ils détestent une femme plus instruite qu'eux, puisqu'ils abhorrent déjà un homme sage.

A demain.

XXVI

Thermidor an XII.

Tu ne m'écris pas, toi qui disposes de tous tes moments; moi qui suis obligé de voler des moments pour travailler, je t'écris. Ce n'est pas un reproche, mais une exhortation. Donne-moi des détails de six pages sur tes occupations : Gaëtan m'a envoyé un journal des siennes qui m'a fort amusé; juge, venant de toi !

Envoie-moi vite trois ou quatre caractères peints par les faits; raconte-les exactement, ensuite tire les conséquences. Cette méthode se nomme analyse, c'est la bonne.

Mon grand-père m'a écrit une longue lettre sur toi, par M. de Lavalette; il est très content de toi au manque de confiance près; il finit par ces mots : « Elle est gaie, bonne, obligeante; elle a de jolies idées, il faut qu'elle s'y livre. » Cela est vrai; acquiers le plus que tu pourras une conversation fleurie et ai-

mable. Cela sert avec les indifférents, à qui il faut parler et pourtant ne rien dire.

Pousse ferme pour faire abonner chez Falcon ; s'il a Shakspeare, c'est un coup de maître; s'il ne l'a pas, d'autres l'auront. Lis les tragédies de Shakspeare, en même temps que l'*Histoire* de Hume ; tu n'as pas d'idée combien cela est intéressant; je vais les lire tous deux, comme cela ; je conseille beaucoup de romans et de poèmes pour Gaëtan; tâche d'en accrocher quelqu'un. Je lis avec plaisir un roman tous les mois, cela remue l'âme : tu pourrais lire ceux de madame Riccoboni, *Gil Blas*, *Frédéric*, *Adèle de Sénanges*, et les quarante volumes in-8° de l'abbé Prévost. De tous ceux-là, il n'y a que *Gil Blas* qu'on puisse te refuser; mais enfin c'est là le monde. Une personne qui a tout à attendre ou à craindre de son opinion, doit cependant le connaître. Tu sens bien que, dans les romans l'aventure ne signifie rien : elle émeut et voilà tout; elle n'est bonne ensuite qu'à oublier. Ce dont il faut, au contraire, se rappeler, ce sont les caractères : le trait de l'archevêque de Burgos et de Gil Blas, par exemple : « Monseigneur, ne faites plus d'homélies, » est aussi célèbre que charmant. C'est là la nature. Demande à mon grand-père l'*Histoire de la philosophie*, de Gérando. Je ne l'ai pas lue ; tout ce que j'en sais, c'est que l'auteur est un lâche dans les deux sens, de style et de cœur. Dis-moi si elle t'amuse ; en général, varie tes lectures.

Écris-moi bien vite une longue lettre, beaucoup de

détails sur ta vie; j'en suis inquiet; écris-moi régulièrement tous les jeudis.

Je viens de lire, avant de dîner, la *Vie de Voltaire* par Condorcet. La partie littéraire est une niaiserie; Condorcet n'avait pas la sensibilité qu'il faut pour juger les poètes; mais le reste est bon; à mesure que je voyais passer un fait, j'en tirais les conséquences; j'envoie toutes ces conséquences à Gaëtan. Ça fait une lettre, une lettre un peu sèche et pédante; mais il faut qu'il s'accoutume au style sérieux. Dis-moi en détail l'effet que mes lettres font sur lui. T'en parle-t-il? Est-il discret? S'il va dire partout : « Mon cousin dit que l'intérêt guide les hommes, etc., etc., » j'y renonce. Je me suis déjà assez nui en parlant d'Helvétius, surtout devant mon oncle, qui dit du mal de moi à tout le monde : tâche de donner un meilleur cœur à son fils, et surtout préserve-le de la jalousie.

Au reste, j'ai découvert bien des erreurs dans Helvétius, et cela en lisant dans mes souvenirs. Je me suis dit : « Lorsque telle chose m'arriva hier, quel sentiment éprouvai-je? » Je tâchais d'y voir clair. Cela vaut mieux que tous les livres, parce que c'est sur la nature : emploie cette méthode.

Ma fièvre ne revient plus qu'à neuf heures et demie du soir; je me purgerai demain; puis j'irai voir représenter *Cinna*. A propos de *Cinna*, j'ai été témoin de faits qui prouvent que le vieux Corneille a bien connu le cœur humain : j'ai vu deux personnes très passionnées faire les plus grands sacrifices sans com-

bats, tout naturellement, comme Auguste : « Soyons amis, Cinna ; » au lieu que Voltaire et Racine n'intéressent que par des combats interminables. Une chose m'a frappé ; on disait, à propos d'un de ces traits qui est public et par lequel je défendais Corneille : « Mais, au moins, convenez que la manière de Voltaire vaut mieux pour les femmes ; » je crois le contraire. Il me semble que vous faites beaucoup plus facilement les grands sacrifices, parce que, chez vous, la raison se tait entièrement lorsque la passion parle. Qu'en penses-tu ?

Adieu ; écris-moi bien longuement. As-tu compris que le rire est une conception (une vue) subite de quelque avantage pour notre vanité ?

La vue subite d'un bonheur pour une autre passion nous donne le sourire de jouissance. Quand une vérité intéresse quelqu'un, on peut toujours en tirer une plaisanterie qui le fera rire, voilà tout le secret. Interroge-toi quand tu ris.

XXVIII

Thermidor an XII.

Les mœurs influent sur les effets des passions; les mœurs changent à peu près tous les cinquante ans. Je donne le nom de mœurs à l'action que fait une troupe d'hommes en regardant une action comme bonne ou mauvaise, honorable ou déshonorante, ridicule ou belle, de bon ton et de mauvais ton.

Les passions veulent agir sur leurs contemporains; leur première étude doit donc être celle des mœurs.

Exactement parlant, chaque ville a ses mœurs; dans chaque ville, chaque société a les siennes, et enfin chaque homme a les siennes. Voilà la vérité complète; tu vois donc qu'en France où il y a actuellement trente millions d'hommes (*d'individus*), il y a trente millions de mœurs différentes; mais ces mœurs ont des points de ressemblance. La majorité des habitants d'une même ville pense à peu près la même chose sur le même fait. L'étude des mœurs de notre siècle et celle des meilleures mœurs possibles nous suffisent pour vivre heureux; l'étude des mœurs des siècles passés n'est qu'un objet de curiosité.

Chaque nation a des mœurs différentes : on peut s'amuser à chercher les mœurs séculaires de chaque peuple, par exemple, les Espagnols, les Allemands, les Français, les Anglais. Quelles étaient les mœurs de ces peuples au XIVe siècle, depuis l'an 1300, le 31 janvier, jusqu'au 31 janvier 1400 (le 31 janvier, en supposant que l'année commençât alors, ce qui n'est pas : elle commençait à Pâques).

Quelles ont été leurs mœurs depuis l'an 1400 jusqu'en 1500, etc., etc., depuis 1800 jusqu'à aujourd'hui?

Par exemple, aujourd'hui (thermidor an XII), un homme d'esprit qui veut plaire à une femme, en Espagne, va chaque nuit chanter sous ses fenêtres en s'accompagnant de la guitare; l'Italien procure à la femme à qui il veut plaire des parties de plaisir sur les lacs, ou dans de belles maisons de campagne où tout est plaisir; le Français s'introduit dans la société de la femme, et prend tous les moyens que lui suggère son esprit et que lui permet sa fortune pour flatter le plus possible sa *vanité*.

Je n'ai vu ce tableau que dans les deux dernières nations; mais, en le supposant vrai, tu vois trois mœurs contemporaines très différentes : l'homme qui, en France, ferait la cour comme un Espagnol, se ferait moquer de lui, et, comme c'est une pauvre conquête que celle d'un homme ridicule, c'est-à-dire comme elle ne peut pas beaucoup flatter la vanité, il ne réussirait pas.

L'Italien qui ferait sa cour à la française passerait bientôt pour un bavard ennuyeux.

Le Français qui la ferait comme l'Italien serait moins ridicule que s'il la faisait à l'espagnole, parce que les mœurs italiennes sont plus rapprochées des nôtres que les espagnoles; on irait chez lui parce qu'on s'y amuserait, on le flatterait pour y aller toujours; mais ce ne serait pas lui qui plairait (généralement) à sa maîtresse: ce serait le jeune homme invité qui trouverait le moyen de flatter le plus sa vanité.

Je crois les mœurs françaises les plus parfaites qui existent; mais j'en conçois d'autres bien plus parfaites qui régneront peut-être dans quatre ou cinq siècles, et comme les mœurs se sont, en général, toujours perfectionnées depuis que nous les connaissons (depuis Homère), on ne peut pas assigner le terme où elles cesseront de se perfectionner.

Il y a donc deux choses qu'il faut connaître, et pour cela, observer :

1° Les passions, c'est-à-dire l'effort qu'un homme, qui a mis son bonheur dans telle chose, est capable de faire pour y parvenir;

2° Les mœurs, ou ce que les hommes ont successivement jugé être bien, mauvais, ridicule, beau, de bon ton, de mauvais ton, cruel, doux, etc., etc.

Exemple : le poète tragique peut se passer d'une connaissance approfondie des *mœurs*. Pourvu qu'il ait une légère idée des meilleures possibles, il peut faire une bonne tragédie : il peint l'effet des passions

sur des gens qui iraient au but sans craindre ni *ridicule*, ni autre chose. Tu vois cela dans *Andromaque;* il n'y a qu'une faible peinture des mœurs grecques.

Corneille a peint les mœurs romaines dans *Cinna*, *Horace*, *Othon*, etc., etc.; les mœurs espagnoles et chevaleresques dans *le Cid*. Shakspeare a peint les mœurs romaines dans *César*, *Coriolan*, etc., etc., et les mœurs vénitiennes dans le sublime *Othello*, les anglaises dans *Richard III*, les anciennes mœurs anglaises dans *Lear*, *Macbeth* et toutes les pièces historiques.

Comme le poète tragique peut se passer presque entièrement de la connaissance des *mœurs*, le poète comique peut se passer presque entièrement de celle des *passions*. Il n'y a que fort peu de connaissance des passions dans *les Précieuses ridicules* de Molière, qui ont été peut-être la pièce la plus comique possible pour les spectateurs à qui elle fut adressée. Maintenant, elle vieillit : on n'y reconnaît plus Molière qu'à la vigueur des traits et à la *scenegiatura* (mot d'Alfieri).

Les mœurs changent, mais non les passions ; les moyens de passions changent avec les mœurs.

Les passions ne changent pas, les tragédies ne peuvent vieillir (lorsqu'elles ont peint les passions les plus fortes possibles, dans des cœurs dont les têtes savaient le plus de vérités possible), l'*Oreste* d'Alfieri sera aussi sublime dans cinq mille ans, s'il existe, qu'aujourd'hui.

Les comédies vieillissent, parce que tout ce qui est

mœurs dans elles vieillit; les comédies peignent : 1° les mœurs; 2° les passions; il n'y a que les passions qui ne vieillissent point.

La *vanité* qui produit les travers de *Bélise*, *Armande* et *Philaminte*, dans *les Femmes savantes*, existera bien toujours; mais les moyens qu'elle emploiera pour se satisfaire seront différents. Il y a quatre ans, par exemple, elle leur faisait apprendre la chimie; à cette heure, ce défaut n'existe plus dans la bonne compagnie.

L'*ambition* qui pousse le Tartufe existe encore; souvent encore, elle prend le même chemin (l'hypocrisie) pour parvenir. Je t'observe, en passant, qu'excepté dans les républiques bien organisées l'ambitieux est toujours un peu hypocrite; remarque Cromwell parvenant au trône l'Évangile à la main, et s'en moquant avec ses favoris. Le *Tartufe* est donc joué bien plus souvent que *les Femmes savantes*, parce qu'il intéresse plus.

Il ne manque au *Philinte* de Fabre que d'être plus gai et mieux écrit pour être joué tous les jours : voilà le caractère que l'on trouvait à chaque instant, en 1780, à Paris; actuellement, il n'est que sur le second rang; le premier est occupé par le Tartufe de sentiments tendres. Ce caractère est plus général, parce qu'il a les femmes pour lui, au lieu que le premier n'avait que celles qui avaient jeté leur bonnet par-dessus les moulins.

Le *Tartufe* de Molière existe encore sous les traits

de Geoffroy, de Fiévée, de Wailly, peut-être de Chateaubriand; La Harpe en était un bien comique.

Voilà, ma chère Pauline, quatre pages de philosophie que je viens d'écrire sur du papier à lettres, au lieu de les mettre sur mon cahier; j'avais besoin de trouver une vérité nouvelle, et voilà le chemin pour y parvenir : beaucoup d'exemples. Dès qu'on s'en écarte, on tombe dans les systèmes, on rêve, et ceux qui vous écoutent se moquent de vous. C'est ce qui, de nos jours, est arrivé à Montesquieu et à Buffon; Rousseau a aussi un peu donné dans la même erreur; le premier a, je crois, erré par lâcheté, le second par un peu de vanité, le troisième presque toujours de bonne foi. Montesquieu flatte les tyrans; c'est pour cela que le vulgaire le loue; il ne dit rien d'Alfieri, qui lui fait peur.

Mais sortons de là : que fais-tu? écris-moi souvent; aide-moi à connaître les mœurs provinciales et les passions; décris-moi les mœurs de chez mademoiselle L... J'ai besoin d'exemples, de beaucoup, de beaucoup de faits; écris vite comme moi, sans chercher la phrase. Le premier des mérites, même pour qui veut faire de l'éloquence (dans ce siècle-ci) est la simplicité. Donne-moi donc beaucoup, beaucoup de faits; tu me feras le plus sensible plaisir; tu m'aideras à me corriger de mes folies; j'étais bien fou l'année dernière : je faisais comme beaucoup d'autres, je jugeais les autres d'après moi, j'oubliais la *vanité*. J'ai enfin connu cette passion, si générale en France

cette année; le premier de ses heureux effets a été de me faire abandonner la déclamation, par laquelle je l'offensais régulièrement cinq ou six fois par mois, en public; le second a été de me faire abandonner l'amour.

Contribue donc à me faire connaître les femmes, je compte beaucoup sur toi pour cela; commence tout de suite : des faits! des faits! donne un nom en l'air, par exemple, pour Fl... du C... : *Superba;* donne-moi la liste de ces noms et va en avant. Si je n'étais pas trop vieux, à mon âge, ou si j'étais riche, sous quelque prétexte j'irais me mettre dans une pension; c'est là vraiment qu'on étudie les hommes. On est trop longtemps avec eux pour qu'ils aient (généralement) la force de se déguiser. Je me sens fou pour connaître le caractère des hommes. Je ne sais pas où cela me mènera; mais ça a pris la place de la déclamation, même la manie est plus forte, ce me semble : elle entrait déjà dans la déclamation; je m'amusais aux bonnes peintures; je regarde le modèle, maintenant. Je passe des dix heures de suite à lire; hier, je ne suis allé dîner qu'à huit heures : je lisais Lhouvet, *Histoire de France,* qui est toute en 299 pages in-18 et divinement faite. Cette passion me console au milieu des chagrins; cela est divin; elle m'amuse encore les soirs, lorsque je me retrouve las du monde que j'ai vu.

Mais, je m'aperçois que je tombe dans le défaut des gens passionnés; je fais l'éloge de mon saint.

Des détails sur tes compagnes, vite! vite! vite!

XXIX

20 thermidor an XII.

Ma chère Pauline, je t'écris avant de me coucher à A... deux mots sur Gaëtan.

L'esprit tient beaucoup à l'imagination; tâchons de faire que Gaëtan désire fortement de venir à Paris; si nous avons une fois cette passion, c'est une force qu'il ne s'agit plus que de diriger. Alors, en lui montrant la vérité : que les grands talents sont ici, depuis notre heureuse Révolution, le plus court chemin pour parvenir, nous les lui donnerons; et je crois que le bonheur tient beaucoup aux grands talents. Au point de civilisation où nous en sommes, un homme à talent est respecté à Londres, Paris, Madrid, Vienne, Saint-Pétersbourg, etc., etc., et il trouve toujours son bonheur en lui-même. Lorsque Alfieri faisait une de ses immortelles tragédies, qui pouvait lui ôter la satisfaction infinie qu'il trouvait à faire parler les hommes qui se sont jamais le plus rapprochés de la divinité, les Brutus, les Timoléon, etc., etc.? Personne. Voilà le seul bonheur que les hommes ne puissent empêcher. Sans faire de Gaëtan un Alfieri, tâchons d'en faire un homme d'une belle médiocrité;

nous entrons dans un siècle où les sots joueront un triste rôle. Anciennement, un sot de grande maison, un sot cardinal, un sot maréchal de France étaient respectés ; maintenant, plus un homme est élevé, plus on lui veut d'esprit. Cette partie de l'opinion publique a totalement changé ; voilà un des mille bons effets de la Révolution. Tâche donc de passionner Gaëtan pour Paris : il faut bien se garder qu'il aperçoive ce dessein, il s'en dégoûterait. Tu reconnaîtras que le germe pousse, lorsqu'il deviendra moins bavard. C'est la vanité qui le rend bavard ; fais-lui donc mépriser un peu ceux qui l'admirent, et tu le corrigeras de ce défaut.

Je crois que nous ferons là une très bonne action ; c'est même la meilleure que nous puissions faire, que le bonheur de cet enfant. Nous aurons donc le plaisir si doux d'être vertueux, et ensuite, si jamais nous avons des enfants, nous ne serons pas neufs dans le grand art d'élever des hommes. Notre position à cent quarante lieues de la capitale est divine pour cela. Ici les petits succès de vanité corrompent les enfants dès douze ans. Aussi, délicieux à quinze ans, sont-ils aussi plats que bêtes à dix-neuf. J'ai vu cela hier encore : un enfant, charmant en l'an X, est un sot maintenant.

Je suis réconcilié avec le monde ; je vois de loin des sociétés composées d'hommes et de femmes supérieurs ; il n'y a presque pas d'erreurs en circulation dans ces sociétés ; c'est de la terre bien labourée pour le bonheur ; c'est à vous d'y semer de bonne graine ;

mais combien j'ai couru avant de trouver cette terre labourée!

Les gens heureux savent, s'ils ont de l'esprit, que l'immense majorité des hommes, plongée dans l'ennui, n'en est retirée que par la passion de l'envie; ils cachent donc leur vie; voilà leur secret. Nous qui avons le bonheur inappréciable d'être passionnés, tâchons de déraciner les passions que probablement nous ne pourrons pas satisfaire, d'aviver, au contraire, celles que nous pourrons désaltérer, et nous serons très heureux; mais le passeport pour entrer dans ces sociétés, c'est beaucoup d'esprit, c'est-à-dire une *tête* pleine de *vérités*, la plupart sur les sujets ordinaires de conversation, qui sont l'homme et ses passions.

Observons donc; cela ne fait qu'augmenter la sensibilité de notre âme, et sans sensibilité, point de bonheur.

Jean-Jacques s'était ennuyé dans le monde, et il me l'avait fait mal voir; je suis enfin guéri de mon humeur. Lis ce grand homme; mais songe qu'il était toujours de mauvaise humeur. Dis-moi ce que tu lis; envoie-moi donc quatre ou cinq caractères de femmes, tu me feras bien plaisir; écris-moi plus souvent. Que diable fais-tu donc? es-tu amoureuse? Grande folie! Prends garde à te marier par amour; à moins que tu n'épouses un homme de beaucoup d'esprit, tu ne seras pas heureuse. Si j'étais toi, je prendrais un honnête homme, bien riche, moins spirituel que toi. Au reste, c'est l'avis de mademoiselle de M...

XXX

3 fructidor an XII.

J'aurais bien besoin de toi ici, ma chère Pauline : il y a des moments où l'âme, dégoûtée du travail, cherche à aimer, s'attache de plus en plus aux objets de son affection, se renferme dans eux et voudrait pour tout au monde être auprès d'eux. Je suis, depuis plusieurs jours, dans cet accès de sentiment qui ne revient que trop souvent pour mon bonheur. Tant que l'âme est froide ou médiocrement agitée, Paris est la ville du bonheur; mais, dès qu'elle redevient tendre, je regrette Grenoble, tout ennuyeux qu'il est. Que ne puis-je te voir ici avec une autre personne! que mon bonheur serait grand de pouvoir passer la soirée au milieu de vous, loin de toutes les intrigues et de tous soins du monde! que ne puis-je réunir autour de moi une famille comme je conçois qu'il en peut exister. Je crains bien que nous n'ayons pas cette jouissance de toute notre jeunesse; aussi nous passerons le temps d'aimer sans en goûter en entier le bonheur, et ce ne sera que lorsque notre âme affaiblie ne sentira plus que faiblement, et que notre tête vieillie aura pris de la raideur, que nous pourrons vivre ensemble.

Je te dirai en grand secret que j'ai commencé aujourd'hui, 3 fructidor, à prendre des leçons de déclamation de Larive, célèbre acteur tragique. Ce n'est pas que je m'occupe encore de cet art; mais les médecins m'ont conseillé de me distraire; ils m'ont dit que je périrais de mélancolie si je ne prenais pas ce parti. J'y vais avec Martial D..., que nous appellerons désormais Pacé. J'y suis donc allé ce matin ; j'en suis revenu à onze heures pour travailler, mais rien ne m'intéressait; j'avais besoin d'être auprès de gens que j'aimasse, de leur parler, de les serrer contre mon sein, et non de travailler à connaître de nouvelles vérités. J'ai pris des romans, ils m'ont tous parus niais et enflés au lieu de tendres; j'ai voulu lire *la Nouvelle Héloïse;* mais je la sais par cœur. J'ai donc passé toute ma journée à rêver, et, à cette heure, je vais à la comédie pour me distraire. Ce n'est pas que l'état dans lequel je suis, cette surabondance de tendresse, soit pénible, il serait le bonheur si on avait à qui dire : « Je vous aime ! » mais je ne puis voir ici que des esprits ou des demi-âmes. Toutes ces petites filles d'ici m'ennuient; leur tendresse n'est que minauderie et que petites grâces étudiées; rien d'absolument franc, de naturel, d'énergique. Tout ce que j'aime est à Grenoble ou à quatre-vingts lieues d'ici; je ne puis écrire qu'à toi, l'autre m'a peut-être oublié : voilà ce qui me rend mélancolique. A force de rêve, j'ai cependant trouvé un moyen de lui écrire; mais que pensera-t-elle de ma lettre? Y répondra-t-elle? N'en aime-t-elle point un autre? Il

me passe une bonne folie par la tête : avant de retourner à Grenoble; je veux aller incognito dans la ville où elle est, et, là, me rassasier du plaisir de la voir. Ce moyen est romanesque, mais il me fera bien plaisir et il ne nuit à personne; je ne vois pas pourquoi j'y résisterais. Je me mettrai dans peu à économiser pour cela : elle serait bien étonnée si, en se promenant le soir, dans les jardins publics, à la tombée de la nuit, elle m'apercevait entre les arbres.

Que fais-tu à Grenoble? s'ennuie-t-on toujours autant dans les avant-soupers? Et toi, que fais-tu? Donne-moi beaucoup de détails sur ta vie; vois-tu souvent les demoiselles M... Songe toujours que l'amour est une chose divine, excepté quand il dirige votre mariage; mille exemples me prouvent chaque jour cela; il faut se marier par raison; sans cela, je le serais déjà.

Pour moi, il me semble que le bon A... te convient à merveille. N'y a-t-il rien de nouveau là-dessus? Au voyage de..., il était à moitié l'esclave de tes beautés.

XXXI

7 brumaire an XIII.

Il me prend envie de t'écrire; non pas que j'aie rien d'extraordinaire à te dire, mais par la même raison qui ferait que, si j'étais à Grenoble, j'irais dans ta chambre me chauffer avec toi. Pourquoi ne m'écris-tu pas fixement une lettre par semaine? Tu sais bien que je ne demande pas de phrases et que, pourvu que la lettre soit de toi, elle est sûre de me faire plaisir.

« On ne vieillit point à table ! » j'aime beaucoup ce mot de madame de Thianges : tu sais que je suis malade, je ne puis presque rien manger. Je me suis bourré comme un fou hier tout en riant et n'ai point eu de mal au cœur; ça ne m'empêcha pas de me trouver hier à la rotonde du Palais-Royal, rendez-vous de toute la terre, et où j'en avais donné un à P..., jeune homme de Grenoble dont tu as peut-être ouï parler. C'est une de ces plantes rares, destinée par la nature à avoir un caractère décidé. Celui-ci est aimable naturellement, et quoique le sort fasse pour l'en empêcher, il a été quatre ans négociant à Marseille et n'y a point pris la grossièreté provençale; il est établi à Grenoble

rue J.-J. Rousseau, chez M. R..., et n'a point pris le ton pesamment moral ou gros farceur des petites villes ; il ne sent rien trop vivement et tourne tout à la gaieté ; avec cela, on aperçoit dans les intervalles de ses rires un bon cœur et qu'il est tel qu'il se montre. C'est là ce naturel sans lequel on ne plaît jamais vivement et avec lequel on est presque sûr de plaire. Nous naissons tous originaux : nous plairions tous par cette originalité même, si nous ne nous donnions des peines infinies pour devenir copies et fades copies : il faut être un Molé pour savoir représenter un caractère à faire illusion :

> Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,
> Mais la nature est vraie et d'abord on la sent.

Cherche la neuvième épître de Boileau, où cet homme judicieux développe très bien cette grande vérité.

Nous nous trouvons sept au perron : P..., M..., D..., jeune voyageur d'une maison de Laval, qui revient d'Espagne, où il a passé quatre ans ; A..., esprit de province, de ces hommes qui se mettent naturellement au niveau du ton médiocre d'un pays, ridicule parce qu'il habite V... ; je crois très passable, si le sort l'eût fait naître à Paris ; deux provinciaux stupides, ne disant rien, ou ouvrant un large bec pour accoucher d'une généralité, comme : « Quand on sait le latin, l'italien et le français, en apprend aisément l'espagnol, qui en dérive. » Ce ridicule de réciter de vieilles vérités est

un de ceux qu'on sait le mieux saisir et faire ressortir à Paris. Al. Malein est un de ceux qui en sont le plus exempts : tu peux observer en lui de bonnes qualités.

Nous nous trouvons donc sept au Palais-Royal ; nous allons chez Grignon dans un cabinet particulier ; ma maladie, qui me rend faible, me laisse mon sang-froid au milieu du tapage général ; mais, tout à coup, Dupuy se met à nous parler d'Espagne, de ce vieux Calderon, de M. de Cervantes, de Lope de Vega, du prince de la Paix, premier ministre plus puissant que le roi.

Cela me mit absolument hors de moi ; j'ai toujours aimé ce peuple, c'est l'image du Cid et de don Quichotte ; j'éprouvai, pendant trois quarts d'heure, un des plus vifs plaisirs que j'aie sentis depuis longtemps. Dupuy a une figure singulièrement vive, franche et spirituelle ; il ajoutait à l'illusion ; je me crus au milieu de ce peuple si brave, si franc et si généreux, exempt de tous les petits intérêts de la vie, et vivant comme un frère avec tous ces hommes si aimables et si grands qui excitaient le rire par leurs ouvrages ingénieux, pouvant exciter l'admiration par leurs actions courageuses.

Voilà de ces plaisirs vifs que donne le monde ; mais ils ne paraissent pas, parce qu'on n'en avertit pas son voisin, et on ne les raconte pas, parce que, dans le monde, c'est-à-dire avec des gens froids, ayant des passions flétries, à la vanité près, rien de plat comme

de raconter un bonheur qu'on ne fait pas partager à son voisin en le racontant. C'est ce qui fait que les philosophes ont tracé des images si tristes des plaisirs du monde, ils ne les connaissaient pas, n'y allant jamais.

Je suppose un de ces messieurs dans la chambre à côté de celle où, hier, nous dîmes tant de folies et sans doute de sottises; le brave homme aurait haussé les épaules à chaque mot, et aurait dit ensuite que ces plaisirs sont bêtes et ennuyeux. Eh! non, censeur idiot! C'est vous qui ne pénétrez pas que cette bêtise que je dis est une censure de ce que vient de dire Aligret, qui fait sourire Penet M... et Dupuy, ouvrir ses petits yeux à Aligret et de grandes bouches béantes aux deux stupides.

Voilà le sort des philosophes qui n'allaient pas dans le monde, tels que Charron, Pascal et tous les auteurs chrétiens. Ceux qui y allaient y étaient précédés de leur réputation qui, offensant les vanités, faisait qu'on ne les traitait jamais de pair à compagnon, chose sans laquelle le monde ennuie. Les deux personnes qui s'ennuient le plus, chez le roi, sont le garçon qui mouche les bougies et le roi; l'un et l'autre sont hors de la société, et, s'il y avait à parier, ce serait pour le laquais, qui satisfait au moins sa curiosité et recueille des contes dont il ira réjouir les femmes de chambre.

Voilà pourquoi les peintures du monde sont si tristes chez les philosophes : ils ont peint ce qu'ils

sentaient et qui, en effet, était fort triste : ajoute à cela que presque tous ont écrit dans un âge avancé. N'as-tu jamais passé, ayant bien dîné et même trop, devant une table chargée de ragoûts exquis ? Tu as sans doute éprouvé le dégoût le plus profond pour toutes ces odeurs de viandes qui t'auraient charmée il y a une heure, avant ton dîner. Voilà le monde ; les philosophes qui n'aiment plus les femmes, charme de la vie, sont les mangeurs rassasiés qui veulent décrire les plaisirs des voyageurs affamés qui arrivent en montrant ce qu'ils sentent eux-mêmes. C'était sur des descriptions de ce genre que beaucoup de jeunes gens se faisaient moines sous l'ancien régime.

Il y a un autre défaut que j'ai eu longtemps et dont je cherche à me guérir chaque jour. Ne voyant personne chez mon grand-papa, je portai toute mon attention sur les ouvrages que je lisais : Jean-Jacques eut la préférence ! Je me figurai les hommes d'après les impressions qu'il avait reçues de ceux avec qui il avait vécu. Par là, il fit sur moi ce que les Romains, dont il avait nourri sa jeunesse, avaient fait sur lui.

Étonné de ne point trouver dans le monde ces hommes parfaits (en bien comme en mal) que j'y attendais, je crus que mon malheur m'avait fait tomber dans une société d'ennuyeux et de gens froids. Lorsque j'arrivai en Italie, dans la société de madame Pétiet, mes erreurs multipliées ne me corrigèrent un peu qu'en me rendant mélancolique ; je croyais que je méritais un meilleur destin, et véritablement, comme tous les

jeunes gens entichés de cette erreur, j'étais meilleur que je ne le suis actuellement, j'étais ce qu'on appelle tout cœur. Cette folie me donna quelques moments de la plus divine illusion, dont celles mêmes qui en étaient la cause ne se doutèrent pas, ou qu'elles ne purent comprendre ; mais, en général, elle me donna une existence mélancolique, j'étais misanthrope à force d'aimer les hommes, c'est-à-dire que je haïssais les hommes tels qu'ils sont, à force de chérir des êtres chimériques, tels que Saint-Preux, milord Édouard, etc. Quelquefois je croyais en trouver, je me livrais à eux, ils me trompaient, tout en agissant le plus honnêtement du monde avec moi. Je croyais avoir à me plaindre d'eux, je m'en plaignais et devenais sans cesse plus misanthrope, nourri dans ma folie par la mélancolie, qui est un sentiment profond et doux à la vanité; il consiste, comme tu sais, à se dire : « Je méritais un meilleur sort; si bon, comment ne puis-je pas trouver des hommes tels que moi ? »

Le hasard m'a fait bavarder sur cette folie dont j'ai eu tant de peine à me guérir, si tant est que je le sois, et, comme tu te donnes la même éducation que moi, celle des livres, j'ai voulu te prévenir contre une erreur qui peut faire ton malheur éternel.

Les erreurs des hommes sont sans conséquence dans ce genre-là; celles des femmes les déshonorent à jamais; regarde cette pauvre V...

Cette folie est l'effet naturel et immanquable de l'éducation des livres. Lorsqu'ils en sont guéris, elle

fait rechercher les gens qui en ont été atteints, parce qu'ils sont la fleur de la société ; ils n'ont qu'un écueil à éviter, c'est le *manque de naturel*. Trouvant les hommes hors d'état de les comprendre, ils se font une conversation maniérée, pleine de maximes outrées, dans le sens opposé à ce qu'ils sentent, de manière que qui les écoute les prendrait pour les plus grands scélérats possibles.

Le joli Lobstein, de chez madame V..., était comme cela. Ayant passé par cet état de folie, je le désirai et me liai avec lui, quand tout le monde le fuyait. Les profondes connaissances du cœur humain trouvaient tout simple que cet homme vrai, qui l'était tant qu'il jouait bien Cinna, fît son ami d'un pareil monstre, et ce pauvre Lobstein était l'âme la plus candide que j'aie rencontrée. Il s'est marié à une femme de caractère et vit le plus heureux du monde à Hambourg.

J'ai bien ri, il y a huit jours, en voyant que la même chose était arrivée à moi-même.

Ne pouvant pas entremêler l'éducation du monde à celle des livres qui est le meilleur parti, il faut discerner avec soin les auteurs qui ont peint les choses le plus ressemblant par les grands événements et les scènes tragiques : ce sont sans contredit Shakspeare et Plutarque. En observant que nous avons infiniment plus d'*idées* qu'on n'en avait du temps de Plutarque (par exemple, toutes celles qui sont relatives à cette lettre, plume, canif, papier, sable ; les anciens ne connaissaient rien de tout cela), madame P... écrivait

à un de ses amis : « Votre cœur est indéchiffrable comme vos pieds de mouche et vos sentiments pâles comme votre encre. » Plutarque n'aurait absolument rien compris à cela, et ces petites comparaisons donnent les moyens d'exprimer toutes les nuances de sentiment, nuances que probablement les anciens ne sentaient pas et qu'ils n'ont certainement pas décrites. Il n'y a pas une idée fine dans Homère (le Tasse en est plein), et même du temps de Shakspeare.

Molière a cherché le rire et, pour cela, a peint des originaux tels qu'ils peuvent exister. C'est l'homme qui fait le mieux connaître le cœur humain, mais il faut en avoir la clef. Je comprends tous les jours, par ce que je vois, des traits sur lesquels je glissais en lisant ce grand peintre.

La Bruyère a bien peint les mœurs de la bonne compagnie de son temps; le tableau serait bien différent aujourd'hui : la bonne compagnie est infiniment plus raisonnable et plus honnête. En feignant la gaieté, on finit par ne plus songer à ses maux; il y a donc une disposition à la tristesse ou à la gaieté. Depuis deux mois que je n'ai pas lieu d'être content, je suis plus gai que jamais, parce que Dieu m'a fait comprendre que souffrir était d'un sot, et qu'à une chose arrivée tout le remède était de n'y plus penser ou d'en plaisanter. Je crus d'abord que c'était par hasard que je tournais mes maux en plaisanterie et que je n'y pensais plus : avec un peu de soin, tu prendras cette habitude.

C'est le plus beau secret que je puisse te donner, avec celui pourtant d'étudier le *cœur* et la *tête* de l'homme. Tu connais bien le cœur et tu as une âme ardente qui te l'explique assez; reste la tête. Je t'enverrai incessamment l'*Idéologie* de Tracy; c'est là la seule chose qui reste, tout le reste est de mode, et ce qui est charmant aujourd'hui, an XIII, sera ridicule en l'an XL. La science de l'homme te rendra la femme la plus spirituelle de Paris à soixante ans. Si nous avons le bonheur de vivre, nous habiterons la même maison, et passerons ainsi notre soirée de la vie agréablement, faisant la liste des passions, vanité, ambition, haine, etc., etc., des états de passions, espérances, jouissance, désespoir. Observe les habitudes de l'âme comme celle de Dorante de mentir à tout ce qu'on lui dit, et mets à côté de chaque nom le trait où tu l'as vu développé.

Adieu; tu es bien heureuse de ne pas être obligée d'étudier la banque pour avoir un état. Malgré mon horreur pour les dévots, s'il était 1750 au lieu d'être 1805, je me serais fait abbé pour vivre en paix, loin de Smith.

Bon gré mal gré, je veux t'être utile à mon voyage au printemps : lis donc vite Condillac, Tracy, Hobbes. Pense, en un mot, si tu veux qu'on te fasse la cour en 1845, où nous commencerons à vieillir; songe que ce qui paraît trop savant pour une femme aujourd'hui sera de première nécessité dans quarante ans. Le siècle marche, marchons avec lui.

Songe donc que ce qui te paraît trop savant aujour-

d'hui sera tout simple dans notre vieillesse ; car il n'y a qu'une science toujours de mode, celle du *cœur* et de la *tête*. Tu as une âme ardente, donne-toi une bonne tête.

Lorsqu'on est dans sa famille et qu'on voit qu'on est plaint et compris par tout le monde, on s'abandonne au sentiment des moindres maux, on s'occupe à bien souffrir, au lieu de s'occuper à ne point souffrir; on devient une madame Romagnier à force de faire attention à ses maux (moraux ou physiques); on finit par souffrir infiniment. C'est l'histoire du Français à qui on avait persuadé en Égypte que l'engourdissement était le symptôme de la peste; le pauvre malheureux a été fou de peur pendant six mois, fou à lier. L'usage du monde, apprenant qu'on n'intéresse, en général, qu'autant qu'on donne du plaisir, fait qu'on cherche par soi-même à diminuer les douleurs.

Un enfant gâté est disposé à souffrir de tout; un homme sage à souffrir le moins possible, et, en ne s'occupant pas de ses maux physiques, en prenant l'habitude de plaisanter de ses chagrins, il finit par *en plaisanter avec lui-même* seul dans sa chambre, pendant que l'enfant gâté sanglote.

Lis Saint-Simon, si tu peux; lis Condillac, s'il ne t'ennuie pas; Destutt est bien plus amusant; et surtout écris-moi une fois par semaine pour me faire plaisir; je l'exige de ton amitié; écris-moi des faits sur l'objet de ta dernière lettre; il n'y a dans le monde que les faits de certains.

Pour que mon prochain voyage ne te soit pas aussi inutile que le dernier, je veux t'apprendre au moins à déclamer ; car il faut savoir danser pour bien marcher. Tu attends un frère tendre, il t'arrivera un ennuyeux pédant, sermonnant toute la journée, au lieu de t'amuser. C'est que tout le monde peut t'amuser et que je suis le seul au monde qui soit en situation de te parler franchement : amant et mari auront intérêt à te ménager. Nous ferons donc régulièrement un cours d'idéologie, un de littérature et le troisième de déclamation. Que me donneras-tu pour tout cela. Apprends donc quatre ou cinq rôles parfaitement par cœur, en les lisant chaque soir; j'exige cela, qui te sera utile toute ta vie.

Promets-moi cela dans ta première lettre : apprends de préférence ceux de Cinna, Oreste, Sévère, le Misanthrope, le Menteur, Hermione, Andromaque, Phèdre. Pour cela, copie-les. Prononce chaque jour vingt vers haut; ne te décourage pas si tu t'ennuies, mais songe que c'est à son ennui que la grande Catherine (épouse de Pierre III, conjuration de Rulhière) dut l'empire. Aie autant de force qu'elle. Cet ennui, à ton âge, est ce qui peut t'arriver de plus heureux pour le reste de ta vie, si tu l'emploies. Si jamais j'ai des enfants, je les engagerai, à vingt ans, à une prison de six mois. Promets-moi donc d'apprendre ces rôles en commençant par le Misanthrope et Hermione. Tu verras, quand tu viendras à Paris, combien il te sera utile de bien parler : on parle très mal à Grenoble,

où on dit : *paire*, *maire*, *avice*, *cence*, *deuce*.

Réponds-moi courrier par courrier; dis-moi ce que tu penses; il est incroyable que tu ne me croies pas quand je te dis que de toi tout m'intéresse et qu'il n'y a pas vingt femmes à Paris qui te vaillent.

XXXII

11 nivôse an XIII.

La jouissance la plus constante que nous puissions éprouver est celle d'être contents de nous. Lorsqu'au bout d'un an, par exemple, nous venons à penser aux choses qui nous rendaient satisfaits de nous, il y a un an, nous voyons souvent que nous n'avions pas raison de l'être; ce souvenir nous attriste et diminue notre bonheur actuel.

Ce bonheur d'*être content de nous* n'est pas le plus vif que nous puissions sentir; mais il est la base de tous les autres et il s'y mêle. C'est le pain du bonheur, non le meilleur aliment, mais celui qui se mêle à tous les autres, et le seul qui ne dégoûte jamais.

En examinant les causes qui nous faisaient tromper il y a un an, nous voyons que nous raisonnions mal;

que nous faisions des raisonnements de cette force : deux et deux font quatre; ôté un, reste deux.

Tous les hommes désirent quelque chose; l'absence du désir est l'ennui! lorsque cette absence devient habituelle, l'homme se tue.

Pour arriver à leur but, les hommes ont une conduite à tenir, c'est le raisonnement qui chez tous trace cette conduite; il est tout simple que, quand le raisonnement est mauvais, nous n'arrivions pas au but désiré, comme nous n'arriverions pas à Voreppe, si nous nous avancions par le chemin du cours, vers le pont de Claix.

Tu vois donc qu'il importe de bien raisonner : tout le monde sent cette vérité qui est triviale, mais beaucoup d'entre eux croient raisonner parfaitement et se trompent.

Tous les hommes, en général, croient savoir bien faire ce qui est nécessaire à tous ; tous les hommes croient bien *marcher* et bien *manger*, c'est-à-dire de la manière la plus propre au bonheur. Cependant, qu'il se présente une grande route à faire pour une émigration inattendue ; à forces égales, le danseur de l'Opéra marche bien plus vite et se fatigue bien moins que l'homme ordinaire.

Que deux hommes aient l'estomac faible ; celui qui marchera le plus longtemps guérira, l'autre périra. De même, dans la vie, l'homme qui raisonne bien arrivera à son but; celui qui raisonne mal restera en route.

Mais comment apprendre à bien raisonner? Comme nous apprenons à bien marcher, en nous regardant faire. Je marche, je m'aperçois que, tous les cinq ou six pas, mon talon droit heurte, en passant en avant, ma cheville gauche interne (cela s'appelle se *couper* en terme de manège). Cette partie est très sensible; cet accident me fait vivement souffrir; je porte mon attention sur mon pied droit; en deux jours de marche, l'habitude de ne plus me couper est prise, je n'ai plus besoin de penser à mon pied droit, et je ne souffre plus.

Apprenons de même à raisonner : toutes les actions qui forment un raisonnement tel que *ce papier blanc* se passent entre les idées, ici entre les idées de papier et celle de blancheur.

La science qui nous occupe, cet épouvantail si terrible aux tyrans, cette science si détestée des charlatans de toutes les espèces, est la chose du monde la plus enfantine, la plus simple.

Nous la nommerons idéologie; *idéo*, veut dire idée; *logie*, discours; le mot entier veut dire discours sur les idées.

Locke a trouvé cette science en 1720, je crois. Condillac a commencé à lui donner un corps en 1750. Destutt de Tracy l'a portée à la perfection actuelle, il y a deux ans; tu vois qu'elle n'est pas vieille.

Avant ces grands hommes, on avait fait beaucoup de bons raisonnements, mais sans s'occuper de la manière de les faire; chaque homme était obligé de

se créer une idéologie. Annibal en avait une, César une ; mais c'étaient des hommes supérieurs. Actuellement, avec neuf livres d'argent et une heure par jour pendant six mois, nous pouvons raisonner aussi juste que ces grands hommes et il ne nous manque plus que leur expérience et leurs passions pour les égaler.

Cette science est haïe à un si haut point par les charlatans, parce qu'elle les force à des réponses étranges. Par exemple, au quatrième acte de *Tartufe*, Cléanthe pressant le fourbe de l'*exhérédation* de Damis, le pousse par un raisonnement si bon, que Tartufe lui dit :

> ...Il est, monsieur, trois heures et demie,
> Certain devoir pieux me demande là-haut,
> Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt.

Si Cléanthe avait trouvé Tartufe dans un salon devant vingt personnes, c'en était fait de Tartufe.

Voilà pourquoi tous les charlatans haïssent si fort les bons raisonneurs. Les filous fuient les réverbères. Les lois, qui sont les réverbères, ne pouvant pas prévoir tous les cas, éclairer tous les recoins, c'est à nous à nous munir d'une bonne lanterne. Pour cela, apprenons à ne faire que de bons raisonnemeuts.

Idéologie. — Qu'est-ce que penser ?

Tu penses, tu le dis à chaque instant ; mais as-tu examiné ce que tu fais en pensant ? je crois que non. Tu sens, ma chère amie, tu ne fais que cela. Penser est sentir ; mais tu me diras : « Qu'est-ce que *sen-*

tir? » Approche ton doigt de la flamme de la bougie, tu sentiras la chaleur ; enfonce-le dans de l'eau à demi glacée, tu sentiras le froid. Voilà ce que c'est que sentir. Nous sentons ces effets, le *comment*, personne ne le sait.

Mais nous pouvons prouver que penser n'est que sentir.

1. Quand je dis : *Ce vin est rouge*, je sens que la qualité de *rouge* convient à ce vin. Il ne s'agit pas ici de rechercher si j'ai raison ou tort, ni d'où peut venir mon erreur ; nous verrons cela dans la dernière partie de l'*idéologie*. Penser, ici, est apercevoir un rapport de convenance entre les idées de *vin* et de *rouge*. C'est *sentir* un rapport.

2. Tu dis : *Je pense à notre promenade d'hier au Belvédère*, quand le souvenir de cette promenade vient te frapper. Penser, dans ce cas, c'est donc éprouver une impression d'une chose passée. C'est *sentir* un souvenir.

3. Tu ne dis pas : *Je pense que je voudrais voir mon frère*, mais plus brièvement : *Je voudrais voir mon frère*. Tu éprouves une impression interne qu'on appelle *désir :* tu sens un désir. — J'en sens aussi un bien vif de te voir.

4. Quand tu te brûles le doigt, tu dis : Je souffre. Cependant le dérangement mécanique qui s'opère dans ta main est une chose différente, distincte de la douleur que tu sens. La preuve en est que, si le bras est paralysé ou gangréné, on te brûlerait le doigt jusqu'à le faire tomber en cendres, que tu ne le sentirais pas.

Penser, dans ce cas, est donc tout bonnement *sentir une sensation* ou *sentir*. Quand tu dis : « Je pense que je me brûle, ou simplement : « Je me brûle, » tu ne fais donc que sentir. *Sentir*, cette chose que tout le monde connaît par expérience, et que personne, jusqu'à cette année 1805, n'a pu décrire.

Mais, puisque *penser* et *sentir* sont la même chose, pourquoi a-t-on fait deux mots ? Parce que c'est la majorité des hommes qui fait la langue et non dix ou douze philosophes.

On t'a dit que toute idée est une image ; cela n'est pas toujours vrai. Ça l'est pour la figure de Flavie ; l'idée que tu en as est bien une image ; mais, quand tu t'es brûlé le doigt, l'idée de cet accident est-elle l'image du changement arrivé à ton doigt, ou du corps chaud qui l'a produit ? Non. Donc, etc., etc.

Nous venons de remarquer que nous avions des *idées* ou *perceptions* de quatre espèces différentes :

1. Je me rappelle que je me suis brûlé hier ; c'est un souvenir que je sens.

2. Je juge que c'est cette pincette chaude qui a causé ma brûlure ; c'est un rapport que je sens entre ma douleur et la pincette.

3. Je veux éloigner cette pincette, dès que je sens le mal ; voilà un désir que je sens.

4. Je sens que je me brûle actuellement ; c'est une sensation que je sens ; j'aurais dû la mettre[1] la première.

1. Le mot « mettre » ne se prononce pas *maître* comme à Grenoble, mais bien *métre* (*é* comme le dernier de *liberté*).

Voilà quatre sentiments ou vulgairement quatre idées bien différentes.

L'expérience nous prouvera par la suite qu'elles composent en entier la faculté de penser.

Amuse-toi à chercher une pensée qui ne soit pas de l'espèce d'une de ces quatre ; si tu en trouves, envoie-les-moi ; tu feras peut-être une grande découverte.

De la sensibilité et des sensations. — La sensibilité est cette faculté, ce pouvoir, cet effet de notre organisation, ou, si vous voulez, cette propriété de notre être en vertu de laquelle nous recevons des impressions de beaucoup d'espèces, et nous en avons la conscience.

Chacun de nous ne la connaît par expérience qu'en lui-même. Il la juge dans les autres par les signes de la déclamation.

Fais-toi expliquer les *nerfs* par mon grand-papa, en lui faisant cette question : « Qu'est-ce que les nerfs? Montre-moi un nerf. Combien y en a-t-il? où commencent-ils? où se terminent-ils ? » etc., etc. Tâche d'en voir un, ceux d'une dinde par exemple.

Tu connais cinq sens ; mais le mal de cœur, le mal aux reins, à quel sens appartiennent-ils? je n'en sais rien. Cela te prouve l'insuffisance des classifications, conventions de l'homme et non choses existantes.

Les passions sont un effet de la volonté; mais le sentiment pénible donné par la haine, le sentiment doux et agréable que donne l'amitié, sont sensations internes.

Tu vois que ces idées ne sont pas bien difficiles. Il n'y a pas plus loin de l'avant-dernière idée du livre de Tracy, à la dernière, que de la première à la seconde, comme il n'y a pas plus loin de quatre-vingt-dix-neuf à cent que de un à deux.

Voilà cependant, ma chère Pauline, cette science dite si difficile par les tartufes, qui craignent qu'il ne se forme des Cléanthes.

Copie ces neuf pages tout de suite, en changeant les exemples, les mots le plus possible. Si tu savais l'italien, cette langue sublime, je te dirais de les copier en italien; en tout, les mots ne sont rien. Que me fait de dire :

Donnez-moi du pain,
Give me some bread,
Date mi del pane,
Da mihi panem.

pourvu qu'on me donne un bon morceau de pain.

Adieu ; écris-moi vite. Figure-toi que hier, en escarpins, à onze heures du soir, j'ai fait une lieue pour aller acheter Tracy. Je sortais du *Philinte de Molière*, par Fabre, et ce chef-d'œuvre m'avait tellement enflammé pour la vertu, et je sentais si bien les choses par lesquelles j'ai commeneé ma lettre, que la peine n'était rien pour moi; j'en lus soixante pages, sans feu, avant de me coucher.

A propos, je te souhaite une année féconde en jours heureux; songe que notre bonheur dépend presque

entièrement de nous, et que tu es dans le plus beau pays du monde.

As-tu lu *les Scandinaves*, bon roman héroïque en deux volumes? Demande-le à Chaluet.

Je te dirai, comme au régiment : Souhaite une bonne année pour moi à tous ceux qui se soucient encore de moi, et songe que tu me la procureras, cette bonne année, en m'écrivant souvent.

Fais faire ma chambre à Claix, et presse mon papa pour qu'il m'envoie de l'argent. Quelle impression font mes lettres?

Apprends-tu Alceste, Oreste, Cinna? Allons donc, paresseuse! Ecrivez-moi souvent. Lis-tu quelquefois la divine *Madame Rolland?* je bénis souvent le hasard qui me força ici à l'acheter et le hasard qui me fit oublier le premier volume à Grenoble. Mon grand-papa a ton Vauvenargues : demande-le-lui.

XXXIII

13 nivôse an XIII.

En lisant ce soir, ma chère Pauline, les *Confessions* de Jean-Jacques, non point pour les faits, mais pour le style divin, comme une oreille exercée se plaît à entendre *divinamente souave d'un instrumento*, j'ai

trouvé, page 135, du tome II que, dès qu'il eut élevé un binôme au carré et qu'il eut trouvé que ce carré égalait le carré de la première partie + deux fois la première par la seconde + le carré de la seconde, il crut s'être trompé, et qu'il le crut jusqu'à ce que la figure le détrompât.

J'ai été étonné de ne jamais avoir approfondi cela, moi qui ai tant étudié et aimé les mathématiques; mais il me semble qu'on n'approfondit qu'à mesure que l'âge vient; prends de bonne heure cette utile habitude; je me suis donc amusé à faire la figure et la décrire sur les pages blanches que j'ai fait *mettre* à la fin de chaque volume relié, et il m'est venu dans l'idée de t'écrire ça.

Ce soir, me promenant sous les galeries de bois du Palais-Royal, j'ai remarqué qu'une partie était en pierre. Mante a été étonné; je n'avais pas vu ça, m'y promenant depuis trois ans, une fois tous les deux jours au moins. J'aurais bien juré que le tout était couvert en bois; il ne faut pas jurer de ce qu'on a examiné; cela m'aurait fait perdre un beau pari.

La seconde promenade de Rousseau, l'histoire de la chute par le chien danois, est un chef-d'œuvre de style, elle fait sur moi la même impression que l'air sublime *del Matrimonio secreto*, Cimarosa :

La pietade troveremino
Se il ciel barbaro mon é.

lorsqu'il est bien chanté; c'est-à-dire qu'elle me procure un délicieux bonheur.

Voilà deux plaisirs dont Jean n'a point d'idée ; bienfait de l'éducation; mais que de peines qu'il ne sent pas et que nous avons ! Je crois, cependant, pour une âme qui est parvenue à chasser tous les vices, et a su faire une habitude de la justice, l'état de la culture de beaucoup le plus heureux, à cause des beaux-arts et des sciences, mais surtout des beaux-arts : peinture, poésie, représentation, sculpture, architecture.

XXXIV

25 pluviôse an XIII.

Je suis honteux, ma chère petite, de répondre si tard à ta charmante et trop courte lettre; mais c'est que je voulais répondre auparavant à une grande lettre de mon père et que je veux le faire d'une manière solide.

Ne voit-on point les lettres que je t'écris ? Réponds-moi là-dessus et ne te fie pas aux apparences. Si tu as des soupçons, mets dans ta lettre ces mots italiens : *Il grande Alfieri;* sinon, non.

De tous les temps de ma vie, il n'y en a pas où j'ai été aussi heureux que celui qui s'est écoulé depuis le

départ de mon oncle jusqu'à ce jour. Je suis dans les intrigues du monde jusqu'au cou, et je vois de quel immense avantage est, dans la conduite de la vie, la connaissance approfondie et raisonnée de l'homme et de ses passions. Tu n'as pas d'idée de la facilité que ça donne.

Je fais, en me jouant, ce que des hommes qui ont quarante ans d'expérience, regardent comme le chef-d'œuvre de l'habileté, et n'exécutent qu'avec toutes les peines de la plus laborieuse attention. Il n'y a d'un peu pénible que le premier mois; on est étonné de la facilité qu'on trouve; on croit se tromper lorsqu'on ne rencontre pas les obstacles qu'on vous avait annoncés. Cet état de crainte jette de l'incertitude dans la marche. Je ne sais si tu comprendras ce barbouillage; en y pensant un quart d'heure, je l'aurais rendu clair et frappant d'éloquence, mais j'aime mieux le passer à m'entretenir avec toi. Tu as un esprit si naturel et si franc que tu dois saisir cela.

Conserve longtemps ce charmant style; je montrai dans mon enchantement ta lettre à madame de N...; elle en fut enchantée, ravie; voici ses propres termes: « Vous m'aviez bien dit qu'elle avait de l'esprit, mais non pas du génie; elle peut aller à tout; c'est votre faute si elle ne va pas plus loin que vous. »

Ce n'est pas ce que tu disais, quoique charmant, qui la frappait; c'est la manière dont tu dis et qui montre ton âme, l'état de l'instrument, un ton et une pensée.

Coligny les suivait à pas précipités, ou, à pas précipités, Coligny les suivait, sont deux choses très différentes pour une âme sensible; cherche des exemples dans La Fontaine et Shakspeare.

Cultive avec soin cet esprit si naturel; une bonne méthode abrège infiniment l'étude en augmentant la mémoire. Fais une liste de toutes les passions et états des passions, et, à la suite de chaque nom, comme *hypocrisie*, mets : 1° les traits d'hypocrisie que tu as vus, premier degré de vérité, en tâchant de les raconter justes; 2° ceux qu'on t'a contés; 3° ceux que tu as lus; 4° les meilleures peintures par les poètes (dans cette passion le Tartufe de Molière, Iago d'Othello de Shakspeare).

Cette manière d'étudier embrasse tout : 1° connaissance de l'homme; 2° étude des beaux-arts. Fais cela, je t'en conjure, ma chère Pauline! L'application d'une méthode répugne d'abord, parce que ça ralentit le travail; mais, au bout de quinze jours de patience, que de trésors on découvre! c'est étonnant, crois-en mon expérience.

Pendant le peu de temps que je passerai à Grenoble et qui est peut-être le dernier pour bien longtemps, je veux te faire, 1° un cours d'idéologie (science des idées, art de les exprimer en grammaire, art de les lier de manière à produire une idée vraie, c'est-à-dire exprimant ce qui est, ou logique; exemple : deux idées, Paris, Grenoble). L'idéologie proprement dite (premier volume de Tracy) apprend comment on a

ces deux idées, ensuite comment les peuples sont parvenus à les exprimer (grammaire), ensuite la manière d'en tirer une idée ou jugement vrai; je puis dire : « Grenoble est plus grand que Paris, » et : « Paris plus grand que Grenoble. » La logique m'apprend que c'est la seconde idée qui est l'*expression de ce qui est* ou la vérité, que la première est l'expression de ce qui n'est pas, ou une fausseté. Elle apprend la manière dont on doit lier ses idées pour ne parvenir qu'à la vérité. Tu vois que c'est là l'instrument général nécessaire à tout et que tout le monde a une logique plus ou moins bonne, même Marion, pour acheter deux pieds de cardons à la place. Voilà ce que les sots ne peuvent se *mettre* dans la tête.

Même les chats, en prenant une souris, en ont une. La logique forcée par les besoins existe toujours plus ou moins chez tout individu qui a besoin de tout, sait plus de vérités et sait mieux les découvrir que qui n'a besoin de rien.

Le deuxième cours de littérature qui ne sera qu'un développement du troisième, qui sera un cours de connaissance des passions; il n'y aura en plus que l'art de les peindre de manière à produire tel sentiment dans le cœur du spectateur. J'ai là-dessus un gros volume de choses neuves dans la tête, que je n'ai jamais eu le temps d'écrire.

Le quatrième et dernier sera un cours de déclamation; ce dernier est le plus indispensable : c'est *la peau qui recouvre tout le corps*. Que dirais-tu d'une

femme qui aurait les os (l'idéologie) et les muscles (connaissance des passions) parfaitement bien faits, mais qui serait *écorchée;* elle serait affreuse. De même une femme d'esprit aux yeux des sots. Il faut donc nécessairement (dans nos mœurs monarchiques et par là corrompues) qu'une femme soit hypocrite.

Fais-toi donc une langue avec les sots et tâche de leur plaire; je voudrais que tu pusses lire *Delphine*, de madame de Staël; tu verrais les épouvantables malheurs où conduit une belle âme sans... (*mot coupé.*) La prudence n'est presque que l'art de ménager les sots : à Paris, il y en a dix-huit sur vingt, la proportion est la même en province et les gens d'esprit sont tout au plus bons à être des sots à Paris. Exemple : *il nostro Zio, Movel.* Je ne connais que Savoye-Rollin et le charmant père Ducros. Etudie cet homme, à qui il n'a manqué que de le vouloir pour être un grand homme.

Occupe-toi des caractères de Flavie et autres. J'ai commencé avec N... à faire ceux des jeunes gens que nous connaissons. C'est la seule bonne étude qui nous reste. Fais le caractère de tout ce qui t'entoure, Jean Ilzio, Caroline et autres. Rappelle-toi que je te le recommande comme la pierre philosophale; fais-le par amitié pour moi. Apprends, je t'en supplie, Monime, Hermione, le Misanthrope, Cinna, le Métromane, si tu as *la Métromanie*, le Menteur, etc. Apprends, je t'en supplie! tu as tout pour être une femme rare, suis ta destinée, et rappelle-toi, que pour la suivre, il faut te

cacher aux badauds; sans cela, ils te tuent à l'entrée comme la malheureuse Delphine. Tâche de venir à Paris pour ton mariage; je te promets le bonheur jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans, si nous y allons. Aie les yeux sur N...; donne-toi de la grâce; songe que la grâce n'est autre chose que de la faiblesse, et qu'une femme qui a l'âme d'Émilie de *Cinna* et qui raisonne comme Tracy, n'est jamais faible, par conséquent jamais gracieuse, et ce vers:

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

est archivrai; sois donc hypocrite et commence par plaire: voilà le digne fruit de nos mœurs corrompues, la nécessité de l'hypocrisie. Songe que ce sont nos proches qui commencent notre réputation et que même une grande âme ne t'épousera que sur ta réputation. Il faut que la femme de César ne soit pas même soupçonnée. Sens La Fontaine, et lis Saint-Réal: *Usage de l'Histoire*, l'édition en cinq volumes.

Où en sont les mathématiques? As-tu lu tous les livres que j'ai laissés dans la commode? Si non, lis-les.

XXXV

3 ventôse an XIII.

Écris-moi donc bien vite! quelle diable d'idée as-tu que tu peux m'ennuyer? mets-toi bien dans la tête que je n'ai pas de plus vif plaisir que de lire et de relire tes lettres, et que je te serais allé embrasser, si j'avais pu compter qu'on me laissât revenir pour le 1er brumaire.

On fit, il y a quelque temps, une consultation pour madame de M... Les médecins qui avaient dit qu'elle ne verrait jamais l'an XIII en ont répondu pour trois mois; peut-être même guérira-t-elle. Là-dessus, je forme le projet d'aller passer un mois à Grenoble, ou, pour mieux dire, à Claix. Je suis enchanté de mon idée, je rentre chez moi; j'écris à mon papa, j'écris à toi; je fais un paquet de mes deux lettres et je le donne au portier pour le porter à la poste. J'étais si content du plaisir que j'aurais à te voir et le reste de la famille, que j'étais encore à Paris à cinq heures; je prends un cabriolet, j'arrive à Auteuil à six heures pour dîner; il y avait grand monde. Je ne puis dire mon projet à A... qu'à sept heures; là-dessus, elle va dire à sa mère :

« Vous ne savez pas? M. Beyle nous quitte et s'en retourne à Grenoble. » Là-dessus, la mère jette un cri, je m'approche, je lui conte la chose en détail : elle ne veut point se rendre quoique je lui dise que, par ma lettre, je demande la permission de revenir pour le 1er brumaire; elle dit que je ne reviendrai pas de l'hiver, que c'est une affaire faite, que jamais on ne me laissera revenir, que je me laisse trop mener pour avoir le courage de partir. Enfin, elle fait tant que je viens tout courant à Paris, ne sachant comment reprendre mes lettres à la poste et fort inquiet de l'effet qu'elles produiraient à Grenoble, si je ne pouvais les reprendre. Heureusement, mon portier avait calculé qu'il suffisait qu'elles y fussent à midi le lendemain et, là-dessus, les avait bravement gardées. Voilà ce qu'il en a été de mon cher voyage, qui aurait été délicieux pour moi et qui peut-être vous eût fait quelque plaisir. Voilà comment le manque de liberté paralyse tout : j'aurais passé à Claix six semaines délicieuses; au lieu de ça, je cours les champs ici. Je suis allé ces jours derniers dans la forêt de Montmorency. Cette campagne est charmante, mais j'aurais mieux aimé notre Claix. Dis-moi ce que vous y faites et surtout ne dis rien de ce projet de voyage. Je suis très affligé de ce que mon père ne m'écrit plus, c'est affreux; je ne sais qu'en penser. Cela est d'autant plus fâcheux qu'il faudra que je lui écrive, un de ces jours, pour lui demander de quoi m'habiller cet hiver, et qu'il pourra dire avec raison que je ne lui écris que comme à un

intendant; mais c'est que je ne sais que dire à quelqu'un avec qui la décence m'empêche de plaisanter, et qui ne me dit rien. Je suis vraiment fâché de cet état de choses, tâche d'en pénétrer la cause et dis-lui (s'il te le demande et sans que ça ait l'air de venir de moi) que je suis bien triste de son silence; tu ne diras que la vérité. Je crains que ce ne soient ces maudites affaires d'argent qui ne m'aient mal mis auprès de lui, mais enfin il faut vivre. Il m'avait promis, en partant de Grenoble, deux cent quarante francs par mois et des habillements; il ne me donne que deux cent francs, et point d'habillement, de manière que je suis criblé de dettes. Or, avoir des dettes et être brouillés, c'est trop de la moitié; je ne les ai faites que par l'ennui de lui demander à chaque instant, et rien ne semble plus ridicule à un habitant de Grenoble que la dépense d'un jeune homme à Paris. Il ne conçoit pas qu'on puisse dépenser dix louis par mois; rien ne va plus vite cependant. Tout cela m'ennuie et ce qui m'achève, c'est d'être mal avec lui. J'aurais envie de devenir banquier ; je n'en parle pas, parce que jamais il ne me donnerait de fonds. Pour me distraire, j'ai voulu te faire banquière, ou, tout au moins, te mettre dans le cas de le devenir si tu voulais. Ne lui ai-je pas parlé dans ma dernière lettre de te marier à A... : qu'en dis-tu? Tu sens qu'il n'en sera que ce que tu voudras; mais, ma foi, à ta place, j'accepterais bien vite; c'est une triste chose, que de dépendre toute sa vie.

Adieu ; écris-moi souvent, et tâche de rire un peu ; il n'y a que cela qui soulage; il faut prendre son parti, il faut être dans ce monde Héraclite ou Démocrite, et, franchement, Démocrite vaut mieux.

A ce que je viens de te dire près, je mène, depuis un mois, la vie la plus gaie du monde ; nous nous rions de tout, tâche d'en faire autant. Si tu ne le peux pas, réfléchis sur l'homme, voilà la seule bonne science, et tu verras combien elle te servira dans le monde.

Adieu ; pourras-tu me lire? Il y a une conspiration entre mes plumes, mon canif, mon papier et mon encre; rien ne peut aller. Ainsi devine, si tu peux.

XXXVI

7 ventôse an XIII.

Eh bien, les cent écus qui devaient venir à la fin de la semaine? Et il y a trois semaines que cette semaine est passée.

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes !

Je chantais cette chanson ce matin, lorsque mon tailleur est venu, pour la dixième fois, me demander un

acompte ; je lui ai dit : « Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes, » etc. etc.

Dis-moi donc où en est cette affaire, dis à mon père que, s'il veut m'accorder une avance, elle ne saurait mieux venir. Mon oncle ne vient-il point à Grenoble? Ma dernière lettre à mon père ne l'a-t-elle point fait revenir de l'espèce de froid où il est à mon égard.

C'est moi qui puis me plaindre, et c'est moi qu'on querelle. Je n'ai pas, à la vérité, *droit* de me plaindre ; mais j'en ai encore moins à être grondé. Car enfin, tout mon crime est d'avoir demandé, en vendémiaire, une avance qu'on commence à me promettre en ventôse, et puis l'on parle de sensibilité! *O tempora! o mores!* mais dépêchons-nous vite de rire de tout cela, de peur d'être obligé d'en pleurer. Au fait, nous avons tort de croire les hommes meilleurs qu'ils ne sont, et doublement tort de croire les paroles, nous qui répétons sans cesse qu'il ne faut croire que les actions. C'est qu'une âme vraiment sensible connaît les hommes en général, mais fait souvent, sans s'en douter, exception pour l'homme avec qui elle a affaire, surtout quand cet homme est un père. L'intrigant ne connaît point les hommes, les passions, mais sait par cœur l'individu qu'il veut faire mouvoir : observe cette différence dans le monde.

Donne-moi de grands détails sur votre vie actuelle ; je songe qu'il y a onze mois que je suis parti de Grenoble. Dis-moi les changements arrivés depuis lors

dans les *habitudes;* car l'homme est sans cesse en révolution. Qu'est-ce que votre logement actuel? Et, pour finir ma phrase, qu'est-ce que la promesse des cent écus? Est-ce une mauvaise plaisanterie ? Ou y a-t-il quelque bonne intention? En ce cas, tu peux dire la vérité : c'est que, dans cette espérance, j'ai fait faire des habits pour le prix desquels on me tourmente.

Au reste, à part ces petites bêtises auxquelles je ne plie mon esprit qu'avec dégoût, jamais je ne fus si heureux. Mon existence dans la société était trop forte, trop brillante si j'ose le dire, pour avoir de la grâce. Quand j'étais présent, on me faisait accueil; mais, moi absent, on disait du mal de mes actions. J'ai changé tout cela en me mettant moins en avant; avis au lecteur.

Mon parti est décidément pris, je ne compte sur mon père qu'à concurrence d'une légitime, qu'il ne peut presque pas me refuser. Je mettrai ces vingt ou trente mille livres dans la banque, et je piocherai comme un diable, laissant Claix, le Cheyla et toutes les belles espérances à Caroline; c'est, je crois, la seule corde qui reste.

Voilà, belle *Pauline*, à quel point nous en sommes!

A travers tout cela, j'ai accroché, hier 6 ventôse, une journée charmante et qui, tout pesé, est la plus belle de ma vie. J'ai eu, de midi à trois heures et demie, une

conduite au-dessus de l'humain, telle que Molière aurait pu la composer et que Molé aurait pu la jouer. Enfin tu connais ma laideur; des femmes que j'ai offensées me firent compliment sur ma figure. J'étais en bas, culotte, gilet noir, habit bronze, cravate et jabot superbes. Hein! suis-je fat de te conter cela, mais je pense tout haut avec toi.

N'est-il pas piquant d'être arrêté dans mes projets parce que je ne puis aller ce soir aux Français? Je pourrai avoir de plus grands succès, mais jamais je ne déploierai autant de talent; je n'avais rien fait d'approchant de ma vie. C'est la première fois, à vingt-deux ans et un mois, que j'ai pu prendre assez d'empire sur moi-même pour être aimable par Prudence et non pas par Passion.

Je te conterai tout ça de vive-voix, et tu verras combien la chanson que je te cite au commencement est oin d'en être une. Réfléchis à cela et songe à ne pas te laisser entraîner par les jolies choses que tu verras faire pour toi.

Campe-moi donc deux ou trois lettres de quatre pages pleines de détails; écris, paresseuse! écris! et envoie-moi mes cent écus. Vous verrez bientôt M...; observe l'homme le plus vrai et un des plus grands idéologues qui existent; j'espère que la simplicité d'un homme fait pour devenir si grand te plaira.

XXXVII

17 ventôse an XIII.

C'est donc décidément une plaisanterie, que cette promesse de cent écus?

On m'a promis cent écus
Pour ne pas dire que j'ai vu,
Mais je l'ai vu et il est noir, etc., etc.

Connais-tu cette excellente anecdote de Grenoble? Ne la demande pas, mais écoute si on la dit.

Pont de Veyle (le frère de madame du Deffant), rencontré un jour qu'il faisait très froid, très légèrement vêtu :

— Comment faites-vous pour être si légèrement habillé par le temps qu'il fait? Je gèle.

— Voici ma recette : Je suis tout le jour dans le monde. B..., à qui j'avais prêté cent francs cet été, m'en a prêté cent cet hiver; j'ai un bel habit : avec cela, je cours comme un diable.

Jusqu'ici, le monde était une distraction de mes études; il est devenu mon objet, depuis que la générosité de mon père me tient au-dessous de zéro. J'y

ai bien fait des découvertes depuis deux mois; apprête-toi à être endoctrinée, ferme, à mon voyage. Ce voyage qui s'approche commence à me faire une peur du diable. Quoi ! quitter ce Paris, où je n'ai peines que celles qui me viennent de Grenoble pour aller à Grenoble, cela fait frémir; aussi je crois que je le pousserai un peu. Le seul chagrin que j'en ai est de ne pas pouvoir t'instruire, au moins par tradition, de ce monde où tu es faite pour être adorée, et où, avec l'adresse d'épouser un homme riche, ou avec la patience de me le laisser devenir, tu peux entrer un jour.

Sais-tu que madame de B... est enchantée de tes lettres ; elle y trouve l'esprit *naturel*, et c'est tout. Je te dirai, un jour, ce que c'est que l'esprit naturel ; en attendant donne-m'en plus d'échantillons. Pourquoi ne pas m'écrire plus souvent ? Je n'ai que des choses tristes à dire, tu les *candis* avec ton âme ; elles deviennent charmantes.

Hein ! voilà ce que c'est que d'avoir vu faire des gratins à Claix.

Tâche de lire *Delphine* et les *Mémoires de Saint-Simon*. Plais à tous ceux qui ne te plaisent pas et qui t'entourent ; c'est le moyen de sortir de ton trou. Madame de Tencin était bien plus loin des sociétés aimables que toi, et elle y parvint. Comment ? En se faisant adorer de tout le monde, depuis le savetier qui chaussait Montfleury jusqu'au lieutenant général qui commandait la province. Il faut, pour plaire, que les choses flattent ce qui est bas et ennuyeux ; les

femmes n'ont besoin que de leurs grâces, qu'on appelle *naturelles*, parce que, toutes en sentant la nécessité, toutes en ont.

La connaissance de *l'esprit de lois* de la société dans un salon est bien plus intéressante et bien plus utile que celle de l'esprit des lois de la société au Forum de Rome. Il faut autant d'esprit pour les connaître; elles sont toutes un corollaire de l'esprit d'Helvétius.

Allons, cela est si utile, que je me détermine à faire le pédant encore une fois.

Or donc, écoutez ce raisonnement, lequel est des plus forts :

Une vue faible est éblouie d'un éclair pendant la nuit; cet éclair la trouble et la transporte tant, elle le *sent* si fortement, qu'elle n'a pas eu le temps (la présence d'esprit) d'examiner sa direction, ni le nombre de ses zigzags.

Une vue plus forte, qui en est moins émue, qui le *sent* moins fortement, le décrira mieux, parce qu'elle l'aura mieux observé.

Voilà la *sensation* et la *perception;* tu trouveras dans le monde des gens à *sensation* et d'autres à *perception.* Presque toutes les jeunes filles, et, parmi les hommes, les têtes romanesques, sont toutes à *sensation.*

Voilà une grande base ; observe-la dans le monde ; il y aurait quatre cents pages de développement à faire ; fais-les toi-même.

Je t'ai expliqué ce que c'était que la *tête* et le *cœur;* comme quoi, avec la même dose d'impulsion, on pouvait ne faire rien qui vaille. Voilà la véritable raison de la nécessité de l'instruction, raison à jamais invisible aux pédants.

D'après cela, voici ce qu'on appelle *esprit naturel* dans le monde, esprit qui est le superfin, mais qui, comme toute chose, n'étant senti que par ceux qui l'ont, ne l'est peut-être que dans les grandes sociétés de Paris, Rome, Naples surtout, où le climat le fait abonder.

La plupart des hommes ont un esprit appris : ils savent deux cents anecdotes, trente plaisanteries. Au bout de deux mois, de six, d'un an au plus, suivant l'ampleur du sac, on les sait par cœur.

Rien d'agréable à la langue que l'esprit naturel, celui qui est inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation. La raison en est bien simple, il donne une comédie de caractère dont le protagoniste est aimable. Voulez-vous donc avoir de l'esprit : travaillez votre caractère, chassez-en non seulement les vices, mais même les défauts, et dites ensuite dans chaque occasion tout ce que vous penserez.

Apprenez tous les esprits appris (les calembours par exemple) ; pratiquez-les deux mois pour avoir droit de les mépriser ensuite et n'être point ébloui. Voilà l'esprit de ce charmant Matha (*Mémoires de Grammont*, livre à lire) ; c'est dans ce sens que Ninon disait à un

père dolent : « Votre fils ne sait rien ; tant mieux ! il ne citera pas. »

Adieu ; en récompense de ces beaux dictons, envoie-moi cent écus, tu me donneras les moyens de voir plus souvent les personnes si aimables qui m'ont servi à tracer ce caractère, et dont je vais me séparer, hélas ! peut-être pour toujours. *Hai ! crudella morte !*

Mais, hélas ! le ciel donne aux uns une âme sans richesses, aux autres des richesses sans âme, c'est ce qui fait qu'il y a tant de *mélancolie* et d'ennui au monde.

Étudie des rôles, Ariane, de Thomas Corneille, par exemple ; en te les faisant dire, je t'apprendrai mille petites règles du monde ; saches-en seulement par cœur sept ou huit ; connais les autres.

Adieu ; mille choses à tout le monde. Mes cent écus ! mais, dans tous les cas, une lettre de quatre pages ; écris donc, paresseuse ?

Mais tout sied bien aux belles,
On souffre tout des belles !

XXXVIII

28 ventôse an XIII.

Pourquoi ne m'écris-tu plus? Il me faut une réponse là-dessus. Songe donc, petite imbécile, que, malheureusement destinés à passer notre jeunesse au moins dans des pays éloignés, c'est avancer autant qu'il est en nous le temps où la mort nous séparera, que de vivre inconnus l'un de l'autre. Je crains que la manie des phrases ne te prenne et que tu n'aies pris la résolution de ne m'écrire que lorsque tu auras quelque chose d'essentiel à me communiquer. Songe que c'est le degré d'intérêt que nous prenons aux choses qui les rend importantes pour nous. Une femme que j'aime doit aller ce soir aux Français, au lieu d'aller au bois de Boulogne ; je pense toute la journée à ce changement. Rien ne serait plus insipide qu'une telle nouvelle aux yeux des indifférents ou même d'un simple ami ; pour moi, c'est une des choses les plus intéressantes.

Mets-toi donc dans l'esprit que tout ce que tu fais m'intéresse beaucoup et écris-moi sans gêne tout ce qui te vient. Je ne passerai probablement qu'un mois ou deux à Grenoble : je me séparerai ensuite de toi pour deux ou trois ans; si nous prenons le parti de ne

pas nous écrire, nous deviendrons bientôt étrangers l'un à l'autre ; peux-tu soutenir cette idée ?

Dis-moi ce que fait mon père, s'il est un peu plus content de moi, de quel air il en parle ; enfin, s'il paraît disposé à m'envoyer l'avance que je sollicite depuis six mois.

Avez-vous vu Mante ?

Réponds-moi sur tout cela et donne-moi des détails sur la famille. Car il y a demain, 29 ventôse, un an que je suis parti pour Genève; moi, pendant cette année, je suis devenu un peu moins passionné et un peu plus raisonnable. Dieu m'a fait la grâce de voir que j'étais destiné à mourir de faim, non point à cause de la récolte de cette année et de la guerre, mais à cause de l'amour croissant de mon père pour l'agriculture. J'ai eu la force, dans cette année, de refuser un mariage qui me mettait à jamais à l'abri des caprices de mon père ; mais les gens sévères l'auraient trouvé peu délicat. Je me jette donc à corps perdu dans la banque ; je m'abandonne à cinq ou six ans d'ennui et d'inutilité pour mes études, pour avoir de quoi vivre : je vais en ce moment lire des livres de banque à la Bibliothèque nationale.

Actuellement, je pense que mon père me refusera des fonds; il ne me manque plus que cela : j'en aurai plus de mérite à devenir millionnaire. Il sera beau voir mon père se montrer plus chiche que Dupré ; mais *gaudeamus bene nati*, c'est les mœurs du pays; ici, ce ne serait point ça : les Parisiens ont moins de sen-

sibilité de mots et plus d'action. Moi, homme grossier, je donne la préférence à la seconde.

Donne-moi de grands détails sur le secours de quinze louis que mon oncle et toi m'avez annoncé. S'il n'y en avait que sept de prêts, j'aimerais mieux cette avant-garde que rien du tout; tiens la main à cela et écris-moi dans les vingt-quatre heures.

Sais-tu quel est le prix réel de chaque chose?

C'est la quantité de peine qu'il faut que celui qui en a besoin prenne pour l'acquérir.

Je songeais ce matin à te faire banquière. En supposant que tu épouses un homme vulgaire, nous lui aurions une place à Paris, et, moi, je te mettrais à ma banque où tu pourrais gagner de dix à quinze mille livres de rente.

Il y a ici sept ou huit banquiers dont les femmes font les affaires, songe à cela ! ça paraît ridicule à nos nigauds de Grenoble; tout ce que leur grand génie ne leur montre pas, l'est. Songe que c'est peut-être le seul moyen d'habiter Paris. Madame Le Brun a bien fait pis : elle faisait sa cuisine, point de domestique; elle a actuellement dix mille francs de rente; le travail et l'esprit viennent à bout de tout.

Pense à cela; lis Smith, que mon papa a; dans tous les cas, c'est une bonne étude, elle peut faire ton bonheur; il nous faut, primo, avoir de quoi vivre; ensuite, nous songerons à jouir.

Réponse prompte; n'oublie pas les rôles.

XXXIX

Paris, 25 germinal an XIII.

Le destin qui nous fait à son gré courir, nous arrêter, sauter de joie, périr de langueur, et qui nous conduit comme des pantins, m'empêche, depuis huit jours, de répondre à ta divine lettre. Je crois qu'il ne se donne même pas la peine de tirer les fils, qu'il s'amuse de nous tout bonnement, et qu'il s'en rapporte à nos folies pour produire des mouvements bizarres qui le fassent rire.

Imitons-le donc; on gagne toujours à imiter le maître. Il m'a poussé à faire voir ta lettre à un de mes amis, que je connais homme de beaucoup d'esprit, qui, à peine arrivé à la moitié, voulait prendre la poste pour aller t'épouser. Il était ravi, enthousiasmé, et aurait voulu être transporté. Je le retins par la manche.

— Vous allez faire un bel esclandre à Grenoble! voilà un beau projet!

— Très beau. Vous me dites qu'elle est jolie!

— Mais il y a mille difficultés : par exemple, vous êtes marié, vous avez trente-six ans, etc., etc.

Enfin, je suai sang et eau, comme Jésus-Christ avait

fait 1805 ans auparavant, vers la même heure; mais je ne fus pas crucifié, ce qui fait que je t'écris.

Alors, ce monsieur, pour se consoler, prit une plume et une grande feuille de papier et se mit à la remplir tout entière de ces mots : « Mademoiselle Pauline, sublime! » Je t'en envoie un échantillon.

Quand son admiration lui permit de voir en détail :

— Quel goût de plaisanterie, mon ami, quel bon ton, mais c'est merveilleux! ça ne s'apprend point en province! Je vois votre affaire, c'est une intrigue épouvantable.

— Comment, une intrigue?

— Oui, une intrigue; vous voyez souvent madame R..., qui est brouillée avec ma femme.

— Comment, brouillée?

— Ces *comment*, dit L..., ne finiront jamais! oui, brouillée, il s'agit d'une noirceur faite au colin-maillard.

— C'est un jeu très noir, en effet.

— Madame R... et vous, vous êtes réunis pour fabriquer cette lettre; vous l'avez envoyée à votre sœur; la petite lui a donné, en la copiant, le charme de la candeur que vos âmes noires ignorent, et vous venez me la lire pour me faire divorcer. C'est fort bien à vous; vous jouez là un beau rôle!

Madame R... est une vieille personne de vingt-deux ans, jolie comme les vierges de Raphaël, pleine d'esprit et de sentiments dans ton genre, mais ne t'approchant que de loin encore.

Il est parti de là pour publier partout que j'avais une sœur qui avait plus d'esprit et de grâce qu'il n'en avait jamais vu réunis.

Si jamais tu viens ici dans cette société, ta réputation est faite. Je m'en vais entrer dans quelques détails, parce qu'il est possible que tu te laisses tenter et que tu partes à la réception de ma lettre.

Huit ou neuf jeunes filles s'instruisaient il y a six ans dans une pension presque aussi sublime que celle de mademoiselle Lassi. Elles avaient de l'esprit malgré la pension; cet esprit les réunit; elles se promirent de se voir étant mariées, quelque état qu'eussent leurs maris. Elles ont tenu parole : six le sont à des gens d'une fortune assez inégale; ça n'empêche pas chacune d'elles de recevoir à son tour. Excepté sept ou huit parents d'obligation, tout le reste est jeune, gai et spirituel. C'est une manière adroite de te dire que je suis tout cela. L'air de la maison est mortel pour les sots, ils s'enfuient bien vite en criant partout que c'est un gouffre, une réunion de gens à mauvais cœur qui ne respectent rien, et qui se moquent de tout depuis Dieu; ils ne disent pas jusqu'à nous, parce que le chemin est bien long pour les autres, mais ils le pensent.

Si tu n'as pas assez d'argent pour partir, le remède est tout simple : viens apprendre la banque avec moi à M... ; il y a ici vingt femmes qui tiennent des maisons, et qui, en cinq ou six heures d'un travail moins pénible qu'un bas, gagnent quinze ou vingt mille livres. Tu

feras comme elles, et tu jouiras en même temps de cette liberté que tu désires tant, et des charmes de la plus aimable société. La liberté est ici à son comble; ce pays te convient; je ne comprends pas comment tu ne prends pas la poste. Tu es faite pour y avoir tout le succès possible, et c'est vraiment (pour parler les termes de notre état futur) le local où tu peux établir avec le plus d'avantages ta manufacture de bonheur.

A propos de bonheur, j'aurai celui de te voir quand mon père m'aura envoyé de l'argent pour payer mes dettes; car l'abondance où il me tient commence à m'effrayer : je crains qu'il ne se dérange pour moi, et c'est à moi à mettre des bornes à ses bontés, puisqu'il n'en connaît point lui-même. Réellement ses bontés sont sans bornes.

Prépare-toi donc à travailler ferme pendant les cinquante ou soixante jours que j'aurai le bonheur de passer à tes pieds; je m'en vengerai en te grondant sans cesse. En attendant ces débats, je t'envoie un feuilleton de ce journal qui, contre son ordinaire, est sensé, et qui t'aidera à perfectionner le talent qui te fait faire des conquêtes à cent quarante lieues de distance.

Écris-moi bien vite, je ne montrerai plus tes lettres. As-tu vu Mante? Il te prêtera peut-être Tracy. Que disent nos parents? Que je trouve, en arrivant, huit ou dix caractères de faits, ou je prends la grande colère du père Duchesne, *bgrmt* patriotique. C'est dommage qu'on ne voie pas nos lettres : savez-vous ce qu'il

apprend à sa sœur, et pourquoi il lui écrit si souvent ces grosses lettres qui coûtent seize sous? Il lui apprend à jurer! O l'âme noire, ô le scélérat; ô le philosophe!

XL

29 germinal an XIII.

J'avais besoin, ce matin, de jouissances intimes et tendres; j'ai relu tes lettres, elles m'ont charmé, surtout une du 9 messidor où tu es encore plus toi qu'à l'ordinaire; il est vrai que tu te crus obligée de l'excuser le lendemain, parce que tu craignais qu'*elle ne m'eût ennuyé*. Voilà une belle crainte! Tu es faite, ma Pauline, pour devenir une femme extraordinaire. Une chose fait naître le grand génie, c'est la mélancolie. Une âme grande et qui *conçoit* les jouissances célestes se les figure dans la vie, et les attend ensuite lorsqu'elle voit qu'elles n'y sont pas; c'est-à-dire que les âmes froides et sèches qui sont en immense majorité ne peuvent ni sentir ses transports ni les lui rendre; elle se croit malheureuse et se dit à elle-même : « Je méritais mieux! » Et les douces larmes de la mélancolie lui viennent aux yeux. Alors, ces jouissances acquièrent un charme de plus par le regret de

ne pouvoir les trouver; on se les détaille pour se consoler, et, par là, on devient capable de les peindre. Voilà par où ont passé Jean-Jacques, Racine, Shakspeare, Virgile, etc., etc., et tous les grands génies *sensibles*. Lorsqu'ils ont joint à cela une bonne tête et qu'ils ont connu la vraie vertu, comme Homère, Corneille, ils ont pu produire les plus beaux ouvrages humains. Figure-toi une tragédie où il y aurait un rôle d'Hermione ou de Phèdre et où les hommes seraient les Horaces, Cinna, Sévère. Le cœur humain ne pourrait pas tenir à tant de beautés si elles étaient bien jouées par les acteurs; tout le monde suffoquerait au troisième acte et sortirait au quatrième avec un mal de tête horrible. Nos poètes font bien sortir, mais par un motif plus tranquille. *Polyeucte* approche de ce beau idéal.

Tous les grands peintres *sensibles* ont aussi commencé par la *mélancolie;* elle est inspirée par les têtes du divin Raphaël et par les paysages du Poussin. Lorsqu'on est même bien disposé, ils produisent l'illusion la plus complète, et celle qui a le moins besoin de secours de notre part, mais souvent et presque toujours leurs ouvrages sont gâtés par la vraie connaissance de la vraie vertu. Quel tableau aurait fait Raphaël si au lieu de peindre des nigauderies comme ses *Sainte Famille* éternelles, il eût peint Tancrède reconnaissant sa maîtresse qu'il vient de tuer! Pour un génie sensible en peinture, c'est là le plus beau sujet existant, comme pour un génie

sublime (ou tendant à la terreur) le plus beau sujet est Jupiter foudroyant les géants. Le second est assez bien traité par Jules Romain, au palais du Té, à Mantoue : sur le premier, je n'ai vu qu'une mauvaise croûte au musée d'ici.

Toutes les femmes célèbres ont commencé comme toi par être tristes; madame Roland par exemple. L'impératrice de Russie, qui détrôna son mari, dut tout son génie à sa prison, aux livres français et à l'amitié de la princesse Kourakine. Lis Rulhières.

Ce sort pour les femmes est bien plus commun dans le monde qu'on ne le croit ordinairement, les femmes n'ayant point d'action directe dans nos mœurs et ne pouvant agir qu'en poussant les autres. Combien de malheureuses périssent de langueur, faute de secours, et sans que les barbares qui les tuent s'en doutent.

Le malheur des âmes sensibles vient d'expliquer à leur manière les paroles des gens secs; ils te disent que le premier des biens est la liberté. Cela peut être vrai pour eux, non pas exactement pour nous; il faut bien un certain degré de liberté, sans quoi, tout se tourne en poison; mais la liberté absolue est l'isolement et c'est le péril des États. Vois ce mendiant de quatre-vingts ans qui se prive de la moitié de son pain pour nourrir son petit chien.

Mille choses, qui glissent sur leurs âmes sèches et qu'elles n'aperçoivent pas, font le bonheur ou le malheur d'une âme tendre, et la plupart des choses que nous envions sur la parole des *secs* ne sont pas

même des plaisirs pour nous, comme toutes les jouissances de vanité par exemple. Une âme comme la tienne, ma chère Pauline, tire plus de plaisir d'un bel arbre qu'elle rencontre à la promenade, qu'eux d'un superbe équipage tout neuf dans lequel ils veulent briller; ils voient que, en général, ils brillent bien moins qu'ils ne s'y attendaient, et, toi, sous ton arbre, tu te figures des amants heureux, des époux faisant promener ensemble leur petit enfant de deux ans, Sapho faisant retentir les forêts de ses accents sublimes, et les mille et mille tableaux que ton imagination a fournis à ton cœur.

Il faut chercher à réaliser le plus possible ces tableaux dans ta vie; pour cela, étudier ton siècle et prendre garde que ton âme ne te fasse pas illusion en te montrant ce qui n'existe pas.

Ce siècle est commode; il n'y a qu'un mobile, l'argent; sous Louis XIV, par exemple, il y en avait trois ou quatre : il était impossible, quelque argent qu'on eût, de réparer le manque de naissance et de vaincre certains préjugés que Voltaire et Rousseau ont détruits. Je suppose que tu eusses voulu faire un colonel de ton fils; s'il n'avait pas été noble, tu aurais en vain jeté des millions par la fenêtre. Actuellement avec de l'adresse et cinquante mille francs, tu pourrais en venir à bout. Julie d'Étiange fut malheureuse toute sa vie avec tout ce qu'il faut pour le plus divin bonheur, à cause de la sotte manie du baron son père. Tu vois cette seule erreur de tête faire le malheur

de Julie, de sa mère, de Saint-Preux et de Claire.

Vois donc les services que rendent les philosophes, quelque froids qu'ils soient, en chassant les préjugés.

Le bonheur consiste à pouvoir satisfaire ses passions, lorsqu'on n'a que des passions heureuses. La haine, la vanité, la cruauté, par exemple, sont des passions qui, généralement parlant, donnent plus de malheur que de bonheur. On peut croire le contraire de l'amitié, l'amour, l'amour de la gloire, celui de la patrie, etc. Il faut donc faire le premier travail sur soi, et tâcher de déraciner de son cœur les passions malheureuses; cela est facile lorsqu'on le veut; il faut ensuite acquérir les habitudes propres à diminuer autant que possible les inconvénients qui paraissent inévitables.

Tu es destinée à passer encore deux ans de ta vie avec des sots. Prends l'habitude de les considérer du côté comique, et cherche à en tirer de bons contes pour faire rire tes amis. Pour toi, étudie l'homme; vois comment ils sont parvenus avec beaucoup de peine à se rendre aussi sots, ce en quoi les circonstances ont contribué à ce noble dessein, ce qu'ils ont fait eux-mêmes. Cherche le chemin que tu aurais dû tenir, si tu avais été à leur place, pour éviter les habitudes de la tête et du cœur (ou le caractère) qu'ils se sont données.

— « Mais à quoi bon étudier N... ou N... J'abandonne ces gens, à leur triste métier, et dans le

clair obscur de leur dédale infâme, je ne me mêle pas... *L'Églantine.* »

Tu as tort; tu acquiers sur ces pécores le talent qui te fera lire dans le cœur des grands hommes, si tu en rencontres, et dans celui des gens de qui ton destin peut dépendre un jour.

L'étude est désagréable ; mais c'est en disséquant des malades, morts à l'hôpital de maladies souvent contagieuses, que le médecin apprend à sauver cette beauté touchante qu'un abcès à l'estomac allait enlever à ses parents et à son amant éperdu la veille de leurs noces. Il est excellent que l'ennui te force à cette étude dégoûtante et nécessaire. Voilà pourquoi de jeunes Parisiens qui ne s'ennuient jamais à seize ans, sont si sots, si ennuyés, et si ennuyeux à vingt-six; c'est là le vice radical des maisons parisiennes. Fais donc des caractères sur les illustres qui font la partie; suppose qu'un tribunal composé de Shakspeare, Helvétius, Montaigne, Molière et Jean-Jacques te demande une description de M. X... Que lui répondras-tu?

Une fois qu'on a déraciné de son cœur les mauvaises passions, ce qui, je crois, est aisé en le voulant fermement (pour cela, il faut se démontrer qu'elles rendent malheureux dans *tous les cas possibles*), il est clair qu'il faut chercher à satisfaire le plus celles qui restent. Le degré de bonheur dont on est susceptible se mesure alors sur le degré de force des passions. Il faut considérer que ce sont les hommes avec qui vous

êtes destiné à vivre qui vous rendront heureux et malheureux. Ici, comme nous faisons la même étude, nous pourrons nous être utiles, et bien plus que deux amis de même sexe, en ce que, avec une âme sensible, le bonheur dépend toujours beaucoup de l'autre, et que tu m'aideras à connaître les femmes, tandis que je pourrai te dire ce que je sais des hommes. Regarde, ma bonne amie, que tout nous unit, et que, quand nous ne nous aimerions pas, le froid intérêt nous rassemblerait encore, et nous pouvons nous croire malheureux !

Les hommes que nous rencontrerons, dans ce voyage de la vie que nous commençons, seront ou, comme nous, âmes ardentes, ou entièrement froids et secs, ou entre deux. Le nombre des âmes ardentes est infiniment petit, et il est très aisé de s'y méprendre. Nous sommes les amis nés de ces grandes âmes, nous sommes dépositaires de leur bonheur, comme elles du nôtre. Il suffit de se connaître pour s'aimer à jamais; nous pourrons avoir les plus grands torts avec elles, elles avec nous, nous finirons toujours par être rejetés dans les bras l'un de l'autre, les secs nous sont trop insupportables.

Pour les *secs*, nous ne pouvons espérer de les faire contribuer à notre bonheur qu'en leur montrant le leur dans les mêmes objets. Pour cela, il faut acquérir de la *séduction dans l'esprit*, c'est là où (siècle de François Ier) les femmes brillent. Car tu trouveras des secs si sots, que tu auras toutes les peines du monde à leur faire faire les choses qui leur sont avan-

tageuses et à toi aussi ; tu sens que, pour ces secs, la tristesse d'une grande âme, quand même elle leur serait intelligible, est d'un ennui mortel (elle ne leur est pas intelligible), parce que, pour avoir pitié, il faut se mettre à la place et ils ne se reconnaissent pas dans nous. On voit tuer une mouche sans peine, on frémit de voir mater un bœuf ; ce serait bien pis si on voyait tuer un orang-outang. Il faut donc se faire un système de gaieté avec ce vulgaire, étudier ce qui les fait rire, sans nous peindre à leurs yeux d'une manière supérieure, et par conséquent offensante. Quand nous aurons cette bonne habitude, nous n'aurons plus qu'à acquérir de la fortune pour être maîtres de notre destin autant qu'un homme peut l'être.

Je suis bien loin de mettre tout cela en pratique ; peut-être se passera-il bien des années avant que je puisse acquérir ces bonnes habitudes ; mais il me semble que voilà la route du bonheur ; d'ailleurs, en avançant, nous corrigerons.

Je voulais te dire encore cinq ou six pages de détails ; mais onze heures sonnent, il faut que je m'habille et que je sois à midi à une demi-lieue d'ici.

Tu vois toi-même tous les corollaires : comme quoi la position dans laquelle tu te trouves, et qui te porte à regarder la carte géographique au commencement de la route, est la plus heureuse possible, en regardant la vie dans l'ensemble, si elle est un peu pénible dans le moment. Je puis t'assurer que tu es bien plus heureuse qu'Adèle R..., qui n'a qu'une mère,

qui a dix-sept ans et vingt mille livres de rente; mais elle n'a pas ton âme. C'est là tout; le reste s'acquiert. Tu crois avoir perdu ton temps cette année, tu l'as employé aussi bien que possible et bien mieux que tu ne t'en doutes : tu as pensé à toi et, par là, à l'homme; tu as étudié les autres dans toi-même. Viens à Paris, et je me charge de ton bonheur. Ne te figure pas Paris sur la description des *secs* et sur la critique des environs. Paris est le lieu du monde où chacun fait le plus son sort : avec de l'argent et de la gaieté dans le caractère, et une bonté aimable, on y est tout ce que l'on veut. Il faut de tout cela pour y être le mieux possible; mais on y est encore bien, quoiqu'il y manque quelque chose. Avec ton âme seule, tu y serais adorée, une fois connue, et si tu y choisissais une société digne de toi.

Le seul danger des âmes grandes est de prendre des *secs* pour leurs égales, et de se mettre à les aimer comme elles savent aimer; alors que de douleurs! Pour un homme encore passe, ça ne fait pas tache; qui sait que j'ai aimé trois ou quatre femmes qui m'ont plus ou moins trompé? Si on le sait, cette faiblesse me donne de la grâce aux yeux des femmes qui disent : « Bon! nous en ferons ce que nous voudrons. » Mets-toi à ma place, tu es déshonorée à jamais.

Travaille ferme la déclamation; en t'apprenant à dire les expressions des passions, je t'apprendrai bien des choses sur les passions; je te recommande Hermione, Phèdre, Alceste, Aménaïde. Tu pourrais ap-

prendre tout ça par cœur. J'ai découvert, il y a deux jours, que c'est le meilleur remède à la tristesse; moi qui ne me croyais point de mémoire, j'ai appris le récit d'Œdipe, soixante-dix-sept vers, en une heure. C'est charmant! je compte bien profiter de ce remède; outre que, quand on est dans une voiture à s'ennuyer, ou dans une chaise à écouter un sermon, on se remet à lire Hermione ou Phèdre dans sa mémoire, et à sentir les choses profondément horribles de ces notes; c'est une trouvaille.

Je ne renonce point au projet de te faire banquière. N... te prêtera peut-être Tracy; je te l'aurais envoyé à la réception de ta lettre; mais je n'avais pas les moyens, comme dit le bon Plana. Je te le porterai, ainsi que Say (*Économie politique*); nous travaillerons toujours ensemble, nous serons peut-être après séparés pour deux ans. Où logez-vous? Quelle chambre aurais-je? Que dit mon père de moi? Réponds-moi en détail à toutes ces questions, courrier par courrier. Médite profondément Saint-Simon; où le prends-tu, friponne? Je dirai à B... de te donner Shakspeare, si je trouve cela de bonne politique en y pensant.

Songe que la grâce est la couleur du rôle d'une jeune fille et que, sans faiblesse, point de grâce : le sublime est l'opposé de la grâce. Je te porterai *Gil Blas*. Adieu; aime-moi comme je t'aime, c'est-à-dire beaucoup, et peins-moi cela dans huit pages. Midi sonne, bon Dieu! Apprends le joli rôle de Cléopâtre dans Rodogune; je te le recommande.

XLI

9 floréal an XIII.

Je suis bien peiné, ma bonne amie, du ton de tristesse et de brièveté qui règne dans la lettre qui m'a apporté les cent écus. Tu désires un genre de vie qui n'est pas sans ennuis. Le bonheur vient de nous-mêmes; la position n'y fait fait presque rien. J'ai bien des choses à te dire là-dessus, actuellement que je suis assuré de ce caractère courageux et de cette âme sublime que je ne faisais qu'espérer il y a un an. Tu verras ma vie; nous chercherons ensemble des moyens de bonheur; je crois qu'en nous corrigeant de quelques défauts, et en nous procurant une fortune indépendante, nous le trouverons.

Je serai bientôt à tes pieds, peut-être dans un mois et demi; l'amour me retient ici, mais il faut que je m'en arrache, et plus j'y reste, plus ma faiblesse augmente. Que je vois bien combien les connaissances de l'esprit influent peu sur les déterminations du cœur! J'ai cherché à connaître les passions depuis que j'existe ; peut-être les vois-je assez bien dans les gens qui me sont absolument indifférents, je n'en suis pas moins entraîné comme un enfant. Madame de R... me disait,

il y a deux ans : « Vous êtes terrible dans un cercle, lorsque vous passez devant vingt personnes ; mais, dans le tête-à-tête, vous n'êtes qu'un enfant. » Je ne comprenais pas ce propos, je le sens actuellement. Ma maîtresse était allée huit jours à la campagne ; elle revint il y a trois jours ; j'eus le courage de ne pas y aller. Vendredi, je croyais avoir dompté ma passion, j'étais très gai, je voyais tout du côté comique. J'y allai hier ; j'y trouvai du monde, je la vis et tout fut oublié ; je lui baisai la main, elle eut besoin de me dire : « Embrassez-moi ! » Je ris, mais ce n'était plus cette joie forte de l'homme blasé sur tout et maître de lui que je croyais avoir la veille. De là, j'allai chez les P... toucher les trois cent francs que j'attends depuis assez longtemps pour être content de leur arrivée. Je reviens chez moi ; j'étais triste, triste de honte de ne pouvoir diminuer ma passion, d'être si enfant, et bien plus triste de me trouver jaloux, au fond du cœur, de l'homme que j'avais trouvé chez elle. Combien il m'eût été doux en ce moment de t'avoir auprès de moi ! mais rien : des amis de l'esprit, des gens qui m'amusent et à qui je tâche de le rendre ; point de cœur qui entende le mien ; je crois saisir et presser la main d'un homme et d'un ami, je trouve une main de bois, comme dit le sensible Werther.

Et cependant tout se réunissait pour me rendre heureux dans ce moment. Je suis jeune et sensible ; j'ai de l'argent et je suis libre ; voilà la vie, ma chère Pauline. Il faut s'y faire ; en dernière analyse, on ne trouve de

constamment bon que la société de gens sensibles et spirituels, tels que tu les réunirais ici, si tu y tenais maison avec quinze mille francs de rente. Voilà où nous devons tendre tous les deux; je ne sais si tu y trouveras ton bonheur; pour moi, après tant de passions, j'y trouverai la tranquillité riante, et l'aimable gaieté de tous les jours me retirera de l'abîme des passions. Alors, tu sentiras tout le prix des grandes qualités que les Bertrand et les Romagnier te donnent; sans eux, aurais-tu pensé? Catherine, sans sa prison; madame Roland, sans les ennuyeux qui assiégeaient sa mère, aurait-elle été cette femme sublime qui fait dire à tous les jeunes gens dignes de la sentir : « Je sauterais d'un second étage, dans l'espérance de lui baiser la main. »

N'as-tu jamais lu *le Mariage de Figaro?* Eh bien, pour avoir le sens commun dans ce monde, il faut prendre tout comme lui, gaiement. On diminue, par là, ses maux à ses yeux, et on les diminue encore d'une autre manière en plaisant à tout le monde; car la plaisanterie de bon ton entraîne tout; amuse les hommes, et ils t'aimeront; c'est là le grand principe de conduite en France. Je pensais hier tout ce que je t'écris là, assis sur une chaise dans le salon d'un homme d'esprit, où il y en avait trente autres dont vingt-neuf s'en croyaient et dix en avaient; j'étais mélancolique sans être malheureux; je pensais à toi, qu'avec toi, à Grenoble, j'oublierais tout ce que je laisse à Paris, lorsqu'un homme qui prend parfaitement

tous les tons, qui prétend qu'il n'y a de bon que le *rire* et qui est *excellent* pour les autres, se mit à nous conter cette aventure de l'abbé de Molière, prenant admirablement vite le ton de l'abbé et du voleur.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait point de valet et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête, par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte. « Qui va là? — Ouvrez. » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière ne regardant point : « Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment, oui, il vous en faut? Eh bien, cherchez là dedans. » Il tend le cou et présente un des côtés de sa culotte. Le voleur fouille. « Eh bien, il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a une clef. — Eh bien, cette clef? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez. » Le voleur met la clef à un autre tiroir. « Laissez donc; ne dérangez pas; ce sont mes papiers! Ventrebleu! finirez-vous? ce sont mes papiers. A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voici. — Eh bien, prenez. Fermez donc le tiroir. » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte. Quel chien de voleur! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait; maudit voleur! » L'abbé

saute en pied, va fermer la porte et revient se mettre au travail.

Je mourais de rire, comme tout le monde, dès le milieu du conte. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il est vrai; il vient de l'abbé de Molière lui-même.

Le mot de *culotte*, qui y joue un grand rôle le gâte un peu pour toi; cependant tu peux t'en faire honneur, en disant que tu l'as entendu raconter à mon oncle ou à moi. Si on le trouve de trop bon comique pour une petite Grenobloise qui décemment doit être sotte et niaise, tu leur diras ce trait d'un paysan de la Beauce :

Il avait fait quatre parts de son bien et les avait données à ses quatre fils, se réservant le droit de vivre tour à tour chez chacun d'eux. Au retour d'un de ses voyages, ses amis lui demandèrent :

— Comment vous ont-ils traité?

— Comme leur enfant.

Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un tel père.

Adieu; réponds donc à mes trois longues lettres; remercie bien mon papa; dis-moi où vous logez, si j'y aurai une chambre indépendante. Mais surtout réponds quatre pages des premières choses qui te viendront : elles seront divines pour moi, et même pour tout le monde; car ma Pauline est charmante.

— Qu'est-ce que votre Pauline? me demandait un jour madame de N...

— C'est la Pauline de *Polyeucte*, lui répondis-je.

Lis ce rôle tendre et sublime.

XLII

An XIII.

Réponds-moi donc bien vite une grande lettre de détails sur Claix, sur ta position, sur ce que vous y faites. Quand ces choses n'auraient pas, dans tous les temps, beaucoup de prix pour moi, elles en auraient infiniment dans ce moment que, rassasié des plaisirs de la ville, je ne soupire qu'après la campagne. J'y serais avec toi, comme tu sais, si j'avais cru pouvoir en revenir quand il me plairait. Voilà comment la liberté, suite de l'équité, augmenterait le bonheur; mais souvent on a le bon *cœur* de vouloir le bonheur des autres, sans avoir la bonne *tête* nécessaire pour en assurer les moyens. Tu vois que je pense tout haut avec toi, et que je saisis, quand l'occasion s'en présente, le moment de te dire en deux mots ce que de graves auteurs ont dit au milieu de deux volumes de pédanterie; mais retiens bien, une fois pour toutes, que c'est là le plus mauvais tour que l'on puisse avoir dans une lettre, qui doit toujours être gracieuse, contente et gaie. Quand tu écriras à d'autres que moi, mets toujours ces règles en pratique, et souviens-toi qu'il

faut toujours chercher à ne pas déplaire avant d'essayer de plaire ; autrement, c'est vouloir courir avant de savoir marcher, et tu sais ce qu'il arrive alors.

Je disais donc que je me fais une image charmante de Claix et que j'aurai bien du plaisir à m'y trouver avec toi au printemps; mais ce plaisir sera encore gâté par l'idée qu'on le fera durer trop longtemps. Les médecins me conseillent tous d'aller à la campagne, de tâcher de m'y amuser et d'y monter à cheval surtout. Ils m'ont déclaré nettement, ce matin, que l'habitude de réfléchir m'avait jeté dans une indolence naturelle qui serait très funeste avec mes obstructions, en un mot, que, si je n'avais pas recours à la cavalerie, je tomberais dans la bradyspepsie, de la bradyspepsie dans la catalepsie, de la catalepsie dans la Russie, et de la Russie dans la privation de la vie.

Je crois tout cela très vrai, de manière qu'il faut que je m'arrange pour avoir un cheval à Grenoble; car cet état d'obstruction finirait par me rendre habituellement malheureux, et il est de trop bonne heure à vingt-deux ans. Mais, avoir un cheval, voilà le diable ; car comment y faire consentir mon père à ce luxe effroyable. Il y a un moyen qui est juste ; c'est que je l'achète de mon argent, c'est-à-dire de celui qu'il a promis. Il faut donc que je tâche de bien consolider cette promesse de cent livres par an. Alors, en arrivant à Grenoble, j'achète un briquet de vingt-cinq livres et je le fais trotter jusqu'à ce qu'il m'ait ôté mon *mal* ou que je l'aie tué. Ainsi, tu vois qu'il a un grand intérêt à ce

que je guérisse, chef-d'œuvre d'adresse, dit Beaumarchais.

Madame de N... a fait un codicille où, entre autres présents à ses amis, elle me laissait mille louis. Je lui ai si fortement déclaré qu'elle me désobligerait, que je me suis rayé de ma main.

Je suis malade assez sérieusement depuis quinze jours; depuis trois, j'ai pris en si grand dégoût non pas toutes les choses de la vie, mais toutes les choses comestibles de la vie, que je prends le triste ipécacuanha mêlé d'émétique après-demain. Ne dis pas cela à ma *tatan*, que cela inquiéterait inutilement. Cette maladie, qui est un embarras intestinal et qui ne me gêne que par l'embarras de ma bourse, n'est rien au fond; mais elle me rend toujours incapable de bonheur sept à huit jours, et de pareilles semaines finissent par composer une vie; je suis donc fermement résolu à me guérir. Ce matin, les *savantissimi doctores* m'avaient tellement persuadé, que, sans le sacre, je serais allé vous voir tout de suite; mais il serait nigaud de quitter Paris en ce moment, d'abord pour le sacre, ensuite pour les bals. Je n'irai donc à Grenoble que vers la fin de pluviôse.

C'est bien long, cinq mois! si j'osais, je partirais presque après le 18; mais, toujours la grande raison! il faut réfléchir quand on entre et qu'on ne sait pas quand on sortira. Je mourrais de peur de me repentir en arrivant à la porte de France.

Tu vois que je ne te parle pas beaucoup de madame

de N... : c'est exprès, pour ne pas t'attrister. Cette excellente femme n'embellira plus le monde bientôt, et c'est une des raisons qui fait que j'aurai besoin de Claix. Tâche d'y faire faire ma chambre et rends-moi le service de m'écrire une fois par semaine au moins.

Cette lettre est bien sérieuse; mais, ma pauvre petite, je suis si las de faire de l'esprit, avec le corps et le cœur souffrants, que je suis heureux de trouver *a comprehensive soul*. Pardon de ces trois mots anglais, c'est une distraction; je les aime beaucoup parce qu'ils renferment une belle chose presque intraduisible. Driden s'en sert pour exprimer que Shakspeare a une âme compréhensive, une âme qui comprend tous les chagrins et toutes les joies, qui a le plus haut degré de sympathie. Voilà le vrai baume d'un homme que la sensibilité rend malade; cela est bien ridicule à dire, mais bien pénible à sentir; voir qu'il n'y a de bonheur que dans la rencontre d'une âme compréhensive, et se dire : « Cette âme n'existe pas. »

Je lis les poètes; cela me distrait; en dernière analyse, c'est le plus vif plaisir. Hier, voulant lire quatre vers pendant mes nausées, je parcourus tout *Pompée* de notre Corneille et je fus ravi; les autres me paraissent bien froids.

Tu sens bien que tout ce bavardage n'est que pour toi; il faut ne communiquer aux indifférents que les plaisanteries et les nouvelles, quand il y en a. Cependant, tu peux en parler à nos parents, pour ne pas

avoir l'air de la réserve; ils peuvent se tromper sur les moyens de nous rendre heureux ; mais, au fond, ils le veulent. Dis-toi souvent cela, et surtout écris-moi. C'est vraiment mal de ne pas me répondre depuis un mois, quand mon pauvre cœur a aussi grand besoin d'amitié. Je ne demande pas de phrases. Tu vois par mes lettres le cas que je fais des fautes contre le français et l'orthographe, divinités des sots.

XLIII

Berlin, lundi 3 novembre 1806.

Je crois, ma chère amie, que nous irons à Brunswick; c'est, dit-on, une belle ville, avec spectacle français. Ici, comme de juste, il y en a un allemand ; le célèbre Iffland y joue; je l'y ai vu plusieurs fois; il me semble avoir beaucoup de naturel dans le genre sentimental et beaucoup de naïveté dans le comique, c'est-à-dire que, lorsqu'il joue un rôle comique et qu'il a une chose ridicule à dire, il ne montre pas qu'il la trouve ridicule, il la dit bonnement comme les sots disent des sottises dans la nature; il est auteur de tragédies, je crois.

Il faisait avant-hier un temps froid et humide, nous

allâmes passer une revue à Charlottenbourg à neuf heures ; je courais depuis sept, j'ai été un peu saisi du froid ; hier soir, je me suis aperçu que j'avais froid, que j'étais tout *chose;* ce soir, j'ai senti les mêmes symptômes, de manière qu'au lieu de monter pour dîner, je t'écris.

Je crains que ce ne soit ma petite fièvre d'il y a deux ans. Je veux la couper vite ; cela me jetait tous les soirs dans une horrible tristesse; il est vrai que je n'avais pour me rendre heureux, dans ce temps-là, que mes facultés intellectuelles; j'étais à Paris sans feu, sans lumière, sans habit, avec des bottes percées; ici, c'est bien différent. Je dois avoir trois ou quatre cents louis; je suis assez bien vêtu, pas tout à fait assez cependant; je suis mal logé et bien nourri.

En revanche, mon esprit ne peut pas me rendre gai ou triste; le pauvre diable est obligé de dormir. Nous sommes dans un petit palais où il y a quatre colonnes qui soutiennent un balcon. Je suis actuellement entre la fenêtre A et la fenêtre Z au plain-pied. J'y suis, pensant à toi et prêt à donner tout au monde pour t'embrasser un instant.

Je suis vis-à-vis de l'arsenal, bâtiment superbe à côté du palais du roi. Nous en sommes séparés par une branche de la Sprée, dont les eaux sont de couleur d'huile verte. Berlin est situé sur une rue de sable qui commence un peu en deçà de Leipsick.

Dans tous les endroits qui ne sont pas pavés, on

entre jusqu'à la cheville; le sable rend déserts les environs de la ville; ils ne produisent que des arbres et quelque gazon.

Je ne sais pas qui a donné l'idée de planter une ville au milieu de ce sable; cette ville aurait cent cinquante-neuf mille habitants, à ce que l'on dit.

J'ai appris, ce matin, des nouvelles de l'armée, au quartier de laquelle je me trouve, par les *Moniteur* du 20 et du 21, qui nous sont arrivés.

Ici, mille bruits divers se détruisent en un instant; on ne peut guère compter que sur ce que l'on voit.

Je n'ai vu que le champ de bataille de Numbourg. Je ne suis qu'e. c. dg. provisoire. J'ai écrit une lettre à mon grand-père dans une à toi; prie-le de faire ce dont je le prie.

XLIV

Brunswick, 22 novembre 1806.

Je voulais t'écrire, ma chère amie, le récit d'un petit voyage que j'ai fait à Halberstadt, à quatorze lieues d'ici, pour remplir une mission; mais, depuis ce temps, je n'ai pas eu un demi-quart d'heure à moi : je fais les fonctions de secrétaire d'une préfecture

comme six fois celle de l'Isère ; de plus, je fais des courses, etc., etc.

Le désir de celle-ci est donc pour savoir si l'on a envoyé mon domestique ; je compte qu'il est parti du 12 au 15 novembre et qu'il sera ici du 10 au 15 décembre. Si, par une négligence pleine d'amitié, on ne l'avait pas envoyé, tâche qu'on l'expédie ; ceci est cent fois plus nécessaire qu'on ne peut se l'imaginer.

Comme les fripons de ce pays-ci ouvrent toutes nos lettres, je ne puis pas écrire plus au long. Ces gueux-là méritent tous la prison et ils y seraient depuis huit jours, si je donnais les ordres que je ne fais qu'expédier.

Il est une heure, et j'écris depuis six ; je suis ennuyé ; écris-moi donc un peu. Ce n'est pas parce que je suis ennuyé que j'ai besoin de tes lettres ; elles sont une fête pour moi, même dans les jours les plus heureux.

Je dépense beaucoup ; j'ai eu quelques moments de fièvre ; j'ai acheté deux habits et je m'en fais broder un ; ainsi donc, dans un mois, j'aurais besoin d'argent.

J'ai vingt pages à te dire ; j'attends une occasion sûre ; crois qu'il n'y a que cela qui puisse m'empêcher de te parler à cœur ouvert à deux.

Mille choses à toute la famille.

Mon domestique !...

XLV

Basse-Saxe, 16 décembre 1806.

Ma chère amie, le bonheur de penser à toi est un des plus grands qui me restent; tu es la seule femme que j'estime et avec qui je me permette d'avoir les sentiments que toutes celles qui sont jolies m'inspiraient y a quelques années. Tu es une Porcia à mes yeux; toutes les autres ne sont au plus que des madames du Châtelet : quelques idées, beaucoup de vanité et une âme non réellement sensible, mais poursuivant les plaisirs de la sensibilité qu'elles trouvent sans cesse vantés dans les livres qu'elles étudient.

Ce qui est fâcheux dans notre correspondance, c'est que ce n'est qu'une demi-correspondance; tu ne me réponds jamais : quand nous serions l'un en Améririque et l'autre à Grenoble, je pourrais recevoir plus souvent de tes lettres. Cela me prive du doux plaisir de savoir ce que tu fais, et surtout ce que tu penses. Je ne puis que t'exhorter vaguement à la patience, et à subir la première punition d'un esprit et surtout d'une âme supérieure, celle de s'ennuyer de tout ce qui amuse les âmes pygmées qui t'environnent. Une autre

conséquence de cette supériorité, c'est de n'être pas compris par elles; on ne pourrait jamais faire comprendre à un domestique la grâce que les gens ordinaires de la société trouvent dans vingt passages des fables de La Fontaine; de même, ces gens de la société ne comprennent pas la grâce plus grande qui est dans vingt autres endroits de La Fontaine, bien supérieurs aux premiers. Ces endroits leur semblent obscurs ou exagérés; on criait : *Pas assez soignés!* j'ai entendu ces propres mots en parlant d'endroits destinés à produire le sentiment de la grâce, et *soigné* voulait dire là *élégant*.

Il faut donc qu'une grande âme soit elle-même la source de toutes les jouissances. Chamfort a dit : « On ne va point au marché avec des lingots, mais avec de la monnaie de billon. » Il ne faut donc pas s'attendre à être senti, et à entendre des choses qui touchent vraiment. Ce bonheur m'arrive actuellement, mais c'est la première fois depuis longtemps.

Je n'ai pas le temps physique d'écrire : voici la première fois en huit jours que j'écris cette lettre, tu t'en apercevras.

Jean est parti depuis quinze jours, n'est-ce pas ?

XLVI

Strasbourg, 30 décembre 1806.

A neuf heures sonnantes, j'étais grimpé sur le clocher en filigrane de Strasbourg, plus haut que les cloches et par un vent de tempête. J'ai cru que la tour croulait. Je vais à Paris où j'espère enfin recevoir de tes nouvelles, rue de Lille, 55, comme à l'ordinaire; je compte y être dans soixante heures et y demeurer douze ou quinze jours.

Je ne sais si vous avez reçu mes dernières lettres de Brunswick : c'est pourquoi je te répète que je vais remplir une mission auprès du ministre Dejean et une, plus agréable, auprès de madame Chamenie, lui offrir de la ramener à Brunswick.

J'ai l'extérieur du bonheur, ma chère Pauline; je ne serai assuré de la réalité que lorsque tu seras mariée et logée dans la même maison que moi.

Cela est plus difficile; notre retour en France ne se prépare pas. M. Z... est à Varsovie. Je suis venu par Goettingue, Cassel et Rastadt. J'y ai vu, pendant qu'on changeait de chevaux, un assez grand palais où logeaient Robergeot et compagnie; j'étais avec des gens

qui, à cause de l'uniforme, ne me parlaient qu'officiellement. Je n'ai rien pu savoir de neuf sur leur catastrophe.

Et Jean ? C'est bien le cas de le dire :

« Va-t'en voir s'ils viennent ! »

XLVII

Brunswick, 16 mars 1807.

Tu as donc juré de ne pas m'écrire cette année ? j'en ai cependant un grand besoin. Je t'en supplie, écris-moi une fois par semaine ; je suis au milieu de gens si secs !

Je sors du lit aujourd'hui pour la première fois depuis huit jours ; j'ai eu une fièvre rhumatismale accompagnée d'enflure aux extrémités et d'une éruption à la peau ; elle a un peu baissé ce matin ; je ne l'ai pas dans ce moment, mais je l'attends dans deux heures. J'ai craint et les gens qu'on appelle mes amis ont craint que ce ne fût la scarlatine, maladie dangereuse et contagieuse, ce qui séquestre le patient de la société pour deux mois. Je formais déjà le projet d'avancer beaucoup en allemand pendant cette solitude.

Cette fièvre m'a empêché de dormir pendant

presque toutes les nuits; un sujet de réflexions que je ne pouvais pas fuir, c'est la nécessité d'arracher de mon cœur la vanité. C'est la grande porte du malheur. Quoique femme, je crois que tu es moins exposée à cet inconvénient que moi.

Il faut ensuite, me disais-je, se faire des jouissances indépendantes. Croirais-tu qu'un des fruits de mes réflexions nocturnes va être de me faire apprendre le piano? Si, signora! pour mieux goûter la bonne musique. Je deviens tous les jours plus sensible à ce bel art, et tous les jours me dégoûtent davantage du commun des hommes, qui est par trop canaille : ils finissent par faire mal au cœur.

Mais je suis très faible et je m'en vais interrompre cette épître. Tu as une amie, me disais-tu dans ta dernière; qui est-elle et qu'est-elle?

Il y a ici une société assez singulière que je te décrirai quand j'aurai plus de forces. Je faisais tout ce que je pouvais pour sentir quelques sentiments pour une demoiselle de cette société; ma maladie est venue m'interrompre dans cette noble entreprise. Toutes ces femmes sont jolies, mais n'inspirent guère que l'ennui et le mépris.

Si tu as une amie, tu dois vivre d'une manière supportable; si tu t'ennuies, travaille; c'est le seul remède de ce mal affreux. Lis Volney, *Voyage en Égypte*, c'est excellent; je suis très passionné pour les voyages en ce moment; quand on sait voyager, cela doit bien faire connaître les hommes.

Adieu ; tu sais comme je t'aime ; ça augmente toujours, mais on ne peut pas dire que cette passion soit accrue par des marques de réciprocité.

XLVIII

Grande-Armée, 24 mars 1807.

Je suis bien fâché que*** se soit figuré, depuis trois ans d'être...; cela n'est pas évidemment, puisqu'il peut demeurer sans entreprendre quelque chose, et, si cela n'existait pas plus dans son esprit que dans la réalité, il me semble...

C'est un homme bon et cela dit tout; l'habitude des affaires en province lui donnera bien un peu le caractère finassier ; il se permettra sans doute de petites tromperies bonnes pour avoir un domaine à dix mille francs meilleur marché ; mais, dans l'intérieur de sa famille, il n'en sera pas moins bon, quoique moins aimable pour une âme élevée.

Ce qui fait les âmes élevées, c'est leur propre sensibilité, c'est l'ennui intérieur, allié naturel de tous les sots qui l'attaquent ; c'est cet allié qui leur donne trop souvent la victoire.

Une âme élevée se met bien au-dessus de certaines

choses que le monde dispense; mais elle a souvent la faiblesse de laisser apercevoir qu'elle prise certaines choses desquelles, sans cela, le monde n'eût pas songé à la priver.

Pour éviter cet écueil, il faut se raisonner soi-même, et, comme, en raisonnant sur soi, il est très facile de s'égarer, il faut se rendre très fort dans l'art de raisonner, c'est-à-dire contracter *une longue habitude* de raisonner juste, de manière que l'émotion ne puisse pas vous tirer du sentier accoutumé.

Tout cela est ennuyeux pour une jeune fille de vingt et un ans et trois jours; mais c'est l'*unique chemin du bonheur*.

Mets-toi bien cela dans la tête.

Une passion est la longue persévérance d'un désir : ce désir est excité par l'idée du bonheur dont on jouirait si l'on possédait la chose désirée (qui est en même temps l'idée du malheur de l'état actuel où l'on n'en jouit pas), et par l'espérance d'atteindre ce but; car, comme Corneille l'a fort bien dit de l'Amour :

> Si l'Amour vit d'espoir, il s'éteint avec lui.

Plus on réfléchit sur toutes les passions, depuis celle de César pour régner sur la République romaine, jusqu'à celle de Werther pour Lolotte, on voit que l'analyse ci-dessus est bien une description exacte de ce qui se passe dans le cœur de l'homme passionné.

Or comment diable trouver dans l'union d'un

homme et d'une femme les conditions nécessaires à faire naître ou à entretenir une passion? Il ne s'y en trouve aucune. Ce résultat, donné par la théorie, semble démenti par le spectacle de quelques mariages; mais le plus souvent celui des mariés qui a le plus d'esprit joue la comédie pour l'autre, et tous les deux pour le public.

En général, tout le monde joue le bonheur : nous connaissons quelqu'un qui assure de bonne foi qu'il ne s'ennuie jamais; sa conduite prouve le contraire.

Quand l'amour existe vraiment dans le mariage, c'est un incendie qui s'éteint, et qui s'éteint d'autant plus lentement qu'il était plus allumé.

Voilà ce que j'ai vu dans cinquante ou soixante couples de mariés que j'ai eu occasion d'observer de près. Quel genre de bonheur peut-on donc trouver dans le mariage? l'amitié. Mais c'est excessivement difficile; elle n'est guère possible que dans un homme de cinquante ans qui épouse une veuve de trente; s'ils ont de l'esprit, l'usage et l'observation du monde les a rendus indulgents.

Le bonheur dans l'amitié entre gens mariés tient même trop de la passion pour être une base sûre de bonheur. Ce qui lie les amitiés dans le monde, c'est la possibilité de se séparer à chaque instant; un ami sent la possibilité de ne plus voir son ami.

Je crois donc qu'il faut chercher le bonheur dans un mari bonhomme qu'on mène. On contracte pour lui ce genre de bienveillance qu'avec un bon cœur on

éprouve toujours pour les gens qui vous font du bien. Ce mari qu'on mène, vous rend la mère d'enfants que vous adorez; cela remplit la vie non d'émotions de roman qui sont physiquement impossibles (d'après la nature des nerfs qui ne peuvent pas être tendus longtemps au même degré, et parce que toute impression répétée devient *plus* facile et *moins* sentie), mais d'un contentement raisonnable.

J'ai voulu te dire tout cela, malgré une grande faiblesse, reste de ma maladie. Ces idées sont la base du bonheur possible pour une jeune fille. Si j'étais mort, je sentais que mon plus grand regret était de ne te les avoir pas développées, comme je sentais qu'elles pouvaient l'être.

En résultat,

1° Il faut se marier;

2° A un homme bon et assez riche.

Mais ne cherche pas de transports dans le mariage : souviens-toi de la morale de Scapin; il faut s'attendre à moins que rien, pour goûter le peu qu'on trouve.

Il y a mille à parier contre un que ton mari aura une âme qui te semblera basse, et un esprit qui te paraîtra ridicule. Ton bonheur dépend non seulement de l'attention avec laquelle tu lui cacheras ta manière de penser sur son compte, mais encore du soin avec lequel tu lui persuaderas qu'il t'est très inférieur. Il y a sans doute un point dans lequel il met son honneur à bien rédiger un acte, à bien s'acquitter des jeux de société, comme « Petit Bonhomme vit encore », ou

à prendre joliment des papillons; il faut que tout dans toi, jusqu'aux paroles de tes rêves, lui prouve ta profonde vénération pour ces talents.

A l'époque de ton mariage, il faut devenir hypocrite; un bavardage de société peut te brouiller avec ton mari. Ceux qui commandent aiment les sottises dans ceux qui obéissent; il faut devenir non pas dévote, le saut serait trop grand et le rôle est trop ennuyeux, mais pieuse raisonnablement, te confesser tous les mois.

Il faudra cacher aux yeux de ton mari l'amitié trop vive que tu pourrais avoir pour une amie ou pour moi; il trouverait que tu l'aimes moins que cette personne et se fâcherait. Si tu avais plus de petitesse dans l'esprit, beaucoup de détails que tu négliges te sembleraient importants; tu pourrais aller jusqu'à rendre ton mari constamment amoureux de toi. C'est là le chef-d'œuvre d'une femme; mais tu as le caractère trop élevé pour posséder ce degré de coquetterie.

Les jouissances des âmes comme les nôtres ou ne sont pas comprises, ou sont détestées par les âmes basses qui peuplent la société; souviens-toi de ce principe. Si ma lettre est trop mal écrite pour que tu puisses la lire couramment, copie-la.

Il faut cacher ta supériorité et jouir seule, dans ton cabinet, à lire un livre qui t'amuse ou dans une belle soirée; mais ne te livre pas à l'enthousiasme qui pourrait te saisir. Songe que quelque apparence que tu trouves, tu as une main de bois à tes côtés qui ne com-

prendra pas, ou enviera tes jouissances. On perd son feu à vouloir le communiquer à ces morceaux de glace : il faut jouir de soi-même dans la solitude, et, à l'égard de ses amis, ne dévoiler ses pensées qu'à *mesure* de l'esprit qu'on leur trouve; autrement on court le danger de leur paraître supérieur; de ce moment, on est perdu.

Tu doutes peut-être de cela; dans quatre ans, tu le croiras comme moi; l'expérience t'aura fait contracter cette pénible habitude.

Médite, je t'en supplie, sur cette lettre, et accoutume-toi à l'idée d'avoir un mari médiocre et plat; il ne faut pas absolument rester fille.

J'ai vu aujourd'hui une belle image de la mort dans un jeune corbeau que j'ai vu tomber et expirer dans l'Okre, petite rivière qui passe à B...

J'étais disposé à étudier l'expression, parce qu'un savant homme de la cour, dont je me suis acquis l'amitié, m'a prêté ce matin les œuvres de Raphaël Mengs, l'un des meilleurs peintres des temps modernes. Je suis allé voir le célèbre comte de Précy, celui qui défendit Lyon; j'ai trouvé chez lui une gravure d'un tableau de Mengs, c'est superbe. En revenant, toute l'attention de ma sensibilité tournée vers l'expression, j'ai vu s'anéantir la vie de ce pauvre corbeau.

Qu'est devenu Joseph Renavenk?

J'ai trouvé, à mon retour chez moi, Rulhière (*Histoire de Pologne*), livre excellent, à ce qu'ils disent, et Acerbi (*Voyage en Suède*); que de choses à la fois !

L'expérience te convaincra qu'un des grands moyens de bonheur est le cerveau. On s'amuse à voir des idées nouvelles, on joue de la lanterne magique pour soi.

Donne-moi une description de ta vie et écris-moi.

XLIX

Berlin, 30 avril 1807.

Je m'étais promis de t'écrire le 15 de ce mois pour te peindre les tempêtes qui, malgré la sagesse que je cherche à m'imposer, ont agité mon âme ce mois-ci. Je ne l'ai pas fait, le nom du 30 est comme le chant du coq qui me réveille. Mais, comme dans les monarchies du moyen âge, les troubles n'ont servi qu'à affermir l'autorité du despote, et le despote est ici la science du bonheur. Ce bonheur, impossible à trouver dans les autres, est encore très difficile à trouver en soi. Il faut cependant y parvenir, il faut se faire un bonheur solitaire, indépendant des autres, une fois que l'*on est* sûr dans le monde que vous pouvez être heureux sans lui, la coquetterie naturelle au genre humain les met à vos pieds. Accoutume ton corps à obéir à ta cervelle, et tu seras tout étonnée de trouver le bonheur : c'est le roc où était le palais d'Ar-

mide, horrible d'en bas, délicieux dès qu'on était parvenu aux plateaux supérieurs.

L'honneur se battant avec l'Amour et l'intérêt d'ambition, m'ont mis sept ou huit fois au comble de l'agitation malheureuse et du bonheur ardent pendant ce mois d'avril. Le 5 mars, l'honneur m'a brouillé avec Mal ; le 5 avril, réconcilié. J'ai dû partir pour Thorn J'ai vaincu l'Amour avec des peines infinies, et, puisqu'il faut le dire, en pleurant; j'étais si agité à sept heures du soir, au moment où j'allais décider de mon départ, que je courais les rues de Brunswick comme un fou; je passais devant les fenêtres d'une petite fille pour laquelle j'ai du goût; je me sentais déchiré. Cependant, l'honneur fut le plus fort; j'allai dire à Mal que je voulais partir; lui ne le voulait pas, il comptait sur l'amour pour me retenir, il me dit tout ce qu'il fallait pour me faire rester.

Je reste, je crois être heureux; je ne sais pourquoi Minette se met à me tenir la dragée haute; la politique, la vanité, la pitié m'ordonnent de ne plus m'occuper d'elle. Dans un bal célèbre, je fais la cour à une autre; étonnement, malheur, désappointement de Minette. Cette autre offre à ma retraite une victoire aisée.

Je fais une manœuvre superbe pour me rapprocher de Mina. Je vois de loin, à la promenade, un homme de beaucoup d'esprit qui méprise comme on le doit la canaille humaine, qui a cinquante ans d'expérience, et cent mille francs de rente ; c'est l'expérience de la

bonne compagnie; j'aborde cet homme et je fais tant d'esprit à sa manière pendant deux heures, qu'enfin il m'invite à une soirée qui avait lieu chez lui le même soir, et dans laquelle il n'y avait point de Français; voilà un beau succès ! J'arrive tout heureux chez lui. Sachant que mesdemoiselles de G... y allaient, Minette n'avait pas voulu y venir; je n'y trouve que ses sœurs et mademoiselle de T..., sa rivale. J'obtiens un rendez-vous avec cette rivale; au moment où j'y vais, on me dit : « Si vous allez ce soir dans telle maison vous y trouverez Wilhelhime; » je brusque mon rendez-vous; je saisis un moment où mademoiselle de T... sort pour aller faire du thé pour moi; je décampe, j'arrive dans la maison indiquée, où je ne trouve pas Minette, mais bien les deux plus laides et sèches créatures de Brunswick.

Enfin, hier, je me suis réconcilié avec Minette : j'aurais deux ou trois volumes de petites bêtises à te conter, mais je ne veux pas abuser de ton amitié pour t'ennuyer. Hier, Minette m'a *serré la main*, pas davantage; tu te moqueras de moi; mais, après la vie que je mène depuis six ans, c'est pour cela que j'ai été si agité ce mois-ci.

Je te supprime tous les embarras intermédiaires; mon seul confident, le seul Français avec lequel je puisse parler ici, jaloux du talent et de l'activité qu'il me voit déployer dans cette intrigue dont il connaissait le fond, ne me dit presque plus rien et n'est pas venu me voir depuis huit jours.

J'ai eu un mal très grand à la poitrine : la moindre parole me faisait de la peine à dire. Au milieu de tant d'agitations causées par de si petits moyens, la Sagesse grondait sans cesse, se fortifiant par le malheur qui suivait heureusement pas à pas toutes les fautes, et sortait victorieuse enfin en tuant l'Amour.

Je n'ai plus que du goût pour Minette, pour cette blonde et charmante Minette, cette âme du Nord telle que je n'en ai jamais vu en France ni en Italie; la preuve en est que je vais tâcher d'aller à Falkenstein, quartier général de l'armée. D'après ce que le grand-papa me dit de la lettre de M. D..., s'*il a l'occasion de lui écrire,* — je dis *si,* il ne faut pas l'impatienter, — prie-le de lui dire que je désire *servir à l'armée active;* n'oublie pas ma commission.

Une âme forte qui parviendrait à faire tout ce que la raison lui dicterait serait maîtresse de tout ce qui l'environne.

J'en ai eu l'expérience frappante depuis deux mois. Ajoute au peu que je t'ai dit de mon agitation huit ou dix voyages de quinze ou vingt lieues et dix heures de travail expédié en deux, et, ce qui est bien pénible, mais bien bon pour fortifier l'âme, *pas de confident,* toujours seul.

Ce soir, grande bataille au bal, où je vais me trouver entre les deux rivales; peut-être, demain, serai-je aussi agité qu'avant hier; mais le dessein en est pris, j'irai à l'armée si je le puis. Ce qui m'y attire, c'est

l'envie de voir de près les grands jeux de ces chiens de basse-cour nommés hommes.

The great father est fort content de toi; je vois enfin que tu fais des progrès dans la sagesse, seul chemin du bonheur. Quand tu le voudras, tu seras heureuse; pour cela, il faut d'abord acquérir la tranquillité : la beauté et la bonté de ton âme te fourniront assez de plaisirs. Une lentille tombant dans la mer agitée n'y cause aucun mouvement; dans une mer calme, elle fait naître des millions de cercles.

Une fois que nul être ne pourra agiter ton âme, tu feras ton bonheur avec une facilité qui t'enchantera. Pour cela, il faut intérieurement vaincre entièrement la vanité. Que madame Augustin Paricu ait dit de toi : « Cette grosse mademoiselle B... ressemble à une dinde en marchant, » ou : « L'on ne saurait avoir plus de grâce que cette aimable Pauline ! » *Tutto costena* regarde les bassesses et les bêtises de celui qui blâme ou loue : ses propos te seront bientôt indifférents; mais ne montre pas ce caractère élevé, les hommes diraient : « Quoi! voilà un être qui échappe à notre domination ? dans le fond de son cœur, il peut, avec raison, se préférer à nous ? » Et alors, comme mon ami d'ici, ils te haïraient.

D'après ce que me dit *the great father*, l'âge n'amortit pas l'agriculturomanie : tu ne seras jamais mariée, ma pauvre fille; un mérinos est bien supérieur à un gendre. Sois donc raisonnable ! vois un mari comme une chose et non pas comme un être; il

faut un cheval à un dragon pour vivre, et un mari à une jeune fille. Prends-moi M. Badou, c'est un bonhomme qui sentira que tu lui fais une faveur en l'épousant; tu lui persuaderas, au contraire, que tu te trouves très heureuse avec lui, et il te laissera vivre tranquille et indépendante; tu auras des enfants que tu chériras; le bonhomme aura des mérinos, comme son beau-père; il te fera voir Paris; peu à peu, nous l'y attirerons, et tu seras heureuse plus peut-être qu'avec Périer, mais dix millions de fois plus qu'avec Faure, Fleuron et les autres. Penet, peut-être, avait un degré d'esprit et de sentiment propre à être heureux en aimant sa femme; mais, même le connaissant, je parierais, dix contre un, qu'après les premiers trois ans, la femme de B... sera plus heureuse que madame Penet.

Réfléchis un peu à tout cela, jeune fille de vingt-deux ans.

Jean m'a dit que tu avais une amie mademoiselle Bonler. *It is true? and what soul and wit she has?*

Ne dis pas un mot de ce que je raconte dans la famille.

Écris-moi donc un peu; je ne parle pas de ton silence, il m'irrite.

Réponds-moi sur l'article mari.

C'est le plus important de ta position; tu n'as qu'à gagner à te marier, à moins que, Grandisson à la main, tu n'attendes sa copie.

Elle n'existe pas, mets-toi bien cela là.

La première qualité d'un mari est de n'*être point tyran*.

Le faible B... sera cela; regarde madame Bl... : son mari n'est pas plus mauvais qu'un autre; mais, ayant assez de caractère pour être *tyran*, et pas assez de magnanimité pour avoir horreur de faire des malheureux, elle est au comble du malheur. Réfléchis à cette première qualité d'un mari.

1° point tyran; 2° riche. — Il a les deux.

Réponds de suite; allons, la plume à la main ! obéis ou je te soufflette.

L

Berlin, 12 mai 1807.

Les Allemands ont peut-être une poésie très touchante. Mon ami (M. de Str...), dont je t'ai déjà parlé, m'a traduit littéralement une romance qui avait à mes yeux le mérite de porter ton nom; elle est intitulée *Lénore*, ce qui veut dire Eléonore.

Cette romance, que j'ai choisie à cause de cela dans les ouvrages de Bürger est très touchante; c'est entre la manière anglaise et la française. Le voile qui me couvre le génie de la langue allemande est encore

trop profond pour que je puisse donner plus de précisions à mes idées. Je crois entrevoir cependant que l'Allemand est moins enflé et plus près de la nature, plus vrai, plus naïf que l'Anglais. Dans cette romance, on dit d'un cheval qu'il faisait *trop trop trop !* on parle du tamtam des tambours.

Lénore se réveille d'un songe pénible.

— Wilhem es-tu infidèle ? es-tu mort ?

Wilhem avait suivi le roi Frédéric à la bataille de Prague ; mais le roi s'est réconcilié avec l'impératrice. On entend le tamtam, des tambours, l'armée passe par la ville, Lénore va demander à chaque soldat où est Wilhem : « Où est mon promis (usage allemand : on est promis avec sa maîtresse un an et souvent davantage avant de l'épouser) ? » Nul ne peut lui répondre. Toute l'armée est passée ; elle s'arrache les cheveux, sa mère veut la consoler ; elle repousse toute consolation ; enfin, à minuit, elle entend : *Trop trop trop !* dans la rue ; elle entend un homme qui descend de cheval, elle distingue le retentissement des éperons ; il monte, frappe rudement :

— Holà ! holà ! où est ma promise ?

— Me voici, cher Wilhem.

Elle ajoute quelques mots.

— Presse-toi : il faut faire encore cent lieues, jusqu'à ce que nous soyons à notre lit de noces ; viens monter en croupe sur mon cheval.

— Comment, monter en croupe ?

La cloche retentit encore, minuit vient de sonner.

Lorsque nous en étions là, huit heures ont sonné en effet; j'ai quitté Str... pour aller me faire présenter à la femme du gouverneur, qui est arrivée depuis trois jours (femme très commune).

Str... m'a dit que Lénore part avec son amant, qu'elle arrive au champ de bataille, et que, là, elle s'aperçoit que son amant n'est qu'un spectre : il a été tué sur ce champ; tous ceux qui l'ont été se promènent à cette heure nocturne.

Les Anglais sont fous de cette romance, à ce que m'a dit Str...; il y en a cinq ou six traductions.

Envoie-moi les dix-huit vers d'André Chénier et les quarante-huit de Lebrun, le commencement de l'*Iliade*, traduite par lui; si tu ne les as pas, tu les trouveras à la fin de quelqu'un de mes stéréotypes; n'y manque pas, je les ai promis.

J'ai demandé à M. D... d'aller à l'armée active; je quitterai Brunswick avec beaucoup de regrets, probablement dans quinze ou vingt jours. Demande de l'argent à mon père; j'en ai un vif besoin : on ne nous paye pas nos courts deux cents francs par mois depuis janvier.

Adieu; aime-moi un peu et dis-le-moi quelquefois; si je venais à mourir, je t'aurai quitté six mois plus tôt, car il y a six mois que tu ne m'as écrit.

LI

Sans date.

Ton confesseur t'a-t-il défendu de m'écrire?

LII

Berlin, juin 1807.

Je ne conçois pas ta manie de ne pas m'écrire quelquefois; elle me donne de l'humeur; mais je me figure une petite fille maniérée, affectée, pleine de sentiments copiés qui m'ennuirait toutes les semaines d'une lettre fade, et alors je t'aime mieux pour sœur; mais tu as le défaut des âmes fortes : de la bizarrerie et nul pouvoir sur elles-mêmes. Dis-moi un peu une bonne raison de ne pas m'écrire; je n'en connais qu'une, c'est que tu ne m'aimes plus. Dis, est-ce là ta raison?

J'ai appris la mort de cette pauvre madame de Rezi. Quelle triste vie! avec assez d'esprit et peut-être assez de sensibilité pour y avoir trouvé du plaisir et en avoir donné aux compagnons de la route, l'affectation gâta tout; mais c'est un extrême, le défaut contraire l'eût également rendue malheureuse. Je crains que tu ne sois trop franche; c'est aller se battre nue avec des gens bardés de fer. Il faut jouer et mépriser la comédie; je crois que tu as fait quelques progrès depuis moi, car on me fait ton éloge.

L'expérience m'a vieilli de deux ou trois ans depuis mon départ de Grenoble, à en juger du moins par la couche d'idées nouvelles que je suis obligé de traverser pour retrouver celles de ce temps-là.

Je relis la Logique de Tracy avec un vif plaisir, je cherche à raisonner juste pour trouver une réponse exacte à cette question : « Que désiré-je? » Chamfort donne pour une raison des succès du maréchal de Richelieu, qui n'avait aucune grande qualité, qu'il sut de bonne heure ce qu'il voulait. Que veux-tu, toi? Si Dieu arrivait dans ta petite chambre et qu'il te dît : « Je n'ai que deux minutes à passer auprès de vos beaux yeux et je vous accorderai tout ce que vous allez me demander, » je parie que, si le bon Dieu t'interdisait la demande générale d'être heureuse, tu ne saurais que dire. Pense un peu à cela, et fais-moi la grâce de me communiquer ce que tu dirais à Dieu.

J'ai, ici, ce que j'ai souvent désiré et les choses au manque desquelles j'attribuais mon ennui; et cepen-

dant je suis souvent dans cette triste position; c'est le mépris des hommes qui m'y plonge. Ne dis pas cela, mais tu n'as pas d'idée comme ce sentiment est tourmentant; il sape le plaisir que l'on trouve dans les beaux-arts. *Je méprise sincèrement Racine;* je vois d'ici toutes les platitudes qu'il faisait à la cour de Louis XIV. L'habitude de la cour rend incapable de sentir ce qui est véritablement grand.

Je suis chez l'intendant pour faire un grand rapport; il est arrivé. Adieu; demande *some money to my dear father.*

LIII

Berlin, 26 juillet 1807.

Je prête l'oreille à chaque minute, pour savoir si l'on ne tire pas le canon, mon chapeau et mon épée sont sur ma table, mes deux chevaux frappent le pavé de la cour et s'impatientent, tout cela pour le prince de Neuchatel, ministre de la guerre, qui doit arriver ce soir, et à la rencontre duquel tout l'état-major va ce soir à sept heures; comédie, à neuf; grand cercle chez le gouverneur et illumination; tout le monde court, tout le monde s'agite. Je lis Goldoni en attendant; j'ai trouvé ici un bel exemplaire qu'on m'a

prêté, seize volumes in-8°; c'est dans chaque volume quatre ou cinq comédies, aucune de la forme de Molière, mais presque toutes pleines de naturel. Elles ont encore un autre charme pour moi : elles me rappellent les mœurs et le langage de ma chère Italie, de cette patrie de la sensibilité. As-tu lu *Corinne?* On en est enchanté ici; mais que la peinture est loin de l'original!

L'empereur m'a nommé adjoint-commissaire des guerres, le 11 juillet; prie mon grand-papa de remercier qui de droit.

M. D... a un fils âgé actuellement d'un mois.

Sa Majesté vient de lui envoyer la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Henri (ordre de Saxe) en lui disant qu'il se réservait de lui donner de nouvelles marques de sa satisfaction par son avancement dans la Légion d'honneur.

M^al^ a été nommé officier dans cette Légion. Il compte partir incessamment pour Paris avec tout son monde.

Je ne sais ce que le hasard décidera de moi : les froids Allemands commencent à m'ennuyer un peu; je voudrais être employé à dix lieues de Paris ou à mille. A mille, j'acquerrais des droits à l'être par la suite à Paris même.

Adieu; je voulais raconter à mon grand-papa un superbe voyage au Brocken (le camp de la forêt Hercynienne; c'est à vingt-cinq lieues d'ici que Varus fut détruit; on voit très distinctement son camp), mais

trente lettres par jour et des convois de toute espèce m'en ôtent le temps.

Écris-moi au moins pour me dire pourquoi tu ne m'écris pas. Ton confesseur te l'a-t-il défendu ? Est-ce une gageure ? Sans ma pension, je ne pourrais pas manger ; parle beaucoup de cette vérité.

LIV

Vienne, 4 septembre 1807.

Il y a bien longtemps que tu ne m'as écrit, ma chère et bien-aimée Pauline ; j'ai eu ici avec moi mon cher frère pendant un mois ; il part demain pour Grenoble ; mais ne parle pas de son voyage. J'ai reçu une grande lettre de mon oncle. Je vois que vous avez perdu encore une belle-sœur, je crains que tous ces deuils ne t'attristent.

Je voudrais te voir voyager ; vous êtes à la porte de la Suisse et de l'Italie : profite de ta liberté actuelle. Il faut secouer la vie : autrement, elle nous ronge.

Je t'ai écrit, étant assez agité. La passion, qui causait tous ces *spasimi*, s'est terminée d'une manière assez singulière ; elle avait deux objets liés ensemble. Le premier est devenu impossible ; quant au second, je

crois qu'on a actuellement de l'amour pour moi et qu'on n'en a que pour moi; je viens de passer deux heures dans le tête-à-tête le plus tendre, mais une petite maladie m'empêche de profiter de cet amour; je te conterai tout cela un jour. Deux ou trois personnes qui connaissent ma conduite me reprochent d'avoir trop fait pour l'amour. Mais on ignore tout cela ici; on est à mille lieues de me croire amoureux. J'ai cependant fait une imprudence aujourd'hui. C'est le jour de naissance de B...; ce jour-là est un jour de fête dans le pays. Je lui ai envoyé un joli petit citronnier tout couvert de citrons et qui s'élance du milieu d'une touffe de fleurs, qui a été remarquée. C'est une faute; huit jours d'indifférence apparente dérouteront, j'espère, l'attention des malins.

Une autre fois, je te parlerai de la beauté des environs de Vienne, du caractère singulier des habitants, de leur bonté extrême à notre égard. On n'est pas assez reconnaissant de cette bonté, parce qu'elle tient à une cause de niaiserie.

Si on fait la paix, j'irai à Naples, à Rome, dussé-je n'y passer que huit jours. J'ai économisé soixante louis pour cela; n'en dis rien encore; la chose faite, on la pardonnera, le projet semblerait un monstre.

Dès que je pourrai monter à cheval, je vais être toute la journée par monts et par vaux, pensant à toi dix fois le jour, et désirant te voir agissante. Le repos, avec notre caractère est l'avant-garde de la mort.

LV

19 septembre 1807.

Je me croyais quitte à jamais des pompes de l'amour et sur le point de faire mon salut; mais mon orgueil vient d'être bien humilié : je viens de recevoir une lettre qui m'a fait tant de plaisir, qu'il faut nécessairement que je sois amoureux de celle qui l'a écrite.

Or, voici mon conte : Il y avait ici, il y a huit mois, un colonel avec qui je fis connaissance par la vertu de mon état ; il avait une femme de vingt-trois ans, d'infiniment d'esprit, et de ce caractère élevé que j'aime tant dans les Italiennes. Je plaisantai trois ou quatre fois avec elle, une entre autres, en lui gagnant un louis ou deux à un jeu où l'on joue six sous. Son mari part avec son régiment, mais il meurt à six lieues d'ici. Elle revient quelques jours après ; je vais la voir. Je trouve qu'elle me reçoit bien, au milieu de sa profonde douleur, mais comme tout le monde. Moi, reçu comme tout le monde, m'ennuyant, sachant qu'elle s'ennuie, sûr de passer des moments agréables auprès d'elle, je demeure quatre longs mois sans l'aller voir. Un soir, à la promenade, le hasard nous met à côté l'un de

l'autre: elle partait dans huit jours; depuis ce moment, nous passons notre vie ensemble, elle connaissait les mêmes villes d'Italie que moi et presque les mêmes personnes; elle part, je galope dix lieues à sa portière. Nous faisons la plus ridicule conversation du monde toute la nuit, elle ne se couche presque pas et cela pour parler de l'agrément de chasser et autres choses intéressantes; mais je crois que nos yeux avaient plus d'esprit. Enfin, je la quitte; en revenant et crevant mes chevaux, je me trouve trop bête pour que ce soit naturel. Elle m'avait promis de m'écrire, bah! elle m'a oublié. Avant-hier, on m'apporte une mauvaise petite lettre, en papier jaune; elle avait si bonne tournure, que je la crus de Barral. J'ouvre, et, un grand quart d'heure après, je me trouve rouge jusqu'aux yeux, me promenant à grands pas, le plus content des hommes, et soupirant.

N'est-il pas bien comique qu'il n'ait dépendu que de moi, pendant quatre longs mois de Brunswick, de voir ou d'avoir une femme charmante, et que j'attende que trois cents petites lieues nous séparent pour y songer?

Plus, avant-hier, c'est-à-dire le 10, bataille! une fusillade où j'ai été, où une vieille femme, les deux mains croisées sur le ventre, a eu l'avantage de les avoir percées comme Notre-Sauveur, et de plus le ventre, et d'aller sur-le-champ éprouver l'effet de sa miséricorde. Sans compter plusieurs coups de sabre dont personne se vante. Clair de lune magnifique; rue

large pleine de monde. *Fer-flou-Ke-ta Fran-çauze*, ce qui veut dire f... gueux de Français, tombant de tous côtés sur mon chapeau d'uniforme, un coup de fusil, vingt personnes étendues autour de moi, les autres se sont précipitées contre les murs, moi seul debout. Une belle fille de dix-huit ans, la tête presque sous mes bottes... je la crois blessée, elle frémissait violemment, mais non pas de ma main qui tâtait très innocemment un fort beau bras bien frais, je la relève pieusement pour voir si c'est la jambe qui est cassée, la bataille s'engage, de nouveaux coups de fusil partent; je la porte contre un mur, je pensais à Sganarelle portant Clélie; je la mets par terre; elle me regarde, me fait une jolie révérence et s'enfuit.

Cependant les soldats accourent... Ici, mon style devient plus humble parce que le héros s'en va. Il se trouvait au milieu du peuple révolté contre les Français dont un avait un peu tué un pékin; il attaquait l'hôpital où gisait le tuant et cent cinquante braves soldats faisaient feu sur ladite canaille. Je me rappelle cette aventure à cause du superbe coloris qui éclairait la scène; la lumière était pure comme les yeux de mademoiselle de B...; mais voilà une comparaison de Chateaubriand, qui dépeint la campagne de Rome d'après celle de Babylone. Mademoiselle de B... est une grande personne de dix-sept ans qui a autant d'attraits que ses aïeux de titres. Elle a de grands yeux d'un bleu foncé se détachant sur le plus beau blanc du monde, des yeux qui, par leur éclat et leur pureté, percent au fond

de l'âme, c'est quelque chose d'immatériel que ces yeux-là ; c'est une âme toute nue.

Allons, réponds-moi donc.

LVI

6 octobre 1807.

Voici, ma chère Pauline, les principaux ouvrages de Mozart, mucisien né pour son art, mais âme du Nord plus propre à peindre le malheur et la tranquillité produite par son absence, que les transports et la grâce que le doux climat du Midi permet à ses habitants. Comme homme à idées et homme sensible, il est infiniment préférable, disent les artistes, à tous les médiocres auteurs italiens; cependant, il est très loin en général de Cimarosa; c'est celui-là que je voudrais t'envoyer, tâche de lire *il Matrimonio secreto; il Principe di Tarenta.*

La musique me console de bien des choses; un petit air de Cimarosa que je fredonne d'une voix fausse, me délasse de deux heures de paperasserie. Me voilà à jouer le piquet presque tous les soirs avec mon ordonnateur, homme aimable qui a beaucoup connu Collé, Crébillon fils, Rulhière, Coslin, Letemps, qui

sera longtemps votre maître dans l'art de vivre. A propos de Collé, les deuxième et troisième volumes de son journal viennent de paraître: lis-les; il y a bien de la grâce.

Quel effet a produit ma lettre à mon père ? Dis-lui que nos orges arrivent à Brunswick dans trois ou quatre jours, que je les enverrai à Paris par la première occasion et que, de là, ils iront étonner les bords de l'Isère.

As-tu continué à voir V... ? Je voudrais bien que tu te liasses assez avec elle pour lui ouvrir ton âme et lui faire part de tes projets; les événements de la vie changeront ton caractère; ne te mets pas dans une position de laquelle tu ne pourrais plus te tirer. Aux yeux de l'immense et badaude majorité, la fugue est un morceau de musique impardonnable. Apprends à espérer, c'est savoir prendre patience; marie-toi; rends-toi indépendante. Tu te moqueras de moi; tu diras que j'en parle bien à mon aise; malheureusement, je ne puis que parler de tout cela, je voudrais bien pouvoir agir.

Mets-toi bien dans la tête que, deux ans de vie mariée, dans ton ménage, avec un enfant ou deux, te changeront au point de ne pas te reconnaître toi-même. Je le sens sur moi; j'estime beaucoup de choses que je méprisais il y a quinze mois. Je t'en prie, ouvre ton âme à V...; elle a une âme capable de secret et elle a bien plus d'expérience que toi. Elle connaît la cruauté et l'ironie que le malheureux, qu'une âme forte a

fait errer, rencontrerait à chaque pas : tout le monde se mettrait à faire de la vertu sur son compte. Le rôle d'une demoiselle, dans nos mœurs, est l'immobilité, la nullité, toutes les négations. On accorde à une femme mariée une liberté qui va jusqu'à la licence. Tu connais le cousin Badon; il n'est pas brillant; si cependant tu l'avais épousé malgré son nom ridicule, tu serais à Genève et à Vogheron maîtresse de maison et, avec bien peu d'adresse, faisant à peu près ce que tu voudrais, promenant, faisant de la musique, accueillant les gens d'esprit, éconduisant doucement les butors. Au nom de Dieu, attends mon voyage à Grenoble avant de rien décider; ne précipite rien; consulte V...; si jamais tu lui parlais de moi, que tu puisses le faire avec délicatesse, dis-lui qu'elle a toute mon admiration.

Adieu; écris-moi. J'espère que je serai à Grenoble au mois de mai 1808.

LVI

Brunswick, 9 octobre 1807.

Jean est parti avant-hier pour Grenoble, où je souhaite qu'il rende de grands services. J'ai pris un do-

mestique tel quel; le pauvre diable sait écrire, par malheur ! il me sert de second secrétaire depuis hier; j'ai réellement du travail pour deux.

Je t'écris au milieu de onze ou douze officiers qui vont dîner avec M. D... ; c'est le seul moment que je puisse accrocher depuis quatre jours. Je répondrai à mon grand-papa dès que je pourrai coudre quatre idées raisonnables. Il ne se figure pas mon maître tel qu'il est. C'est une cour; mes mérites ou démérites n'y font rien. C'est l'occasion, c'est le hasard, c'est la grâce, l'activité que je puis mettre à mon affaire qui m'avancera.

Adieu; il n'y a pas moyen de continuer; une discussion sur les cinq plus longs mots de la langue italienne me ferme la bouche, en me remplissant les oreilles.

Envoie-moi quatre ou cinq bonnes empreintes du cachet de mon père; ces bêtises-là ont du prix et un grand prix en Allemagne. C'est la planche qui aide beaucoup d'honnêtes gens à franchir les préjugés qui les séparent de moi.

Adieu; n'y manque pas.

Quand on m'enverra le gros paquet, je prie de le remettre à mon camarade Faure. Adieu. Expose à mon père que j'ai deux cents francs, cent cinquante francs de frais de bureau, deux chevaux, deux secrétaires, dix déjeuners à donner aux camarades qui passent. Adieu; écris-moi. Où en es-tu avec mademoiselle Boulon?

LVII

12 octobre 1807.

Je pars mercredi, ma chère Pauline, pour Bamberg; je pars avec un homme que j'aime et qui a des bontés pour moi; ainsi, quoique je n'aie aucun uniforme à porter, je pars avec assez d'assurance de mon sort futur. Mon seul chagrin, en quittant la France pour une seconde fois, est le chagrin dans lequel je te suppose.

Ce chagrin vient, ce me semble, de deux causes : de l'ennui et d'une espèce de découragement, de mépris de toi-même.

En te mariant, tu sortiras de ces deux états. L'ennui disparaîtra, parce que tu seras environnée d'objets nouveaux; tu commenceras à t'estimer en te comparant à ce qui t'entourera, tu prendras une nouvelle vie. Alors tu connaîtras le prix de la retraite dans laquelle tu auras vécu. C'est dans la retraite et le plus vif malheur que Catherine la Grande mérite d'être ainsi désignée.

Ton mariage ne peut tarder; d'ici à deux ans, tu ne verras plus ce Grenoble qui t'excède. Songe bien aux

trois ou quatre raisons que je viens de te donner. Jusqu'au changement de ton sort, lis le plus possible et voyage tant que tu pourras.

Observe d'un œil attentif ce que P... pensera et dira d'un message que je vais lui adresser incessamment. En voici l'esprit: Considérant que tu ne m'as envoyé que trois cents francs depuis le 1er juillet; qu'à trois cents francs par mois comme nous en étions convenus, tu me dois neuf cents francs à la fin d'octobre; que moi-même je dois plus de mille francs; j'ai tiré sur toi deux lettres de change, l'une de huit cents francs, payable le 10 novembre, l'autre de sept cents, payable le 10 décembre. Il me reste donc dix-huit ou vingt louis; mais il faudra peut-être, arrivé à Bamberg, que j'achète un cheval; j'aurai donc encore besoin de sept ou huit cents francs.

Tout cela est plus que vrai, et je suis au plus bas. Adieu. Dis cela à notre cher oncle et à mon grand-papa, sans lesquels je perdrais courage. C'est une lettre de mon grand-papa qui a décidé mon affaire. Il m'a planté; il faut que mon père m'arrose. Dis mille choses pour moi à notre bonne tatan: assure-lui que je pense souvent à elle, et que, dans cette passe, je ne cours pas l'ombre d'un danger.

LVIII

25 novembre 1807.

Je n'ai pas eu un moment depuis le 2 de ce mois, ma chère Pauline ; sans cela, je t'aurais parlé d'une partie de chasse après laquelle je suis resté ce jour-là à Brunswick. Je demandai à l'intendant et à l'ordonnateur la permission de chasser pendant cinq jours au Hartz, chaîne de montagnes à douze lieues d'ici. J'y allai avec M. Réol ; homme sensé manquant d'éducation première et à qui cinq ou six voyages en Afrique, quatre en Amérique, deux dans les mers du Nord, les guerres de la Vendée et de Lyon, ont donné une très forte dose de bon sens. Au moment de partir, ou plutôt un moment après être partis, nous fîmes changer de direction à notre voiture, et nous prîmes la route de Hambourg. Ne parle à personne de ce voyage imprudent dont personne ne se doute ici. Nous arrivâmes à Hambourg après avoir erré pendant quarante-cinq heures dans un vaste désert de sable qu'on nomme les Landes de Lunebourg, paysages vraiment flamands, d'immenses prairies entourées de clôtures de bois et coupées par de sombres bois de pins et par

de petits ruisseaux débordés formant des lacs. A deux heures du matin, nous sommes à Haarburg; tapage épouvantable à la porte de la meilleure auberge, située sur le port. Après avoir grelotté une heure à la porte, elle s'ouvre; une affreuse servante nous dit: « Tout est plein, » et la referme. Nouveau tapage; elle se rouvre. Nous nous précipitons dans la maison; après une grande heure de peine, nous sommes couchés sur la paille au fond d'une grange si bien couverte, que, tout en dormant, nous observons la comète, qui se montrait superbe, au milieu d'un ciel éclairé par une gelée à pierre fendre. Nous sommes les premiers levés à cinq heures; nous trouvons toute une famille d'Allemands qui prenait le café dans le *stouve*, chambre à poêle dont l'air n'a pas été renouvelé depuis le commencement du froid; vie purement animale, air triste de ces gens-là; il est si marqué, que nous leur croyons quelque chagrin. Nous laissons notre voiture à l'aubergiste et nous nous rendons au bateau. Il règne un brouillard froid : ce bateau est encombré de toute sorte de figures parmi lesquelles prédominent un petit-maître allemand, sa pipe et son valet de chambre : caricature froide dont la vulgarité des sentiments et des pensées conduit bien vite à une indifférence mêlée de mépris. Le petit-maître français est au moins gentil; il ne s'estime qu'autant qu'il amuse les autres. Parmi les petits-maîtres étrangers, les plus passables sont les jeunes gens qui satisfont avec gaieté et prudence les goûts de leur âge; j'entends

prudence dans le soin de n'offenser personne, car un des goûts de la jeunesse est souvent de négliger le danger. Haarburg est situé sur une écluse qui communique à une des bouches de l'Elbe. Vis-à-vis de Haarburg, l'Elbe est immense : il couvre, dans cette saison, plusieurs petites îles et avait, le 28 octobre, jour de notre passage, plus d'une demi-lieue de large vis-à-vis de Haarburg. Réol, marin expérimenté, qui a fait deux ou trois fois naufrage, m'expliquait tout, dans la langue des marins qui a au moins cinq ou six cents mots qui n'ont de français que la désinence. Nous fûmes presque au moment de chavirer à cause de la lenteur des matelots ; ces petits dangers, absolument mauvais pour moi, me firent beaucoup de plaisir.

Réol me contait qu'étant dans les eaux de l'Amérique-Nord, un coup de vent mit le navire sur le côté ; il resta quelques secondes dans cette position gênante. Un second coup de vent le remit sur quille.

Nous touchâmes à Altona et entrâmes enfin dans le port de Haarburg, plein de vaisseaux qui y pourrissent à cause de l'impossibilité du commerce.

(Je m'arrête ; j'ai fait toute la matinée des remèdes contre cette ennuyeuse fièvre de tous les hivers, et je n'en puis plus. Madame D... repart demain pour Paris.)

Je poursuis le 27 ; mais j'aime mieux continuer la parenthèse que la lettre. Madame D... est partie hier ; aujourd'hui, il fait un vrai temps du Nord ; il n'est pas quatre heures : j'y vois à peine auprès de deux

grandes fenêtres donnant sur une place. J'ai pensé à toi vingt fois, aujourd'hui et hier, en lisant des romans qui n'ont d'autre mérite que d'être écrits en anglais. Combien ces livres donnent une fausse idée de la société ; on les croirait écrits par et pour les habitants de la lune.

Je crains que tu n'aies formé plusieurs de tes opinions d'après *this donned books*. Les belles âmes seules ont ces sortes d'illusions ; mais aussi elles sont presque toutes malheureuses, et je tremble que tu n'en augmentes le nombre. Tu verras, par la lettre ci-jointe de Brigillion, que plusieurs commères de la grande rue se sont aperçues de tes travestissements. Si tu n'y mets ordre, tu ne te marieras pas ; ne crois pas que j'exagère pour faire effet ; je te donne ma parole d'honneur que je crois le mariage, en général, aussi utile au bonheur des femmes que nuisible à celui des hommes. Je donnerais tout au monde pour que tu puisses mériter l'amitié de mademoiselle V... Fais tout au monde pour cela et rends m'en compte. Elle a tâté de ce monde cruel envers les malheureux, de cette fausse pitié pire que le mépris.

Ce qui rend les folies si fatales aux belles âmes logées dans des corps de femme, c'est qu'on leur suppose toujours pour cause une faiblesse méprisable en général. Le jeune homme le plus spirituel et le plus amoureux ne t'épouserait pas, si vingt ou trente dames l'assuraient t'avoir vue courant les rues le soir en habit d'homme.

Il y a deux ans que, lorsqu'on me donnait des conseils pareils à ceux que je voudrais te voir suivre, je me disais en moi-même : « Ame froide! » et je me gardais bien d'en croire un mot; mais beaucoup de malheurs que je ne t'ai pas racontés parce qu'ils étaient de tous les jours et trop longs à expliquer, m'ont enfin ouvert les yeux. Je me suis décidé à regarder autour de moi, à m'assurer des faits que l'on me conterait, à n'établir mon opinion que sur ceux qui étaient positifs. Je donnerais un an de ma vie pour te voir dans cette disposition :

« Mais je m'ennuie trop! je ne peux plus continuer à mener cette vie monotone! »

Mais songe qu'un éclat une fois fait, c'est pour toujours; tu ne peux plus trouver de mari. Nous aurons peut-être quatre à cinq mille francs de rente; tu mèneras une vie très ressemblante à celle que D... mène avec le revenu de dix mille; elle est soutenue par l'opinion publique; elle a des sociétés où on la reçoit avec plaisir; si on fait des objections contre elle, on les tire de sa personne, de son esprit, de son caractère. Toi, au contraire qui lui es mille fois supérieure de tous ces côtés-là, ta supériorité même te nuira.

« Mais je me ferai maîtresse de langue anglaise, de dessin, etc., etc. »

Tu t'imagines que ce métier te donnera de quoi vivre, et que tu seras aussi heureuse avec quatre mille francs gagnés de cette façon, que le bourgeois ton voisin, avec les quatre mille francs qu'il gagne à son

commerce de bas de filoselle. Pas du tout : le marchand de bas te méprisera et te le fera sentir de mille manières. Si tu avais vu le monde, tu saurais que toute personne qui n'a pas un état que la vanité soit forcée d'estimer, et quelque fortune, y est accablée de mépris honnêtes par la forme et outrageants en effet. Tu te figures cela d'après ces *donned books* dont je te parlais dans le moment; il vaudrait mieux se figurer un moulin à vent, d'après une charrue. La vérité n'est que l'opposé de ce qu'ils disent, c'est tout simple. S'ils montraient le monde tel qu'il est, ils feraient horreur et, même sur les gens qui sont de leur avis, produiraient une impression de tristesse qu'on chercherait à éviter.

Un homme de sens et d'esprit, faisant un roman duquel il veut tirer de l'argent et quelque réputation, qui l'aide à mieux vendre le second, a donc grand soin de ne pas aborder cette fatale question. Il peint les passions comme l'abbé Prévost, et il les peint dans des gens riches. Le pauvre abbé Prévost n'avait cependant pas besoin d'aller bien loin pour trouver les exemples de la misère; il s'était enfui de son couvent à vingt-cinq ans, et, depuis cet âge jusqu'à celui de soixante-sept, je crois, où il est mort, il a été abreuvé de toute sorte de dégoûts. Si, au lieu de s'enfuir et faire un éclat, il avait employé son esprit à obtenir par l'intrigue sa sécularisation, il aurait été, à Paris, un homme de lettres considéré, membre de l'Académie, lecteur de quelque prince et ayant comme Duclos trente-cinq mille francs de rente.

Je te cite cet exemple parce qu'il est le plus court à exposer et que peut-être tu connais les personnages; mais le monde est plein de faits qui donnent le même résultat.

Une femme doit d'abord être mariée; c'est ce qu'on lui demande; après, elle fait ce qu'elle veut. J'en reviens toujours à mademoiselle V... On la dit retirée près de Grenoble; tâche de l'aller voir avec mademoiselle M... et, là, ouvre-lui franchement ton cœur (sans parler de moi en aucune façon): demande-lui des conseils. Elle a une belle âme; ta franchise et les malheurs dans lesquels tu es sur le point de te précipiter la toucheront; elle te donnera des conseils qui peut-être ne seront pas tels que les miens, mais qui certainement vaudront mieux.

Je voulais t'envoyer de Hambourg des petites vues qui te donnassent une idée du pays: je n'ai trouvé que des vues de Dresde, la Florence de l'Allemagne. Les voici. Mets-les dans ta chambre; elles sont assez différentes; chaque fois que tu les verras, songe au danger de se mettre la société à dos, surtout quand on a de l'âme et de l'esprit; on peut revenir sur l'eau avec de la bassesse, mais autrement c'est impossible. Je joins à ma lettre une carte d'Allemagne et d'une partie de l'Europe; elle est fort commode en ce qu'on peut l'avoir toujours sous les yeux. J'y avais marqué mes courses *through the World :* comme je n'en puis pas avoir d'autre exemplaire, je t'envoie celui dont j'ai fait usage.

Une remarque m'a frappé aujourd'hui : les trois quarts des bourgeois dérangent leur fortune ou tout au moins se donnent des ridicules pour faire quelque acte de supériorité, courir la poste très vite par exemple, ou autres choses semblables. Nous nous moquons beaucoup d'eux ; mais la portionnelle d'autorité que nous exerçons nous donne l'occasion d'avoir gratis les mêmes jouissances de vanité que le bourgeois payait si cher. Nous avons eu, ces jours-ci, cinq ou six anecdotes, dont ce raisonnement est le résumé. Peut-être te semblera-t-il inintelligible. Mais une soirée de quatre-vingts personnes m'appelle chez le grand juge.

Dis-moi quel parti on a tiré de Jean ? Envoie-moi donc une empreinte ou deux du cachet de nos ancêtres. En même temps, dis-moi un mot de mademoiselle V... Adieu ; aime-moi et écris-moi. Je voudrais bien qu'il n'y eût plus d'aigreur, entre mon père et moi ; tâche de nous réconcilier. Que dit-on, que pense-t-on de moi ? Tu vois bien que tu dois m'écrire puisque tu es mon ambassadeur.

LIX

3 décembre 1807.

J'ai été hier, toute la soirée, directeur de comédie. Je me suis beaucoup amusé, et je suis encore tout gai de nos essais dramatiques : nous avons répété *Dupuys et Desronais* et *la Vérité dans le vin*, tableau vif et naturel des mœurs de ce temps-là; Marianne, sans être très jolie, n'était pas mal. Une jolie femme, tombant dans une société d'hommes, met un vernis brillant sur toutes leurs qualités. J'avais hier trois hommes d'esprit parmi mes auteurs; nous rîmes jusqu'à minuit.

J'ai été toute la matinée avec Grégoire VII et tout le moyen âge. Je lis Koch, ce livre que je t'ai conseillé. Je vais le mêler avec Ancillon et l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire; j'y joindrai celui de Condorcet sur le *Progrès des lumières*. J'espère, à l'aide de ces hommes animés de passions et de préjugés différents, me former un bon canevas de l'histoire moderne. Je ne sais pourquoi le moyen âge est lié dans mon cœur avec l'idée de l'Allemagne. Les paysans du pays de Brunswick ont conservé le costume de Charle-

magne, mais exactement. Le Nord contre lequel j'ai de l'humeur au printemps et en automne me touche pendant l'hiver; il est dans toute sa sombre parure. Une église gothique, environnée d'arbres décrépits, et couverte de neige, me touche. J'en ai une absolument telle, à côté de chez moi, Sainte-Égidie. Je ne sais si tu comprendras toutes ces liaisons de sentiments, qui sont peut-être les mêmes chez toi; car j'ai éprouvé qu'en beaucoup de choses, nous nous ressemblions; mais, ce matin, j'étais entièrement à Hildebrand et dans la cour du château de Canossa, avec l'empereur Frédéric, je crois.

Tu trouveras peut-être des remarques dans toutes ces idées : il y a bien peu de personnes à qui j'ose les communiquer; mais cela peut prêter quelque poids aux avis que je te donne et que tu pourrais croire partant d'une âme froide. Mes amis, si tu leur parles de ce détail, pourront te dire jusqu'à quelle folie j'ai poussé le préjugé contre ce que je nommais les froids; cela allait, il y a trois ans seulement, jusqu'à mépriser Duclos.

Je ne puis compter comme véritable expérience que celle que le malheur a gravée dans mon cœur depuis le 16 octobre 1806.

Croirais-tu que les deux tiers de mes idées ont changé depuis ce temps-là, non pas sur les principes, mais sur la manière de se conduire avec les hommes. Quand on a le malheur de ne pas ressembler à la majorité des humains, il faut les regarder comme des

gens qu'on a mortellement offensés, et qui ne vous souffrent que parce qu'ils ignorent l'offense que vous leur avez faite; un mot, un rien peut vous trahir. Prends donc patience jusqu'à ton mariage; une fois mariée, tout prend une autre couleur; avec un peu d'attention, et l'art de faire croire à ton mari qu'il a plus d'esprit que toi, tu feras à peu près ce que tu voudras et seras enfin heureuse à ta manière.

Adieu; écris-moi.

LX

Berlin, 1807.

On a raison, toutes les agitations sont grandes dans la solitude; j'écrivais, il y a trois jours, et je le sentais bien, que mon goût pour Minette était entièrement passé; je la sacrifiais à mademoiselle de F..., que je n'aime point; je m'amusais des agitations des deux rivales; je demandais enfin à la philosophie des émotions que l'amour ne me donnait plus : il s'est vengé.

Mademoiselle de T... me dit presque qu'elle m'aime. C'était jeudi passé; l'aveu de cet amour consistait à m'avouer celui qu'elle avait eu et qu'elle n'avait plus pour M. L... Ce même soir, j'ai lieu de croire qu'elle

s'est réconciliée avec M. L... J'ai vu pour la première fois auprès de M... un amant qui lui a fait la cour pendant quatre ans et qui n'attend, pour l'épouser, que le consentement ou la mort de son père; sans amour même elle doit le préférer à moi, qui n'ai nulle envie de l'épouser. Ce soir-là, elle a tenu la balance entre nous deux; mais, hier lundi, elle avait l'air de l'aimer. Croirais-tu que, depuis quatre mortels jours, je ne pense qu'à cela. Quand mon âme ne trouble pas mon esprit, il est entièrement occupé des moyens de m'en faire aimer, sans lui nuire auprès du futur mari, et, bien certainement, le lendemain que je serai sûr de son amour, elle me sera presque insupportable. Enfin, hier, la rage dans le cœur, je me suis souvenu de l'influence du physique sur le moral: j'ai pris beaucoup de thé, et j'ai retrouvé en partie ma raison, assez du moins pour être aimable; mais elle a trop d'esprit et trop de passion pour être bien sensible à ce genre de mérite. Dans mon malheur, je me suis adressé à tous mes goûts pour me distraire; j'ai fait de petits voyages. La lettre que j'ai écrite à mon père te dira où et comment j'ai voulu lire; les livres m'ont ennuyé. Ce matin, je les passais en revue; mon œil est tombé sur un volume de pensées diverses d'Helvétius; j'ai pris un cheval; j'ai galopé jusqu'à Richemonde (très joli jardin anglais, éloigné de Berlin comme le pont de Piquepierre, de Grenoble, dans un pays de plaine à végétation pâle; Richemonde me rappelle le Belvédère: il y a un petit château). En arrivant sous ces ombrages froids, je me

suis jeté sur le gazon, Helvétius m'a consolé pendant deux heures.

Voilà ma vie, ma chère amie; quelle est la tienne? Songes-tu un peu sérieusement à te marier? cela veut dire : « Es-tu guérie de croire trouver un Saint-Preux ou un Émile pour mari? » Ni l'un ni l'autre, ma chère; un homme vaniteux que tu mèneras, qui ne sera ni bon ni méchant, et dont le caractère changera tous les dix ans avec le physique. Je ne serai tranquille que lorsque je te saurai mariée; c'est l'état d'une fille, et tu ne saurais croire combien je m'applaudis d'en avoir un, ne fût-ce que pour apprendre à m'en passer. N'espère pas trouver un bonheur solide dans le célibat; l'image du mariage viendra toujours te troubler; je souhaite avec passion savoir ce que tu penses et sens sur cet objet important et urgent.

Rappelle-toi le prix du temps; mon aventure de cette semaine doit te le prouver; j'ai eu le cœur de Minette presque dans ma main, il n'a tenu qu'à moi de m'en faire aimer beaucoup; je me disais assurément: « Ça ne peut me manquer! » Ça me manque cependant et d'une façon cruelle.

Parle tous les jours d'argent pour moi à mon père; j'en ai grand besoin; parles-en tous les jours, je compte sur toi pour cela; mais j'avoue que j'aimerais mieux que tu employasses à m'écrire le temps pendant lequel tu lui parleras pour moi.

Donne-moi tous les détails possibles sur la famille, etc., etc.

LXI

Basse-Saxe, 1807.

Cette langue allemande est le croassement des corbeaux ; j'ai commencé, ce matin, à l'apprendre pour me tirer d'affaire en voyage. Voilà l'officiel.

Actuellement je te dirai que je suis, je crois, heureux d'avoir tant à travailler ; mon âme a encore la mauvaise habitude d'aimer, et ma raison me dit que c'est absurde. Excepté toi, je ne vois rien de digne d'être aimé; du reste, mon mépris pour la canaille humaine augmente considérablement : ils m'amusent encore comme des singes jouant des farces. Je suis fatigué de ridiculités, tant il faut que je me donne de soins pour n'en pas perdre le spectacle d'une seule. Quand je suis ennuyé, je demande des jouissances à mon estomac.

Adieu ; je suis poussé par un portefeuille dont la gueule horrible est le gouffre où va se perdre mon repos de toute la journée. Les gens avec qui je fais la conversation sont si secs, que j'ai du plaisir à faire aller mon imagination. Je ne puis plus lire Duclos, qui me faisait tant de plaisir à Paris, où j'avais des senti-

ments doux ; j'ai une indigestion de sécheresse ; je lis Ancillon. J'ai vingt pages à t'écrire, pas un instant!

Offre mes respects à mes aimables cousines : je crains bien qu'elles n'oublient ce chevalier errant de cousin, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne les oubliera jamais.

LXII

26 mars 1808.

Je sens bien, ma chère amie, que tu dois avoir mille choses à faire, mille devoirs à remplir ; à peine auras-tu le temps de lire ma lettre, mais je trouve du plaisir à t'écrire ; j'en trouverai encore plus à lire et relire ta réponse, si tu as le temps de m'en faire une. Il me semble que, dans les âmes sensibles, il y a une foule d'airs qui flottent pour ainsi dire ; tout à coup on est affecté du sentiment qu'ils expriment, ils vous viennent à la mémoire et on les chantonne des journées entières, en y trouvant toujours un nouveau plaisir. Cette théorie-là est mon histoire d'aujourd'hui ; il m'est venu un air charmant sur les petits mots *cara sorella*. J'ai repassé dans ma mémoire tout le temps que nous avons passé ensemble. Comment, je ne t'aimais pas dans notre enfance ; comment, je te battis

une fois à Claix dans la cuisine. Je me réfugiai dans le petit cabinet de livres; mon père revint un instant après furieux et me dit : « Vilain enfant! je te mangerais! » Ensuite, tous les maux que nous fit souffrir cette pauvre tatan Séraphie; nos promenades dans ces chemins environnés d'eau croupissantes vers Saint-Joseph. Comme je regardais la chute des montagnes du côté de Voreppe en soupirant! C'était surtout au crépuscule du soir en été; le contour en était dessiné par une douce couleur orangée! Comme je sentais ce nom *Porte de France!* Comme j'aimais ce mot *France* pour lui-même, sans songer à ce qu'il exprimait! Hélas ce bonheur charmant que je me figurais, je l'ai entrevu une fois à Frascati, quelques autres à Milan. Depuis lors, il n'en est plus question; je m'étonne d'avoir pu le sentir. Le seul souvenir en est plus fort que tous les bonheurs présents que je puis me procurer.

Voilà mes rêveries, ma chère amie; j'en ai presque honte; mais, enfin, tu es la seule personne au monde à qui j'ose les dire. Je m'apercois d'une chose assez triste; en perdant une passion, on y perd peu à peu le souvenir des plaisirs qu'elle a donnés. Je t'ai conté qu'étant à Frascati, à un joli feu d'artifice, au moment de l'explosion, Adèle s'appuya un instant sur mon épaule; je ne puis t'exprimer combien je fus heureux. Pendant deux ans, quand j'étais accablé de chagrin, cette image me redonnait du courage et me faisait oublier tous les malheurs. Je l'avais oubliée depuis

longtemps; j'ai voulu y repenser aujourd'hui. Je vois malgré moi Adèle telle qu'elle est; mais, tel que je suis, il n'y a plus le moindre bonheur dans ce souvenir. Madame Pietra Greca c'est différent, son souvenir est lié à celui de la langue italienne; dès que, dans un rôle de femme quelque chose me plaît dans un ouvrage, je le mets involontairement dans sa bouche. Je t'entends, tout mon sentiment aujourd'hui a commencé par là; je lisais un auteur que je ne connaissais et n'estimais guère, les œuvres du comte Gasparo Gozzi ; c'était la *punizione vel precipizio*. La reine Elvire, réduite à se cacher dans des forêts immenses, rencontre son fils, charmant jeune homme qui ne sait pas qu'elle est sa mère; si le tyran don Sanche le soupçonnait d'être le fils de son prédécesseur, il le ferait périr. Elvire n'en avait eu aucune nouvelle depuis sa naissance; la prudence fait qu'elle lui défend de revenir jamais; elle veut s'en aller, elle ne le peut, elle revient et lui dit :

Pastore vedi se t'amo,
Tu ristorra.... etc.

Je voyais Angelina, cette figure si noble, dire ça à son fils. A ce qui vient après la description de la grotte, je me suis senti pleurer comme un enfant; j'ai relu pendant quelques minutes ce mot *sepuoi* en pleurant toujours davantage. Depuis dix-huit mois, je me suis trouvé trois fois dans ces moments si doux, deux fois en lisant la mort de Clorinde, *o vista!*

o conoscenza! et ce matin. Depuis lors, j'ai vérifié une comptabilité de 9,007,661 fr. 07, disséminée dans cent quarante pages d'un registre in-folio; j'ai fait un procès-verbal de huit pages: rien n'a pu effacer cette douce impression. Cette pièce est aussi la seule charmante en objets d'art que j'aie vue depuis dix-huit mois. Notre froide et bonne compagnie appelle ça une farce; mais quel ouvrage que celui qui, en deux mots, sans y être aucunement préparé, émeut à ce point?

Adieu; aime-moi.

LXIII

Berlin, 28 mai 1808.

Je ne m'accoutume point à ne pas avoir de tes lettres. Je sens bien qu'en se mariant on fait banqueroute de la moitié de son amitié à tous ses amis; mais je veux ma moitié et tu ne me donnes rien. Depuis le malheur qui nous est arrivé, je n'ai rien su de Grenoble. C'est une ville étrangère, et, quoique je n'aime pas à y demeurer, c'est cependant là qu'habitent une douzaine de personnes qui reviennent sans cesse à ma mémoire.

Donne-moi donc des détails, et ne crains jamais d'en trop donner ; surtout, parle-moi de ton mariage ; j'espère presque que tout sera fini lorsque tu recevras ces lignes ; instruis-m'en. Pour t'encourager à me conter des riens, je vais commencer.

Il y a quelque jours que je me suis trouvé à mille trois cents pieds sous terre ; c'était au fond d'une mine du Hartz nommée Dorothée. C'est curieux ; mais, suivant ma mauvaise habitude, le spectacle qui m'amusa le plus fut celui que je me donnai à moi-même. J'ai une telle aversion pour les mauvaises odeurs, qu'elles me changent tout à coup ; je craignais cette odeur de soufre charbonné qu'on sent aux fonderies. C'était ma première répugnance ; la seconde était de tomber. On descend par des échelles verticales : si la main vous manque, vous devenez une scorie ; ces échelons gras sont tellement garnis de boue coulante, que la main glisse à tout moment. Ça me fit, en miniature, le même effet que de se battre à cheval dans un marais. De loin, ça paraît une indigne position ; quand on y est, on est occupé à surmonter successivement beaucoup de petites difficultés ; les premiers petits succès qu'on a nous donnent une joie infinie et enfin nous amusent, parce qu'on acquiert des raisons de s'estimer soi-même, et on est si heureux d'avoir des raisons pour cette chose si peu raisonnable.

Après cela, le roi est arrivé ; je lui ai été présenté ; j'ai été partout, et me suis beaucoup amusé de mes

compagnons. Je me suis lié avec un des seigneurs de sa cour, qui s'est trouvé un homme parfaitement digne d'être aimé. Les femmes, l'Italie, la musique, la guerre, l'ambition sont de la même manière dans nos cœurs; nos esprits n'ont pas tant de rapports. Si nous devions agir à côté l'un de l'autre, nous serions bientôt tout à fait amis; nous sommes, jusqu'ici, l'un pour l'autre d'agréables connaissances.

Il y a quatre ans, j'étais à Paris avec une seule paire de bottes trouées, sans feu au cœur de l'hiver, et souvent sans chandelle. Je suis ici un personnage: je reçois beaucoup de lettres dans lesquelles les Allemands me disent *Monseigneur*; les grands personnages français m'appellent *Monsieur l'intendant*; les généraux qui arrivent me font des visites, je reçois des sollicitations, j'écris des lettres, je me fâche contre mes secrétaires, vais à des dîners de cérémonie, monte à cheval et lis Shakspeare; mais j'étais plus heureux à Paris. Si l'on pouvait mettre la vie où l'on veut, comme un pion sur un damier, j'irais encore apprendre à déclamer chez Dugazon, voir Mélanie, dont j'étais amoureux, avec une mauvaise redingote, ce qui me fendait l'âme. Quand elle ne voulait pas me recevoir, j'allais lire à une bibliothèque, et enfin, le soir, je me promenais aux Tuileries, où, de temps en temps, j'enviais les heureux. Mais que de moments délicieux dans cette vie malheureuse! j'étais dans un désert où, de temps en temps, je trouvais une source; je suis à une table couverte de plats, mais je n'ai pas le moindre appétit.

Cette monotonie va peut-être changer : on croit que nous allons punir l'Autriche de toutes ses insolences; moi, je ne suis pas dans cet *on*-là. Je ne désire point la guerre et l'empêcherais mille fois, si je le pouvais; mais, une fois cette affaire décidée, je serai charmé qu'on la fasse et d'y être. C'est là qu'on peut presque toujours dire: « On ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu, » et je commence à m'apercevoir que ce n'est qu'à cette condition que les trois quarts des hommes et des choses sont supportables.

Adieu; écris-moi, entre dans les mêmes petits détails; fais en sorte qu'on plante le clos à Claix en jardin anglais. C'est le beau côté du pays où je végète, chaque coin est transformé en jardin anglais, malgré l'eau, le soleil, l'air et la terre, et quelquefois je trouve un moment de vie dans ces aimables imitations d'une nature dont je suis trop éloigné.

LXIV

1808.

Eh bien, ma bonne amie, qu'en dis-tu? valait-il la peine d'avoir tant peur? J'avoue cependant que le moment où M. Stupi chantait l'épithalame a dû être

un peu scabreux, pour une femme surtout. Mais, si cette journée t'a donné quelque embarras, elle m'a fait un bien vif plaisir dans la description charmante que m'en a donnée notre excellent grand-père; voilà une des grandes affaires de ma vie à bon port. Te voilà déjà voyageante, c'est fort bien; épargne sur des bijoux et autres niaiseries pour aller voir Milan ou Paris; mais, d'avance, fixe une somme de deux à trois mille francs qu'il ne faudra pas dépasser.

Je tressaille de joie comme un enfant, en pensant à l'adresse que je vais avoir à mettre sur ma lettre.

Je te recommande une chose, c'est un jardin anglais. Choisissez une de vos terres et la plantez dès cet hiver. « Mais je planterai mal? » N'importe ! des acacias, des marronniers, des peupliers coûtent quatre francs à planter et donnent plus de plaisir que des murs qui coûtent dix francs la toise courante. A une lieue de Vizille, mon beau-frère a un domaine très pittoresque; c'est près de Claix, ça serait charmant; choisis un endroit où la nature ait beaucoup fait, et plante la première année de ton mariage; dans quinze ans, tu te promèneras sous ces arbres avec tes enfants.

Il y avait, à quinze minutes de Brunswick dix journaux de bruyère horrible; la duchesse y dépense mille écus en arbres; c'est un endroit charmant et qui attire tout le monde, même moi qui y ai une chambre.

Mais, à propos, comble de mille et mille compliments la charmante madame Thiollier, dont je suis

toujours amoureux à la folie. Dis mille et mille choses pour moi à son excellent mari. Comment va le petit Séraphin ? Est-il toujours espiègle?

Adieu, ma chère madame ! regarde-toi bien passer dans cette grande circonstance. C'est comme un théâtre où l'on monte du parterre. Ça paraît grand tant qu'on ne voit pas les décorations par derrière.

Comment as-tu supporté cela? T'es-tu trouvée ferme ou lâche? ensuite, imagine d'après la secousse que t'a donné un événement si agréable en soi, celle que dut sentir Frédéric en perdant la bataille de Kunersdorf.

Jusqu'ici, tu étais fixée à un fort pilier, tu n'as pu juger de ton caractère; te voilà en plein air; agis d'après toi. Je pense surtout que tu mettras de la gaieté, de l'enfantillage dans l'intérieur de ton ménage, et surtout pas le ton froid et triste, ou je déserte. Mais, hélas! avant de déserter, il faut rejoindre, et j'en suis bien loin. — J'embrasse Perier.

J'apprends en fermant ma lettre, par une voie sûre et secrète, que Maréchal a couru les plus grands dangers en Espagne. Communique cela à la famille, mais recommande un profond silence. C'était, je crois, dans une révolte; mais il en est quitte sans accident.

Vous devez savoir que Joseph règne en Espagne, et le prince de Galles en Angleterre. Voilà où il faut aller, fût-ce pour trois semaines, comme madame Roland. Pour moi, je me sens le courage d'y passer dans un bateau de six pieds de long. Adieu. Dis-moi

le nom de ton confesseur. J'espère que tu es entièrement réconciliée avec nos cousines Mallein.

Tu vois que je suis toujours un peu séduit : c'est que je t'aime, et que tu ne m'écris point!

LXV

23 juin 1808.

Tu ne songes donc pas, cruelle fille, combien ton silence est désespérant; ne pas répondre à nos amis, c'est être mort pour eux. Ma vie s'arrange de manière à me tenir loin de toi, la moitié peut-être de sa durée. Je serai donc privé de ces pensées et de ces sentiments que j'aime tant, pendant tout ce temps! Songes-tu que tu es la personne que peut-être j'aime le plus? avec plusieurs autres, je ne dis rien que je ne pense; mais avec toi seule je dis tout ce qui me passe par la tête. Je n'ai jamais senti une disposition à cette manière d'être que pour toi, une personne de Paris avec laquelle je suis brouillé, et mademoiselle V..., dont je te vois avec le plus grand plaisir faire un grand éloge et me dire qu'elle est ton amie. Dis-moi jusqu'à quel point, et ça va-t-il à l'intimité?

J'aime beaucoup les recueils de pensées morales,

même médiocres; elles me font faire une espèce d'examen de conscience.

Que je lise dans Vauvenargues une pensée peu profonde sur la disposition que nous avons à nous en tenir aux opinions qui favorisent notre paresse, je cherche quelles sont celles de mes opinions que je n'ai pas mises en jugement depuis longtemps; mais, à quoi bon chercher à se donner de l'esprit, diras-tu? Ce n'est certainement pas pour briller, mais c'est pour se donner un plaisir que personne ne peut vous ôter.

Je t'écris cela de Richmont, où je vis content depuis le 8 de ce mois, dans la plus profonde solitude. N'est-ce rien que cela? Et crois-tu que Gil Blas, dans la tour de Ségovie, ne dut pas des moments très doux à son esprit. Un bon ouvrage en trois volumes in-8°, lettres de H. Saint-John, vicomte de Bolingbrocke, va me donner cinq ou six jours de contentement. Voilà un petit plaidoyer en faveur de l'esprit, que le mariage pourrait bien te faire planter là; je dis l'esprit, et c'est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Rien de sérieux ni d'ennuyeux comme l'intérieur des ménages que j'ai vus ici et à Marseille; on y parle toujours sérieusement. Si l'un des deux époux, l'ami intime devant lequel on ne se gêne point, se permet une plaisanterie, on croit qu'*il veut faire de l'esprit*, et l'amour-propre provincial se gendarme, toute intimité est perdue. A Paris, c'est bien différent, on ne voit dans une plaisanterie hasardée, tirée par les cheveux, que l'amour de la gaieté. Tout le monde se les

permet à qui mieux mieux, et l'on rit. Et, quand on a ri pendant tout un dîner, qu'est-ce que ça fait qu'on ait ri de bêtises ou de choses d'esprit? — « Mais, dans un ménage, il y a quelques déterminations qui exigent une discussion sérieuse. » — Sans doute, mais traitez les affaires comme les affaires. Va trouver ton mari le matin dans son cabinet, et, là, en quatre phrases, vous avancerez plus qu'en sacrifiant tout le temps d'un dîner. Tu t'es peut-être dit cela depuis longtemps et bien mieux que je ne te l'écris, mais enfin, ce te sera une occasion de faire un petit examen de conscience sur la grande conversation du dîner de la veille du jour où mon épître morale t'arrivera.

Ceci est du domaine de la dame du logis; c'est elle qui règle la conversation. Je compte bien, quand je t'irai voir, être payé des trois ou quatre cents lieues que je ferai pour tes beaux yeux, en te trouvant liée avec les gens de Grenoble qui ont le plus d'esprit. Vois la vie que madame Helvétius a menée à Auteuil avec cet aimable Cabanis qui vient de mourir, et tant d'autres. Point de pédanterie, point de bureau d'esprit. C'étaient des gens qui se convenaient, qui faisaient la conversation ensemble, et qui ont trouvé le bonheur à peu de frais.

J'ai lu hier dans *le Moniteur* qu'on allait faire une édition des œuvres de Beaumarchais, de cet homme si courageux et si gai; je l'aime de tout mon cœur. J'ai relu à cette occasion un tome de ce pédant de La Harpe, où j'ai cependant trouvé cette phrase :

« Quiconque est heureux ou le paraît, doit être sans cesse à genoux pour en demander pardon, et même ne l'obtient pas toujours à ce prix. »

J'irai ce soir à Brunswick chercher quelque estampe que je puisse t'envoyer pour te rappeler en la voyant cette maxime qui doit être le fondement de ta conduite actuelle.

Compte que toute jeune fille de Grenoble, à moins d'avoir une grande âme, ce qui n'est pas tout à fait très commun, serait charmée qu'il t'arrivât quelque mortification, et qu'une pitié perfide t'accablerait bientôt de tous côtés. C'est ce qui me tenait sur le gril depuis que j'ai su certaines *walks with dresses of man*. Tu as couru là un danger de tous les diables; j'aurais été moins inquiet de te voir dans trois batailles.

Mais, heureusement, nous sommes dans le port actuellement; nous allons te juger, princesse. R... a vu beaucoup de princes héréditaires, tant qu'ils ne voyaient le trône que d'en bas, faire les plus sages observations sur les fautes de leurs prédécesseurs; cela a duré jusqu'au moment où, rois eux-mêmes, ils en ont fait d'aussi ridicules. A l'application, madame. Voyons la tournure que va prendre votre maison. Serez-vous toujours assez décemment mise afin que vos inférieurs aient du respect pour vous? Saurez-vous éviter la familiarité avec ceux d'entre eux dont vous voudrez vous faire aimer? Aurez-vous la constance de faire planter un joli jardin anglais (sans ponts, grottes et autres niaiseries coûtantes), la première ou la

deuxième année de votre mariage? Serez-vous en état de dire à vingt centimes près, le 30 août, ce que votre ménage vous aura coûté pendant le mois? Aurez-vous la bonté de me faire élever deux ou trois bons chiens d'arrêt par quelqu'un de vos fermiers? Ne direz-vous point *oui* à toutes ces belles choses, et ne seront-elles point des projets pendant sept ou huit ans de suite?

Et la science du gouvernement de votre vie, qu'en dirons-nous? Saurez-vous profiter de l'amabilité de Madier, de Penot, sans donner de jalousie à votre mari? Savez-vous que, pendant que vous n'avez point encore d'enfant, vous devez un peu courir le monde? Vous aimeriez mieux aller dépenser trois mille francs au milieu des beaux sites de la Suisse, mais vous n'avez pas besoin de ça, vous avez assez d'idées de ce genre. C'est une grande ville qui vous manque; allez passer trois mois à Paris, en vous donnant parole à vous-même de n'y dépenser que trois mille francs. Pour cet effet, prenez, en arrivant, trois chambres à l'hôtel de Hambourg, rue Jacob, n° 18, ou à tout autre hôtel du faubourg Saint-Germain: ça vous coûtera quatre-vingts francs par mois; rue de la Loi, ce serait cent cinquante francs; dînez dans un cabinet de Legacque, aux Tuileries; vous dépenserez dix francs à vous deux; chez Véry à côté, cela vous coûterait trente francs. Les quinze premiers jours de votre séjour, vous aurez à faire des visites. Pour cela, vous prendrez un remise très propre qui, tous les jours, vous transportera de

neuf heures du matin à minuit où bon vous semblera. Vous donnerez chaque jour quinze francs au maître de ladite remise et trois francs au cocher. Adressez-vous à Gerbot, sellier, rue de l'Université, entre les rues de Bucy et de Poitiers, au nom du cousin de madame Maréchal D..., il vous indiquera le meilleur dans tous les genres; c'est un brave homme, pas cher. Avant de vous montrer, allez avec madame Alexandrine Perier (mademoiselle Pascal), vous vêtir des pieds à la tête chez sa marchande de modes; restez un peu en deçà de la mode. Quant à mon cher beau-frère, engagez-le à prendre chez Léger, rue Vivienne, 13, le plus fat des hommes, mais le meilleur tailleur, un vêtement complet pour cinq ou six cents francs. Cela fait, tu as huit jours de visites ennuyeuses, oui, mais pas tant que tu te l'imagines. Que ne suis-je dans cette heureuse ville, je te montrerais tout, ou plutôt, je le verrais avec toi; car, par exemple, je ne suis jamais allé aux Gobelins. Tu finirais par un tour au spectacle et tu rentrerais harassée; mais que d'idées nouvelles !

Enfin, un beau jour, vous verriez vos trois mille francs réduits à vingt louis; vous prendriez votre chaise de poste et reviendriez tranquillement économiser à Thuélins; car il me semble que c'est là votre quartier général. J'aurais mieux aimé Vizille, plus beau et plus près de Claix; mais, si vous gagnez seulement douze cent francs par an à être à Thuélins, il n'y a pas à hésiter.

Voilà, ma chère Pauline, la centième partie de ce que je t'aurais dit, si le ciel et M. D... avaient voulu que je t'embrassasse cet été. Je crois bien que tu as toutes ces mêmes idées, mais tu renverras, et il ne faut rien renvoyer, pas plus une dent à arracher qu'une jolie course à la Grande-Chartreuse. A propos, quand y porteras-tu tes pas? Donne trente sous à quelque vieux frère sachant lire pour qu'il efface mon nom partout où il s'étale; j'en ai eu honte, surtout quand Mallein m'a dit que V... s'en était moquée, et elle avait ma fois bien raison.

Je t'ai à peu près tout dit pour aujourd'hui sur chiens, jardin anglais, voyage. Remue ciel et terre pour voir madame Micoud d'Umons, femme du préfet de Liège. C'est mademoiselle Cheminade de Grenoble, et par-dessus le marché une femme rare. Sans la certitude archi-démontrée de ne pas réussir, je crois que j'en serais devenu amoureux. Elle est six mois à Paris et six mois à Liège. Tu verras à Paris Cheminade (caractère de La Fontaine), et si tu le lui dis, il te présentera tout bonnement à sa sœur, que cet empressement ne peut pas fâcher. Dans la famille, cultive beaucoup madame Le Brun, femme d'esprit et qui sera ton guide, si tu sais t'y prendre. C'est la même saison.

Zénaïde t'enverra un de ces jours un paquet de je ne sais quoi qu'elle aura reçu de Paris par la diligence. C'est un présent que je te fais, non pas pour tes beaux yeux, mais pour ceux du public; tu ne manqueras pas

d'en avoir l'air très surprise. J'ai écrit au plus joli et au plus aimable jeune homme de Paris (Louis de Belle-Ile) de t'envoyer ce qu'il jugerait à propos.

Adieu, ma bonne; j'aurais bien du plaisir à t'embrasser, but impossible; embrasse pour moi toute la amille, etc.

LXVI

29 octobre 1808.

Les arts promettent plus qu'ils ne tiennent; cette idée ou plutôt ce sentiment charmant vient de m'être donné par un orgue d'Allemagne qui a joué, en passant dans une rue voisine de la mienne, une phrase de musique dont deux passages sont neufs pour moi et, qui plus est, charmants, à ce qu'il me semble; les larmes m'en sont presque venues aux yeux.

La musique m'a plu pour la première fois à Novare, quelques jours avant la bataille de Marengo. J'allai au théâtre; on donnait *il Matrimonio secreto;* la musique me plut comme exprimant l'amour. Il me semble qu'aucune des femmes que j'ai eues ne m'a donné un moment aussi doux et aussi peu acheté que celui que je dois à la phrase de musique que je viens

d'entendre. Ce plaisir est venu sans que je m'y attendisse en aucune manière; il a rempli toute mon âme. Je t'ai conté une sensation semblable que j'eus une fois à Frascati lorsque A... s'appuya sur moi en regardant un feu d'artifice; ce moment a été, ce me semble, le plus heureux de ma vie. Il faut que le plaisir ait été bien sublime, puisque je m'en souviens encore, quoique la passion qui me la faisait goûter soit entièrement éteinte.

Tout cela me fait penser, ma chère Pauline, que les arts qui commencent à nous plaire en peignant les jouissances des passions et, pour ainsi dire, par *réflexion*, comme la lune éclaire, peuvent finir par nous donner des jouissances plus fortes que les passions. Je suis étonné, tous les jours, du peu de plaisir que me donnent les femmes allemandes; les Françaises m'ennuient; je place mon bonheur de ce genre en Italie. Si le hasard me donnait quarante mille livres de rente, j'irais en Italie. Je présume qu'au bout d'un an, ces belles Romaines, ces spirituelles Vénitiennes seraient pour moi comme des Allemandes. Ces dernières ont la fraîcheur la plus parfaite, leurs couleurs sont de la santé visible; les autres ont la passion; mais la passion qu'on inspire et qu'on ne partage pas ennuie.

Dans les arts, c'est tout autre chose : il peut chaque jour y avoir du nouveau. Qui nous dit que nous ne verrons pas un musicien supérieur à Cimarosa? Et quand il n'aurait pas tout à fait son mérite, il nou donnerait du nouveau.

Pour les autres à qui j'écris, j'arrange mes pensées; pour toi, non. J'ai remarqué que, quand une chose me gênait quelque peu que ce fût, je finissais par ne la plus faire, et je veux t'écrire toute ma vie et au delà même, comme madame Necker. C'est donc une source intarissable de bonheur que cette partie de notre âme qui est *plue* par Fleury jouant *l'École des Bourgeois*, par Dugazon dans Bernadille, par la *Sainte Cécile* de Raphaël et par *Del signore*, du *Mariage secret*. Je crois m'apercevoir que ce bonheur est plus fort que celui que donnent les passions; si cela se confirme, je serai bien près du bonheur que je me figurais jusqu'ici dans une passion quelconque, l'ambition, l'amour donnant continuellement des moments comme celui de Frascati.

Je ne puis te parler de ta position, je ne la connais pas; mais, ayant pour mari un homme excellent, elle ne peut être qu'heureuse. Cependant, il ne t'en coûtera rien de cultiver ce côté de ton âme auquel les arts font plaisir. Si rien ne t'arrête, tu pourrais faire un tour à Turin jusqu'à Milan.

A propos d'Italie, achète à Genève l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, par Sismondi. Je parcourais les troisième et quatrième volumes que j'ai reçus hier, lorsque j'ai entendu cette jolie phrase de musique dont je te parle tant, tu en seras contente. Il paraît, en général, douze ou quinze bons volumes par an; tu es assez riche pour les acheter. En mettant douze ou quinze louis par an en livres, tu te formeras

une bibliothèque agréable. Une nouvelle raison pour vous, mesdames, de cultiver la sensibilité aux arts, c'est le changement total qui vous attend au milieu de votre carrière. Il faut être diablement bien à cheval pour n'être pas désarmée au moment où les hommes commencent à dire de vous : « Oh ! c'est une femme raisonnable ! » Je parie que cette réflexion te paraîtra outrée ; c'est que tu t'es fait une âme d'artiste ; tu as suivi d'avance mon conseil. Adieu. Embrasse Périer pour moi. Je désire aller en Espagne. J'ai le projet d'apprendre la langue, et de revenir ensuite en Italie, vers trente ans.

LXVII

Burghausen, 29 avril 1809.

Avant-hier, 27, nous partîmes de Landshut pour venir faire le logement de M. D... et de nos dix-sept camarades à Neumarkt. La route était couverte de deux rangées de caissons, et, comme il y avait de temps en temps des défilés où il ne pouvait passer qu'une voiture à la fois, nous nous arrêtions de temps en temps, et nous pouvions examiner le pays qui est charmant. Il est couvert de bois de sapins et de pins ; ces bois ont, en général, la forme carrée, et la

manière dont ils sont jetés sur les collines qui environnent la route, les fait ressembler de loin à des régiments d'infanterie en halte. Il nous était permis d'avoir des pensées militaires; on s'était battu deux jours auparavant sur tout le terrain que nous parcourions; j'examinais le drôle de désordre que la guerre produit. Ce qui est le plus frappant, c'est la quantité d'excellente paille toute fraîche et encore bien droite qui est semée dans les champs. Toutes les demi-heures, nous rencontrions un bivouac; mais, outre ces petites cabanes de paille, les champs en étaient semés. On y voyait des casquettes, des souliers, beaucoup de mauvaises vestes de drap, des roues, des brancards de charrette, beaucoup de petits carrés de papier qui avaient environné des paquets de cartouches.

De temps en temps, une colline élevée permettait d'apercevoir une lieue ou trois quarts de lieue de route; on distinguait, au milieu d'une poussière étouffante, deux rangs de cuirassiers se glissant au milieu des convois, tantôt au pas, le plus souvent au trot, sautant le plus souvent qu'ils le pouvaient dans les champs voisins. Au milieu de la route, un convoi d'artillerie, sur les côtés des centaines de voitures portant les bagages des régiments et les voitures des officiers qui, toutes les lieues, trouvaient l'occasion de sortir en jurant et en attestant le ciel qu'ils feraient tout mettre au cachot.

C'est par ces moyens polis que, étant partis de Landshut à deux heures, nous arrivâmes à Neumarkt, qui

n'en est qu'à six lieues, vers les dix heures du soir.

Tu juges que le bacchanal était encore plus infernal dans un petit bourg de deux mille âmes qui se trouve, sur-le-champ, une population de quarante mille hommes qui n'ont pas dîné et qui se fichent de tout ce qui existe. Nous courons de dix heures à deux heures pour faire le logement. Alors, je m'occupai à tailler avec un petit couteau de deux sous des tranches de bœuf dans une cuisse que je m'étais fait donner à Landshut; le sommeil me saisit au milieu de cette opération; je me laissai glisser au bas de la table; un gros chien noir eut l'impertinence de venir se coucher sur mes pieds; je l'y laissai pour l'amour de la paix. Une heure après, un déserteur, soldat autrichien, mais né en France, que j'avais pris la veille pour domestique, vient m'éveiller en m'apportant mes tranches de bœuf à peu près cuites, mais recouvertes d'une cristallisation de sel. Je les déchirais les yeux fermés, lorsque je m'aperçus à une fente du volet que le jour commençait à poindre; j'ouvris tout à fait et je vis le général P... en chapeau brodé, à cheval sur une botte de paille attachée sur une charrette.

— Où allez-vous donc comme ça, général ?

— A ma brigade ! on dit qu'on se bat aujourd'hui, et je suis au désespoir, je ne sais comment arriver.

— Puisque vous êtes au désespoir, venez manger du bœuf infernal avec moi.

Il entre et mange comme un voleur; il trouvait le bœuf tendre. Là-dessus, arrive un courrier pour

M. D... Un quart d'heure après, M. D... lui-même, qui me dit :

— Ma foi, vous feriez bien d'aller faire le logement à Alt-Œting, votre crânerie réussira peut-être encore.

Nous partons donc à quatre heures et demie. Sur la route, même bagarre encore plus grande que la veille, parce qu'il y avait moins de temps que l'on s'était battu sur ce terrain; cependant, on avait enlevé les morts comme la veille.

En arrivant à Alt-Œting, nous y trouvons la garde impériale, deux généraux et cinquante grenadiers autour du pauvre diable de municipal, chargé des logements, qui n'entend pas un mot du baragouin insupportable qu'on lui crie aux oreilles, qui nous répondait, quand nous lui parlions allemand :

— Monsieur, pas comprendre le français.

Les généraux défendant que personne soit logé avant eux, moi me retranchant sur les titres qu'a le patron à avoir le meilleur logement de la ville, tout le monde menaçait, jurait, criait dans cette exécrable petite chambre. Enfin, l'odeur chassa les combattants. J'allai à mon logement par une pluie à verse; je trouvai une petite ferme dans les champs, entourée de bivouacs; je me séchai à un beau feu de grenadiers, et revins chercher fortune dans l'étable d'Augias. J'avais mis sens dessus dessous une immense auberge, logement de M. D... Je retrouvai mon camarade qui avait fait le logement de tout notre état-major : je lui volai un billet et parvins enfin à un numéro 36. J'y trouvai

une comtesse environnée de ses enfants; l'aînée, une fille de dix-sept ans peu jolie, mais fraîche et surtout très bien faite, parlant français ainsi que sa mère; les petits enfants avaient des yeux superbes. Je pris l'air doux et mes plus belles phrases allemandes, au moyen de quoi, je fus adoré au bout d'une demi-heure. J'étais tranquillement dans ma chambre superbe, mais sans feu et sans lit, à feuilleter le *Voyage of Moore in Germany;* j'y cherchais quelques idées différentes de celles que j'avais forcément depuis vingt-six heures, lorsque la mère et les six enfants entrent dans ma chambre.

— Monsieur, les Autrichiens! les voilà qui arrivent! Un de mes fermiers qui entre à l'instant vient de me le dire et j'ai cru de mon devoir de vous en avertir.

— Madame, votre ville a-t-elle des fossés?

— Pas le moindre, monsieur; d'ailleurs, ma maison est hors de la ville; si vous voulez monter, vous allez voir les Autrichiens.

Pendant ce colloque, qui fut plus long que cela, mademoiselle Rosine marquait beaucoup d'intérêt pour le sort qui m'attendait.

— Le bataillon qui est sur la place va être repoussé et vous allez être fait prisonnier! ça, c'est sûr.

J'étais beaucoup plus occupé de cette aimable figure, m'apparaissant au milieu de toutes mes idées dures, que de l'approche du redoutable Kaiserlick. Nous grimpons enfin dans un donjon dont les fenêtres n'avaient point de balcon; j'ai toutes les peines du monde

à empêcher les petits enfants de se jeter par la fenêtre. Je m'approche moi-même beaucoup, mademoiselle Rosine me retient par le bras ; nous levons enfin les yeux et, dans les débouchés du bois qui nous environne, nous voyons effectivement les têtes de cinq ou six régiments de cavalerie avec des manteaux gris ; mais je reconnus que c'étaient des cuirassiers de chez nous qui avaient pris leurs manteaux blancs à cause de la pluie, qui les avait rendus gris, et nous descendîmes tous en riant de ce grand danger. Moi, pensant tout à fait à mademoiselle Rosine, j'oubliai tout jusqu'à sept heures que M. D... arriva. Il y eut beaucoup de monde logé chez ma comtesse ; je leur fis des discours pour qu'ils ne fissent pas tapage, on s'en moqua bien un peu, mais enfin il n'y eut pas de bruit. Quand je sortis, Rosine ne m'accompagna pas, mais sa mère vint me faire promettre que je viendrais passer la nuit à la maison pour empêcher le bruit ; je promis. J'allai souper avec M. D... qui, vers les onze heures, me dit : « Vous ne feriez pas mal de partir tout de suite pour aller demander au prince qui est à Burghausen, etc., etc. »

J'avais des chevaux de réquisition, mais ils venaient de s'évader ; mon domestique s'était couché on ne savait où ; pendant que j'étais chez madame la comtesse, soixante hommes de la garde impériale et tous les employés de la poste de l'armée avaient bousculé ma maison. Enfin, il était onze heures ; il pleuvait à verse, pas un chat dans les rues, que je ne connaissais

pas; pour toute clarté celle des bivouacs éloignés, autour desquels on voyait les ombres, passer et repasser; le comique de ma situation m'empêcha de m'impatienter.

Tu remarqueras que, comme j'avais vanté Rosine à mes camarades, ils avaient commencé par me prouver qu'au n° 37, à côté de mon 36, il y avait une demoiselle beaucoup plus jolie; ce coup m'accabla. M. C..., avec lequel je voyage, assura que j'étais un sybarite; que c'était à moi à aller chercher des chevaux, dans cette ville, où je ne connaissais personne, où tout le monde se méfiait de nous, où personne n'ouvrirait sa porte, dût-il l'entendre mettre à bas. Il me recommanda surtout de ne pas oublier que nous devions partir dans une heure.

Je me mis donc à menacer tout le monde, même les gros nuages noirs qui me couvraient de versées épouvantables. Je racontais à toutes les portes que j'avais une mission de la plus haute importance. Mon éloquence ne prenait pas. On répondait toujours : « Pas de chevaux! » Enfin, je m'imaginai de détailler ma mission : je dis que, si je ne portais pas à Burghausen les ordres dont j'étais chargé, toutes les troupes qui y étaient manqueraient de pain le lendemain ; ce trait réussit. Une vingtaine de soldats qui, ne trouvant pas de billets de logement, avaient pris le parti de se loger dans le bureau même où on les délivrait, se mirent à raisonner entre eux. Je les entendis, et les priai de me faire ouvrir. L'un d'eux vint débarricader la porte.

Une fois dedans et à l'abri, mon éloquence redoubla et enfin, une heure après, je me présentai au n° 36 avec quatre énormes chevaux, trois paysans pour les conduire, le tout mouillé jusqu'aux os au moins.

Je trouvai M. C... riant avec mademoiselle Rosine et sa mère. Il s'était allé souvenir qu'il avait oublié un mauvais sabre qui n'a pas même le fil à Neumarkt et avait envoyé un courrier à la recherche de cette arme précieuse; il me déclara donc qu'il attendrait jusqu'à deux heures l'arrivée de son courrier.

Pendant notre absence, il était venu un second colonel qui avait pris le lit même de madame la comtesse. Moi, j'avais cédé le logement que j'avais chez elle, à J..., mon ancien ami de l'armée d'Italie. Nous nous mîmes à danser, à chanter et à faire des contes; de temps en temps, j'allais porter un verre de brandwin à nos paysans.

Mademoiselle Rosine s'amusait beaucoup; elle avait toujours des attentions pour moi, mais elle paraissait aussi très bien avec M. C...; le charme tomba net. Enfin, après avoir beaucoup ri, deux heures et demie sonnèrent : le sabre n'avait garde de venir. Le bon Allemand, porteur de la dépêche, ne se doutant pas qu'il y eût une réponse, avait rencontré à moitié chemin un autre courier venant de Neumarkt à Alt-Œting, et avait changé sa dépêche avec celle de son camarade. La comtesse voulut encore nous servir du café; elle avait mis un jaune d'œuf dans la crème; enfin, nous partîmes comblés vers les trois heures.

Nos chevaux étaient un peu rétifs; mais C... et moi tombâmes dans un profond sommeil. Nous nous sommes réveillés ce matin vers les cinq heures, nos chevaux allant le galop à une descente, nous avons crié comme des aigles, fait arrêter et mettre le sabot.

La Salza, rivière plus rapide et un peu plus large que l'Isère, est ici enfoncée dans un banc de molasse; ses bords ont à peu près trois cents pieds de haut et si rapides qu'à peine quelques arbres, qui commencent à avoir de jolies petites feuilles, peuvent y pousser à l'endroit où est Burghausen. La Salza a rongé le banc occidental ; il s'y est formé une petite plaine sur laquelle la ville est bâtie; mais il y a une descente infernale, celle qui nous a réveillés, et, de l'autre côté, une montée à pic, nous ne ferons que la voir.

Je t'écris d'un couvent de religieux où je suis logé. Le pont de la Salza est à côté; mais les Autrichiens ont eu le bon sens de le brûler; il y a neuf arches, la rivière est très rapide et, de temps en temps, j'interromps ma lettre pour aller voir ce travail pittoresque. Toute l'armée est retenue ici à cause du pont. Ici, finit la Bavière; l'autre côté est Autriche; hier, M. D... pariait que, le 13, nous serions à Vienne.

Ce matin, en arrivant, nous avons porté notre dépêche au prince; sa réponse a exigé que l'un de nous repartît à franc étrier pour Alt-Œting : la pluie avait encore augmenté ; j'ai à mon tour prouvé à M. C... qu'il devait partir et me laisser faire le logement.

Je n'ai jamais tant juré de ma vie, j'en ai la gorge

éraillée; j'ai enfin découvert mon couvent où, un quart d'heure après mon arrivée, on m'a présenté un lait de poule très bien fait, avec deux tranches de beau pain blanc. Ce lait de poule m'a bien fait rire. Mais je n'en puis plus; cinq heures sonnent : j'attends le patron qui n'arrive point ; M. C... s'est allé coucher ; le sommeil me gagne; je voulais te donner un échantillon d'une journée pendant laquelle j'ai pensé plus de vingt fois à toi; tout ce qui m'attendrit me ramène à ce sentiment.

Aujourd'hui, il n'est plus question de mademoiselle Rosine : je suis devant une mauvaise copie d'une belle madone de Guide. Je passe ma vie à la considérer, à y chercher l'idée du peintre, et ensuite à aller voir le pont et la rapidité de la Salza, qui, de temps en temps, emporte au diable les belles pièces de bois sur lesquelles on veut la passer.

Adieu; amitiés à tout le monde et surtout compliments aux indifférents.

LXVIII

Vienne, 14 juillet 1809.

Ta charmante lettre est pour moi comme un vase rempli de l'eau la plus fraîche qui s'offre tout à coup

au voyageur qui traverse péniblement les sables d'Afrique.

Je suis, depuis quelques jours, dans un accès d'ambition qui ne me laisse de repos ni jour ni nuit. Je ne m'inquiète pas beaucoup de cette fièvre de passion, parce que tout sera bientôt décidé, et qu'en cas de non-succès, j'aurai bien vite oublié mes désirs brûlants. Je me moque de moi-même. Quand je suis tranquille, ce qui fait les plaisirs des autres me paraît plat et indigne qu'on y pense. Quand je suis engouffré dans un accès de désirs fougueux qui me prennent deux ou trois fois par an, je soupire pour la tranquillité que je vois gâter à mes pieds. A tout prendre, depuis mon arrivée à Paris, au commencement de décembre dernier, je suis heureux de mon bonheur, qui serait inquiétude insupportable pour un autre.

La certitude que tu me donnes que mes lettres ne seront pas vues, fait que je te dis tout. J'ai été à Paris amoureux d'Elvire, l'immense distance de rang qui nous sépare a fait que cette espèce de passion n'a eu d'interprète que nos yeux, comme on dit dans les romans; cela m'a amusé surtout dans les derniers moments de mon séjour. Elvire n'a pas beaucoup de sensibilité, ou du moins cette sensibilité n'a jamais été exercée. Je crois qu'étant avec moi elle s'étonnait de sentir. Trois ou quatre fois, nous avons eu de ces moments d'entraînement dans lesquels tout disparaît, excepté ce qu'on désire. Des obstacles insurmontables et du plus grand danger pour l'un et pour l'autre nous

ont empêchés de parler autrement que par des regards expressifs. Mais qui est cette Elvire? Je te le dirai à la première vue. Quant à tous les détails de notre conduite, figure-toi un courtisan amoureux d'une reine, tu verras la nature de leurs dangers et de leurs plaisirs.

Depuis mon départ de Paris, j'ai vu beaucoup de choses nouvelles; j'ai eu beaucoup de peines, mais physiques. J'ai enfin accroché quelques accès de fièvre qui m'ont empêché d'aller à la bataille du 6 de ce mois, spectacle à jamais regrettable : cinq cent mille hommes se sont battus cinquante heures. M... y était : je l'aurais suivi, mais j'étais étendu sur une chaise longue accablé de mal à la tête et d'impatience ; on distinguait chaque coup de canon ; on vient de faire un armistice, on croit à la paix. Si on la fait, j'irai en Espagne probablement et je t'embrasserai au passage.

Si j'ai le temps, je partirai d'ici et irai avec un de mes amis à Varsovie où il a des affaires ; de là, nous irons à Naples, Rome, Gênes et Grenoble. J'économise pour pouvoir exécuter ce projet : j'ai de bons domestiques et d'excellents chevaux ; je viens d'éprouver que je puis supporter les plus extrêmes fatigues. Mais, ce bonheur parfait après lequel je cours, je ne l'ai point encore rencontré. Il me faudrait une femme qui ait une grande âme, et elles sont toutes comme des romans, intéressantes jusqu'au dénouement, et, deux jours après, on s'étonne d'avoir pu être intéressé par des choses si communes.

Je suis encore malade de la fièvre ; on me fait espérer que six jours de calmants me remettront à flot; mais le moral a la fièvre, le médecin n'en sait rien et s'étonne du peu d'effet de ses drogues.

Il est possible que, tôt ou tard, l'ennui de végéter dans un poste au-dessous de ce que j'ai maintenant prouvé que je pouvais faire, me fasse quitter l'uniforme et me retirer à Claix ; mais je ne puis rien voir de fixe dans ce lointain de ma destinée actuelle. Dis-moi où en sont les affaires de papa.

Ne songes-tu point à voir l'Italie ? Profite de l'heureux temps où tu n'as pas d'enfant ; mais vois, je t'en conjure, le médecin : la santé est le premier des biens; il faut prendre une consultation chez tous les grands médecins. Tu finiras par connaître ton tempérament; ne point faire de remèdes et changer le mauvais équilibre des humeurs uniquement par la diversité de la nourriture et de la diète générale; voilà de la science, je crois; mais souviens-toi que la mère des émotions douces et par conséquent du bonheur, c'est une bonne santé.

Si tu trouves de pauvres prisonniers allemands auxquels je puisse rendre service, écris-moi bien vite. J'ai sauvé, dans cette campagne, la vie à deux prisonniers allemands et à deux cents et tant de mérinos. Voilà, je crois, une belle action.

Je croyais que S... deviendrait un grand coquin ; s'il est sot, le voilà privé de cette belle carrière.

Il faut que Gaëtan s'attache à l'état-major de Son

Altesse; pousse à cela; c'est le bon parti. On voit les choses de trop loin à Grenoble pour en sentir les pourquoi, mais sois-en sûre; pousses-y de toutes tes forces.

Embrasse, etc., etc.

LXIX

Vienne, le 25 juillet 1809.

Je viens d'écrire une longue lettre à notre père, dans laquelle je décris au long ma position politique.

Je souffre toujours de cette fièvre dont je t'ai parlé, mais cela n'influe pas beaucoup sur la situation de mon âme. Je suis heureux, quoique agité par cette passion dont je t'ai parlé. Je ne suis attentif à rien autre; il y a plus de deux mois que nous sommes à Vienne, ce temps est comme nul pour moi. Dernièrement, j'ai été chargé d'une mission en Hongrie; je me suis promis en sortant de Vienne de ne plus songer pendant vingt-quatre heures à ce qu'il renfermait. C'était peut-être la seule occasion de ma vie que j'avais de voir cette célèbre Hongrie. Je trouvai un pays superbe, des vignes magnifiques, une route étroite et superbe, garnie d'une rangée de jeunes marronniers des deux côtés, la route se dessinant en blanc au milieu

de la verdure des prairies et des récoltes, la vue changeant toutes les demi-heures; à gauche, d'abord, l'imposant Schnee-berg (ou neige-montagne), et ensuite, la route, s'éloignant de ce sommet blanc, le paysage devient à la fois doux et majestueux : au lieu de petits pics de montagne, de longues collines prolongées et, à l'horizon, un grand lac nommé... J'allai, en sortant de Vienne, à Lauembourg, où sont ces jardins si beaux et le château du XVe siècle si étonnant. Tu frémirais toi-même à l'aspect de ces pauvres templiers enchaînés, soulevant péniblement la tête à l'aspect des étrangers descendus dans leur tombeau.

De Lauembourg j'allai à Eisenstadt et, de là, aux bords du lac que tu verras sur les cartes. J'y trouvai le costume croate dans toute sa pureté : c'est absolument celui de nos housards, la moustache, les petites bottes garnies d'un bord d'argent, etc., etc.

Je t'ai dit, je crois, qu'avant de rentrer en France, je devais aller à Varsovie et à Naples. J'en aurai besoin. Partir de Vienne me déchirera le cœur; mais, quinze jours après, je n'y penserai plus qu'agréablement, surtout en voyageant.

Haydn s'est éteint ici il y a un mois environ; c'était le fils d'un simple paysan qui s'était élevé à l'immortelle création par une âme sensible et des études qui lui donnèrent le moyen de transmettre aux autres les sensations qu'il éprouvait. Huit jours après sa mort, tous les musiciens de la ville se réunirent à Schotten-Kirchen pour exécuter en son honneur le *Requiem* de

Mozart. J'y étais, et en uniforme, au deuxième banc; le premier était rempli de la famille du grand homme, trois ou quatre pauvres petites femmes en noir et à figures mesquines. Le *Requiem* me parut trop bruyant et ne m'intéressa pas; mais je commence à comprendre *Don Juan*, qu'on donne en allemand, presque toutes les semaines, au théâtre de Widen.

Je ne sais si tu as reçu la partition que je t'envoyai de Brunswick, je crois. A la fin, don Juan chante un air sous les fenêtres de je ne sais qui, accompagné par un simple violon; c'est l'air qui suit celui-là qui me fait le plus d'impression; nous arrivons toujours ventre à terre pour l'entendre; hier, nous vînmes comme on le finissait, nous ne daignâmes pas descendre, et allâmes voir le ballet de *Paul et Virginie*.

Adieu; ma lettre est bien décousue; mais, même en t'écrivant je pense à autre chose.

P.-S. — Mon grand-papa me parle des cousines B..., mais obscurément. Dis-moi ce qu'il en est. Jugent-elles à propos d'augmenter notre fortune? Auquel cas je pourrais bien quitter l'uniforme quelques années plus tôt. A propos, j'oubliais le sujet de ma lettre: ne pourrais-tu pas venir en Italie dans le temps que je parcourrais ce beau pays? Profite de ton mariage-célibataire. Quand tu auras des enfants tu seras esclave. Quel plaisir de voir l'Italie avec toi!

LXX

Vienne, 6 août 1809.

L'objet de ma passion est presque entièrement perdu sans que j'en aie retiré le moindre bonheur; j'ai mené aujourd'hui la vie du plus malheureux des tyrans, rongé par la jalousie la plus noire et la plus humiliante, sans avoir eu un instant pour respirer. Cette journée a été une des plus belles de l'année; mes camarades l'ont passée dans le lieu le plus aimable peut-être du monde, à Schönhau, à six heures de Vienne, un jardin anglais qui est si naturel qu'on ne songe jamais à l'art. Leur journée, qu'ils viennent de me conter, a été toute sensations douces et pastorales, pour ainsi dire; la mienne, toute sombre et atrocement sombre. Je suis sûr que ce que j'aime le mieux et à quoi je serais le plus fier de plaire me trompe et a été conduit à me tromper par le mépris et l'ennui que je lui ai inspirés. Tu es sensible; ce peu de mots t'expliquera ma rage. J'avais beau regarder le charmant jardin anglais qui est derrière le palais Auersberg, la nature ne me disait rien. C'est un homme qui aurait la bouche pleine d'eau-forte à qui on offrirait un verre

d'eau sucrée. Ce qui m'a fait le plus d'impression, c'est une hirondelle qui volait entre ces arbres charmants; j'enviais son sort exempt de passion. Ce soir enfin, usé pour la douleur, n'en pouvant plus sentir, parce que j'en avais trop senti, je me suis réfugié au *Matrimonio secreto;* mais je le sais trop par cœur; j'y ai cependant eu quelques moments de distraction.

Si nous avons la paix, je verrai l'Italie, ne fût-ce qu'au coin. — J'irai voir Riatowiska; j'ai besoin d'une femme aimée, pour chasser le sombre horrible qui m'accompagne partout.

Vienne, qui est une ville charmante, glisse sur moi; je n'y vois que ce que j'aime, et que je ne puis pas avoir; par-dessus le marché, je suis malade. Il faut de la tranquillité pour me guérir, et jamais je n'en fus si loin. Si cependant je n'ai plus d'espérance, je serai soulagé d'ici quinze jours, en me jetant à corps perdu dans une autre passion; mais j'ai encore bien à souffrir jusqu'à ce moment, surtout si j'ai encore de l'espérance de temps en temps.

Adieu; une lettre de toi est le seul calmant que je puisse concevoir; elle me rafraîchirait le sang. Donne-moi des nouvelles de tout ce qui se passe à Grenoble.

LXXI

Vienne, 1809.

Je ne sais si tu es comme moi, ma chère Pauline, mais l'air du mois de septembre me donne toujours le bonheur, sans avoir aucun sujet de contentement de plus ou de moins qu'à l'ordinaire. J'ai passé hier des heures charmantes dans les jardins Rasumosky dont Faure pourra te donner une idée.

Aujourd'hui, je suis allé une heure au fond du Prater, la plus belle promenade de l'Europe, disent ceux qui peuvent en juger. Au centre de ces bois immenses, auprès de ce Danube majestueux, il y a une maison de chasse qui a été criblée de balles et de boulets; des soldats ont achevé d'y mettre tout en pièces. Il y avait à chaque étage un beau salon rond, avec deux fenêtres à l'entour, au troisième est un belvédère charmant. Il n'y a personne dans cette maison; j'ai profité de cette circonstance pour y mener avant-hier l'objet qui seul fait mon destin.

Aujourd'hui, j'ai lu Bolingbrocke à l'endroit où nous nous étions assis; je jouissais de mon bonheur caché.

Je n'ai pas la croix, mais aussi que de matinées pa-

reilles il faut que je sacrifie pour l'obtenir ! Il me semble que je fais chaque jour un pas vers le moment heureux où je sentirai que je puis vivre avec cinq ou six mille livres de rente.

A propos de projets, il est question de me marier avec une jeune veuve qui a deux enfants et cinq, six, ou sept ou huit cent mille francs; c'est M... qui arrange cela. J'y suis simple spectateur, content si ça manque, assez embarrassé si ça réussit.

Adieu; écris-moi donc quelquefois; ne trouves-tu pas que Turin, Berne, Marseille sont bien près de Grenoble? A ta place, il me semble que je chercherais à les voir. Mais peut-être y a-t-il des obstacles que j'ignore. Tout ce que je puis te dire, c'est qu'on ne sait pas plus à Vienne qu'à Grenoble si le monde durera encore trois semaines.

LXXII

Vienne, 29 novembre 1809.

J'ai reçu hier soir une mission qui me permet de m'absenter du quartier général de Saint-Pölten. Au moment de partir, un de mes camarades que j'avais amené partager mon dîner composé de quelques

pommes de terre et d'un petit morceau de viande dure, me proposa d'aller à Vienne quand je serais de retour de mon voyage. Pourquoi pas tout de suite? Mais nous laissera-t-on passer sans ordre ni passeports? Nous verrons. Envoyons d'abord chercher des chevaux de poste. J'y envoie : la livrée de mon cocher fait effet; on nous en donne sans ordre. Nous partons à neuf heures et demie; tout le long de la route, nous sommes arrêtés par nos postes; moitié endormis, nous répondons en allemand, on nous poursuit, on jure et nous avons quelque peine à les renvoyer. Un peu plus loin et déjà endormis, on nous demande qui nous sommes, en allemand; nous répondons en français. On nous donne encore des chevaux de poste; mais le maître charge le postillon de remettre à la police à Vienne un petit billet où l'on parle de nous. Notre projet était de descendre à deux cents pas de la barrière, d'entrer en promeneurs et d'envoyer chercher notre voiture par des chevaux de nos amis. Nous nous tenons réveillés une heure ou deux; nous nous assoupissons et sommes réveillés tout juste par le sergent du poste autrichien de la porte, qui nous demande qui nous sommes. En partant, nous avions quitté notre uniforme; mais avec tant de soin, que mon camarade avait gardé son gilet d'uniforme et moi mon chapeau; ainsi pas moyen de ne pas passer pour des officiers français. Nous donnons bravement le nom de deux de nos camarades qui sont restés à Vienne. On fait quelques dif-

ficultés, mais nous avons l'air si sûrs de notre fait qu'on nous laisse enfin passer. Nous réveillons trois de nos amis logés ensemble, qui nous apprennent que l'empereur François II va aller à Saint-Étienne, pour assister à un *Te Deum*. Il est arrivé avant-hier dans une mauvaise calèche de poste, mais attelée de six chevaux blancs. Il a été reconnu vers le milieu de la ville : aussitôt les vivats ont éclaté de toutes parts; on voulait dételer sa voiture pour la traîner au palais; il a fait presser les chevaux en disant plusieurs fois : « Je vous remercie, mes enfants. » A peine arrivé au bourg, il est ressorti à cheval, et, pendant deux heures, s'est montré au peuple, dont l'enthousiasme, dit-on, était extrême.

Arrivé ce matin chez nos camarades, il a été question de trouver des chapeaux ronds; nous ne pouvions pas, disait-on, en porter d'uniforme, quelques Français ont été maltraités avant-hier au moment de l'enthousiasme. Mais, nul chapeau n'allait à ma grosse tête, on déterre enfin un vieux claque de bal, je m'en affuble, et, tous les cinq, dans l'équipage le plus grotesque qui se puisse imaginer, nous nous rendons vers le château. Il neigeait horriblement : la garde et le peuple nous ferment le passage; nous entendons enfin des vivats et après un piquet de cavalerie de quarante ou cinquante seigneurs ou laquais couverts de galons, nous distinguons un petit homme grêle, figure insignifiante, usée, saluant d'une manière comique. François II porte un chapeau à trois cornes

qu'il met carrément : pour saluer, il baisse directement la tête devant lui, sans porter la main au chapeau, comme quelqu'un qui de loin dit oui.

Nous allons à Saint-Étienne, magnifique église gothique, non pas réparée à neuf comme la cathédrale de Reims, mais laissée avec son vénérable gris noir, comme celle de Strasbourg. Au milieu de la foule, j'ai entendu cinq ou six fois : « Voilà encore un Français, » ordinairement avec l'accent de la curiosité, deux ou trois fois avec celui de la haine. Nous voyons de loin qu'on ne laisse pas entrer à la porte de l'église. Je dis avec un ton dégagé aux deux sentinelles. « Il est permis d'entrer, messieurs? » avec la plus grande politesse ; nous pénétrons dans l'église, où se trouvaient quarante ou cinquante membres du clergé en grandes aubes, trente ou quarante personnes de la ville et des laquais. Aussitôt les « Voilà encore un Français ! » partent de toutes parts. Je me place près de la porte du chœur, un silence à entendre voler une mouche régnait parmi ces gens rassemblés pour fêter un empereur qu'ils aimaient beaucoup ; nons entendions de tous côtés : «Français, Français.» En regardant, autour de moi, tous les grands cordons qui étaient à la porte du chœur, je distingue madame S... la plus belle femme de la ville, dit-on (figure d'une madone de Raphaël parvenue à trente ans, mais avec des yeux sans expression, du reste, des traits célestes) ; elle sourit et je lui dis très haut : « Il est heureux pour moi de voir, le dernier jour de mon séjour à Vienne, la femme la plus

belle et l'événement le plus remarquable. » Tout le monde se retourne et je ne rencontre que le sourire sur toutes les figures. François II arrive, l'air encore plus coinche, insignifiant, usé, fatigué, un homme à mettre dans du coton pour qu'il ait la force de respirer. Il était environné côte à côte de quatre grands officiers de sa couronne mouillés jusqu'aux os, ainsi que lui. Comme j'avais cela de commun avec eux, sans avoir l'obligation d'entendre le *Te Deum*, que les premières mesures annonçaient cependant devoir être très beau, je suis venu me chauffer; je n'ai trouvé personne, et je t'écris tout chaud mon histoire pendant que le *Te Deum* dure encore, et qu'on fait des décharges de mousqueterie sous mes fenêtres.

Adieu; écris-moi donc une journée de ta vie; cela me charmerait.

LXXIII

Paris, rue du Colombier, n° 28 (faub. Saint-Germain),
6 avril 1810.

Ta lettre m'a fait un plaisir sensible. Il faisait hier un temps froid et humide; je revenais d'une visite que j'ai faite à quelques lieues de Paris. J'ai aperçu de loin un de mes amis, homme d'esprit et, qui plus

est, pauvre cavalier; il pleuvait à verse et son cheval sautait; il l'a donné à son homme, est monté avec moi et m'a dit : « Parbleu ! que ces provinciaux sont bêtes ! » Là-dessus, nous voilà à raisonner, et voici nos raisonnements. Tu me diras s'ils sont justes; en tout cas, si tu te trompes, ce n'est pas faute de modèles.

C'est un défaut particulier à notre nation que ce maudit *tatillonnage*. Qu'est-ce que ce mot d'abord? C'est une extrême attention et importance de vanité donnée aux moindres détails. Les paroles dictées par ces deux sentiments forment toute la conversation de la province. Ce défaut chasse presque en entier le naturel. Le Français qui parle cherche presque toujours à relever sa propre importance, et, dans tout ce qu'on dit, il cherche toujours une épigramme ou quelque chose d'aimable pour lui, ne songeant que très secondairement au but de la conversation. « Ainsi, continuait Louis, vous connaissez le bon Rivet et le sot A... Celui-ci voulait absolument avoir une conversation avec Rivet pour prouver à toute l'honorable société qu'il avait aussi le mérite de la profondeur. Mais A... avait eu le désagrément de tomber en sautant un fossé, ce dont sa culotte portait la marque évidente. C'est dans cet état qu'avec un air plus pincé que d'ordinaire, il commence le colloque suivant :

A. — Monsieur, je désirerais me faire quelque idée de la bonne compagnie de Madrid que vous avez beaucoup vue.

R. — Avec plaisir, monsieur. D'abord, ces gens-là, comme tous les peuples du Midi, gesticulent beaucoup en parlant. (*A..., qui peut passer pour vif, gesticule beaucoup, devient sérieux.*)

A. — A la bonne heure, à la bonne heure, ce n'est pas toujours un défaut. Quel est le sujet habituel de la conversation de ces aimables Castillans?

R. — Ma foi, leurs conversations, ce n'est que des discussions sur la toilette, les chiffons, la forme d'une culotte, etc., etc.

A..., *de plus en plus piqué.* — Oh! vous sentez pourtant que, dans la conversation, on ne peut pas traiter toujours des sujets sublimes de science; tout le monde ne peut pas... (*Il s'interrompt, faute d'idées.*)

R. — Ce qu'il y a de pis, c'est que ces gens qui parlent toujours chiffons ne sont que rarement propres, par exemple : ils ont toujours des culottes sales.

(*A... devient sensiblement rêveur et songe que sa culotte a une petite tache.*)

R. — Ce sont, en général, des hommes fort maigres....

A..., *se hâtant de l'interrompre en ricanant.*) — Oh! je vous remercie, c'est une nation fort intéressante. (*A part, et, en physionomie, prenant l'air piqué.*) Cet homme froid et moqueur ne me convient pas du tout.

Louis : Le bon Rivet était tout étonné que la curiosité de l'autre fût déjà satisfaite, il ne se doutera jamais de la cause pour laquelle A... dira toujours du

mal de lui. Eh bien, le diable m'emporte, nous voilà tous. Ce tatillonnage a son quartier général en province; au Marais, il a déjà perdu un peu de son affreuse personnalité. On n'y dit plus avec la même effronterie : « Voilà mon habit d'il y a deux ans, j'espère bien qu'il me fera encore cet hiver. » La bassesse d'âme s'y montre moins qu'en province; on y fait une cour tout aussi servile à M...; mais on prétend que c'est parce qu'il est aimable et non point parce qu'il est sénateur.

Nous convînmes ensuite que ce défaut disparaît de plus en plus; à mesure que l'on avance dans la société riche, il change même d'objet. On ne parle plus de son excellent Witchoura, mais des sentiments de son *cœur*. Le sentiment devient le topique de ces braves gens.

L'Allemand, bonhomme qui ne voit pas plus loin que ce qu'on dit, et qui fournit souvent à la conversation par l'expression de ses sentiments actuels, me semble presque tout à fait exempt de tatillonnage.

L'Italien, ardent pour la volupté et sensible à toutes les voluptés, celle de l'Amour, jusqu'à celle de prendre des glaces exquises, cet homme heureux les cherche de bonne foi; il est souvent passionné; l'habitude qu'il contracte dans ces deux états fait qu'à part l'exagération, qui n'est sensible qu'aux étrangers, il parle avec naturel.

Tu sens que le titre d'*illustrissimo* accordé à un négociant est comme le très humble serviteur que tu mets au bas de ta lettre à un notaire.

Le tatillonnage est un ennemi secret mais très réel de la plaisanterie comique, c'est ce qui nous rend si ridiculement graves. Le commis de la rue Saint-Denis siffle *George Dandin*, parce qu'il croit qu'*on le prend pour une bête* de lui offrir des plaisanteries si faciles à comprendre. Il aime bien mieux *le Séducteur amoureux*, *la Revanche*, etc., etc.; il appelle cela délicat. Le provincial est de son avis sur ce dernier point; mais, défenseur zélé des mœurs, il ajoute, en sifflant George, que cette pièce est indécente. Il leur faut à tous les deux un sentiment embrouillé dans quatre ou cinq vers; le plaisir de le deviner là-dessous les charme.

Le commis, à l'aspect de quelque bonne charge de Molière, prend l'air haut, froid, fâché, dédaigneux et légèrement malheureux d'un homme qui sait qu'on lui manque.

En allant chez Brunet, au contraire, il dit à la nièce de son bourgeois qu'il y conduit : « Nous n'allons entendre que des bêtises »; sa vanité mise en sûreté par ces mots mille fois répétés, et par la croyance qu'il va *se distraire* (de ses occupations importantes), l'abandonne alors franchement au comique, qui se trouve être, d'ailleurs, parfaitement à sa portée.

Toute discussion importante aux yeux des discutants, qu'on parle de musique ou de la suspension de l'acte d'*Habeas corpus*, tend à faire contracter une habitude funeste au tatillonnage.

Après avoir ainsi conclu, nous allâmes chercher

ensemble des exemples. Je trouvai, en rentrant, ton aimable lettre, et je m'endormis le plus gai des hommes. Je te dirai sous le secret que je ne me suis jamais trouvé si heureux qu'ici depuis deux mois, et ce qui augmente ce bonheur, c'est que je sens qu'il ne vient pas tout à fait de passion. Je me sens assez raisonnable pour donner tour à tour audience aux plaisirs de la tête, du cœur et même de la gastronomie. Mais aussi il faudra que vous fassiez *give me or lend me sex thousand livres per annum.* Tâche de le préparer à cette idée. Continue à être prudente *for making nochild. It shall be time morigh in four or five years*

Écris-moi bientôt; ce qui me charme, c'est que voilà que tu me dois cinq pages d'écriture serrée. Imagine-toi que je sais à peine si l'Isère passe toujours à Grenoble. Ainsi, force détails.

LXXIV

23 mai 1810.

Il faut partir, ma chère amie; je devrais être à Lyon le 25 mai; je ne partirai que le 2 juin. On m'assurait hier encore, dans les termes les plus forts, que j'étais sur une liste parafée de la main de Sa Majesté;

mais, aux yeux vulgaires et à ceux du ministre, je suis toujours C... J'ai vu la campagne, j'ai fait autour de Paris un voyage de cent deux lieues par Orléans, Beaugency, Fontainebleau, Montereau, Nangis et Grosbois ; mais j'étais avec des âmes qui n'aperçoivent point le pays d'où je tire mon bonheur.

En en revenant, j'ai fait un voyage à Saint-Cloud et je retarde mon départ pour aller à Ermenonville et à Mortfontaine. A peine revenu de la tombe de Jean-Jacques, je vole vers les lieux où deux tendres amants aimèrent mieux mourir ensemble que vivre séparés. Quel exemple ! et qu'on est malheureux de ne pouvoir pas le suivre !

Mon départ m'afflige; les jours où je ne puis pas voir la cause de cette affliction, je fais de la morale. Le matin, quand j'ai été seul et que ma journée n'a encore été salie par le contact d'aucun homme, je me tourne au sentiment ; mais, quand on les voit : « De l'ambition, de l'argent, des succès de vanité à cette canaille-là ! »

J'ai passé hier la soirée chez madame S..., une mère de cinquante ans pleine de bonté; trois filles, jeunes, jolies, qui ont de l'esprit; trois ou quatre jeunes gens heureux, jeunes, aimables, riches; malgré cela, ennui. Ce qui m'amuse le plus, c'est leur fureur de jouer le sentiment et de vouloir montrer la chaleur et l'abandon d'une âme passionnée, sans sortir de la réserve et de la froideur du bon ton.

Ces aimables filles sont prises dans le bon ton,

n'osent rien se permettre qui ne soit avoué par lui, ce qui les conduit à ne dire que des choses parfaitement communes. Malheureusement, il n'y a d'intéressant que ce qui est un peu extraordinaire ; en rapprochant la digue de la source du torrent, elle l'empêche de couler.

Je t'ennuie de la description de ce travers, parce que j'ai rencontré cet ennemi du bonheur dans presque tous les salons où je vais. Picard a fait *la petite Ville*, Molière vengeait bien les provinciaux en leur montrant la duperie et l'ennui de ces gens qu'ils envient ordinairement. En arrivant ici, ils sont éblouis, tout leur plaît, et, s'ils retournent chez eux après un séjour de deux ou trois mois seulement, ils sont incurables. Ils regrettent à jamais cette société dont tout leur a plu, même ce monstre aux griffes terribles (la crainte du ridicule) qui y verse l'ennui d'une main libérale. Voilà une belle phrase ! Je vois des jeunes gens dignes de sentir et d'inspirer le bonheur, passer sans cesse auprès de lui, et le fuir comme par l'effet d'une gageure ; de braves renards qui ont la queue coupée conseiller, mais sans malice, aux gens à queue de n'en pas faire usage. Tout cela me prouve de plus en plus que, quand on aura trouvé le secret de faire vivre une morue dans les eaux de la Seine, des artistes pourront exister à Paris. Il n'y a, ce me semble, qu'un parti raisonnable à prendre, y vivre pour l'amour ; je ne veux pas dire être toujours Saint-Preux, mais se livrer aux goûts tendres qui visitent

souvent une âme sensible, y admirer les chefs-d'œuvre dont ces fous sont en possession, depuis la divine Sainte-Cécile jusqu'à *Nicomède* joué par Talma, regarder tout ce qu'ils disent comme un vain bruit, quand ils s'avisent de dogmatiser sur les choses invisibles pour eux, être tout à eux quand ils soupent ensemble, sans prétention, parce qu'alors ils sont charmants.

Voilà mes pensées toutes crues et sans y rien changer. Ce n'est qu'à toi que je puis écrire ainsi. Tout cela te paraîtra peut-être un peu fou, mais mon bonheur est lié à ce que tu aies beaucoup d'esprit, et je ne puis résister à te dire ce qui me semble devoir étendre cet esprit aimable. La vue de Paris te manque : peut-être n'y passeras-tu jamais beaucoup de temps ; je voudrais que tu visses tout juste, que rien ne t'y donnât de fausses idées, et surtout la pire de toutes, celle de croire que le bonheur n'est que là. Il me semble qu'il n'est jamais dans un cœur qui n'a pas su se le donner, et qu'il ne quitte que bien rarement celui qui l'a cherché de bonne foi, en se méfiant surtout des illusions de la vanité, passion mère de toi, de moi, de tout ce qui respire entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

Voilà mon accès passé. Nous partons lundi pour Ermenonville, revenons mardi ; mercredi ou jeudi au plus tard, je quitte Paris, à moins que Sa Majesté, qui arrivera à cette époque, n'ait décidé quelque chose pour nous. Silence avec tout le monde sur ce voyage ; écris-moi à Lyon, poste restante.

LXXV

Paris, 4 juin 1810.

J'ai passé une seconde matinée agréable à Mousseaux avec M. de Lévis et les lettres du Tasse. On peut trouver le bonheur dans son estomac, dans l'amour ou dans la tête ; avec un peu de savoir-faire, on peut prendre un peu de chacun de ces trois bonheurs et se faire un sort agréable et indépendant de la méchanceté des hommes. Cette science du bonheur a pour moi le charme de la nouveauté, par conséquent je dois me tromper encore sur beaucoup de points. Aussi, quand je te raconte ce que je fais, c'est plutôt pour te peindre un cœur qui t'appartient que pour te tracer une marche à suivre. J'ai des moments de flamme où toutes mes résolutions sont emportées par le torrent ; après un bonheur de quelques jours, j'ai un spleen qui ne finit que par une forte fatigue corporelle, ou par une étude suivie et forcée. Mais voici le canevas : lire le matin un livre où la sensibilité soit un peu en jeu ; vers les trois heures, faire quelques visites nécessaires ; dîner avec volupté, au frais, tranquillement ; le soir, être avec des femmes aimables ou aimées,

fuir comme la mort les conversations d'hommes, l'aigreur, la vanité et le noir de la vie.

Ce canevas est dérangé au moins trois ou quatre fois par semaine par des visites nécessaires. Si je n'ai pas, le soir, un bon opéra bouffe pour me rincer la bouche, le mépris que m'inspirent les gens que je visite finit quelquefois par de l'aigreur, et c'est alors que je rêve profondément sur la nature de l'homme. Lorsque je puis écrire, mon esprit, occupé de rendre exactement ma pensée, n'a pas le temps d'être affecté péniblement par la saleté du modèle.

Je me félicite toujours plus du hasard qui nous a portés à aimer la lecture; car, quoique tu ne m'en dises rien, je suppose que tu lis toujours beaucoup. C'est un magasin de bonheur toujours sûr et que les hommes ne peuvent nous ravir. On s'imagine ici avoir fait à un homme tout le mal possible quand on l'a éloigné des affaires et réduit à six mille francs de rente. Si cet homme aime les livres et a un bon estomac, il peut être plus heureux que courant Paris en costume pour faire des visites ennuyeuses à des indifférents.

Quand un livre de Maximes n'est pas décidément détestable (par des niaiseries, par exemple, comme celui de M. de la Bouine), ou on y trouve des vues neuves qui augmentent le magasin et dont on a le plaisir de tirer les conséquences, ou, à propos des Maximes qu'on trouve fausses, on en fait de vraies. A quoi bon tout cela? à rien; mais, j'ai passé deux

heures très agréables avec M. de Lévis, et ensuite une heure et demie de bonheur tendre avec ce pauvre Tasse. Ce qui pourrait m'arriver de mieux, ce serait d'oublier sans m'en apercevoir ces deux ouvrages, pour pouvoir repasser une autre matinée avec eux à Mousseaux. Pour ne pas te donner la peine d'acheter et de lire le volume de M. de Lévis (dont les ancêtres se disaient cousins de la Sainte Vierge et disaient en allant à l'église. « Je vais prier ma cousine; » leur nom s'écrivait alors Lévi. Le Lévis actuel était un seigneur avec 800 000 livres de rente (il lui en reste le quart); mais il paraît qu'il ne peut plus tirer de bonheur de l'amour, et que tous les composés où cet ingrédient entre sont sans saveur pour lui; aussi dit-il un mal du diable des femmes.

Donc, Maxime II : Diminuez vos rapports avec les hommes; augmentez-les avec les choses, voilà la sagésse : les moyens d'y parvenir sont l'étude de la campagne.

Commentaire vrai.—Heureux qui est né avec un goût passionné pour la botanique, l'astronomie, etc., etc.; mais, quand on ne se sent ce goût que pour la connaissance de la machine nommée homme, il faut s'habituer peu à peu à les voir comme l'anatomiste voit les cadavres; il ne s'inquiète pas de la mauvaise odeur, il ne dit pas : « Voilà pourtant comme je serai dimanche! » mais il observe la forme des muscles, nerfs, etc., etc. De même observons les passions, goûts, caractères, sans nous dire en observant un

calomniateur, un envieux etc., etc. : « Cet homme me calomniera, troublera mon bonheur qu'il envie, etc., etc. ; » on peut tâcher d'éviter ainsi cette observation très vraie de Fontenelle : « Tous les savants en sciences naturelles parviennent à un grand âge et sont doux, gais, un peu niais. Tous les savants en connaissances de l'homme sont moroses et meurent de tristesse. Il faut faire une exception, c'est que les gens à passion vive suivent plutôt la seconde de ces carrières que la première. »

Maxime V : L'esprit public est la force des États libres ; l'égoïsme est la sauvegarde de la tyrannie.

VII. — D'ici à longtemps, la seule sauvegarde possible de la liberté individuelle dans l'Europe continentale sera la douceur des mœurs.

218. — N'est-ce pas une bonne manière de juger de l'importance d'un individu, que de songer à l'effet que produirait sa mort, et au vide qu'il pourrait laisser un an après cette époque.

50 et *very true*. Les formes de la société sont comme les vêtements : elles servent à couvrir des défauts et des plaies secrètes qui restent cachées jusqu'à ce que l'intimité vienne à les découvrir ; aussi l'homme sage ne la provoque-t-il pas légèrement.

J'ai souvent été ennuyé à fond pour n'avoir pas pratiqué cette maxime ; mais, je m'en vengerai en la suivant strictement, voir beaucoup de monde, en être au salut avec cinq ou six cents des douze cents personnes à peu près qui font la grande société ici, et voilà tout.

Donne-moi la liste des livres que tu lis depuis deux ans. Quand la lecture ennuie, ou un goût commence, ou cet état de langueur vient de ce qu'on lit des ouvrages qui n'ont aucun rapport entre eux. On a vanté la constance en amour, qui n'est qu'impossible; on n'a rien dit de la constance.

Je vois intimement des gens nés avec quatre mille francs de rentes et plébéiens, qui sont nobles, ont des croix et quarante mille francs de rentes, des santés d'hercule. Faute d'âme, de sensibilité et par conséquent d'amour pour la lecture, ils sont malheureux à me faire pitié. Cette expérience se renouvelle sans cesse, des soirées épouvantables, enfin, sans aimer le jeu, faire un whist est un bonheur pour eux, et à trente-cinq ans!

LXXVI

Saint-Pierre, 29 juin 1810.

Quelle diable de brièveté! Il paraît que c'est le caractère particulier de ton esprit; mais, autant il est bon dans les écrits imprimés, autant il est cruel pour qui vous aime. Je reçois un gros paquet de toi; j'étais enfoncé dans une discussion avec moi-même qu'avait

fait naître la lecture de la seconde édition du *Traité de la manie* de l'excellent docteur Pinel. Je cherchais à discerner les cas où leur manière de porter des jugements ou, identiquement, de tirer des conséquences est fautive, de ceux où leur perception, ou bien les observations desquelles ils tirent des conséquences sont fautives, et leur manière de juger fou de développer les tuyaux de lunettes (Tracy, *Logique*).

Je quitte mon livre avec le plus vif plaisir, et je trouve quatorze lignes de quatre mots.

Adieu; je vais me déguiser en Westphalien pour chanter des couplets au meilleur des Pierre.

LXXVII

Lundi 2 juillet.

Notre petite fête de famille fut charmante; les couplets composés par Picard, qui, une livrée sur le corps, jouait avec nous, étaient charmants. Un peu d'attendrissement fut le premier effet; on rit beaucoup ensuite. — Deux cents personnes arrivèrent; Fitzjames nous fit rire; après quoi l'on dansa; je m'en allai le dernier à la pointe du jour. Je te raconte cela comme s'il y avait mille ans. Hier, jour de Saint-Martial, nous

avons dîné tout à fait en famille chez M...; à huit heures et demie, madame Z... s'est embarquée tranquillement pour une fête que donnait le prince de Schwarzemberg, ambassadeur d'Autriche. Comme l'hôtel eût été beaucoup trop étroit pour contenir mille invités, on avait, comme à toutes les fêtes données dernièrement, construit dans le jardin une salle immense en sapin. Le plancher de cette salle était avancé de trois pieds au-dessus du sol. Pour ôter l'odeur du sapin par la grande chaleur qu'il faisait, on avait peint l'intérieur de la salle avec de la térébenthine, dit-on. Au moment où la fête était la plus belle, et où Sa Majesté faisait le tour de la salle, une bougie est tombée et a mis le feu à un rideau. On a cru que ce n'était rien; mais le rideau enflammé a mis le feu à la paroi des planches contre lequel il était posé et, en un même moment, *comme un temps d'exercice*, c'est l'expression de M. Z... en me contant cet accident, toute la salle a été enflammée, les côtés et le comble; le feu qui était au plafond a brûlé les cordons des lustres qui sont tombés sur les têtes; le plancher s'est enfoncé en plusieurs endroits. Tu juges des cris, du tumulte, de l'horreur, puis de la position de ceux qui, sortis de ce bûcher ne trouvaient pas leur femme, leur mari, leurs enfants. La malheureuse princesse de Schwarzemberg, sœur de l'ambassadeur a été victime de son amour maternel.

Ce qui rend cet accident unique, c'est la terrible opposition de ce qu'il y a de plus gai, à ce qu'on peut

concevoir de plus horrible, et surtout celui des coups de tonnerre affreux et une tempête horrible. Heureusement nos excellents parents n'ont pas eu de mal.

Adieu, etc., etc.

LXXVIII

Paris, 9 octobre 1810.

Voici un bien bel automne; il paraît que tu en jouis bien, du moins notre bon père me dit toujours que tu es à la campagne. Ma nouvelle place me prive entièrement de jouir de ces beaux jours si rares ici; heureusement, mon cabinet, d'où je t'écris, est dans une position superbe, dominant le jardin des Invalides et, au delà, les bois de Meudon à l'extrémité occidentale de Paris. Le travail officiel de ma place peut se faire en quarante heures par mois; mais M..., qui est parfait pour moi, me charge de beaux travaux étrangers à mon affaire. Je comptais pour cet hiver faire de mes occupations officielles la broderie de ma vie; le fond aurait été employé à quelques études approfondies relatives à la connaissance de l'homme. J'avais, outre cela, le projet de me livrer entièrement à ce qu'on nomme ici plaisirs, afin que, si l'année prochaine je

suis à cette époque à trois ou quatre cents lieues de Paris, je sois bien libre de regrets.

Les affaires me prennent peu de temps, je n'en ai pas pour huit à dix heures de travail ; cependant, je ne puis pas suivre un travail particulier. Le travail de réfléchir, du moins pour moi, ne se prend pas et ne se quitte pas comme un habit : il faut toujours une heure de recueillement et je n'ai que des moments.

Voilà, ma bonne amie, la peinture exacte d'un cœur qui t'aime, mais que tu ne payes guère de retour, car tu n'écris jamais. Je suis réduit à ne te parler que de moi ; j'ignore ce que tu sens. J'accable de questions Bonval ; je dîne presque tous les jours avec ce charmant caractère. Hier, nous avons tant joui aux *Nozze di Figaro*, que nous en sommes accablés. Nous avons jasé tout du long avec une Italienne très jolie, affligée de dix-huit ans et parlant avec un accent très pur. Nous ne l'avions jamais vue ; elle était là avec son père, nous sentions de même, la connaissance a été prompte. Tu sais que j'ai à Grenoble deux affaires : la première de six mille francs ; mon oncle m'a annoncé qu'elle allait. La seconde est celle de la Bav... D'après ce que m'écrit mon père, il paraît qu'il m'enverra ce qu'il faut pour cela. Parle-lui néanmoins de cet article, si l'occasion s'en présente. Il est nécessaire que ce soit fait bientôt.

My great father speaks much with me of matrimony with a wery sensible girl of your knowledge, but he will not understand that y could never jouir

in this family of the égards *without wich y never shall* entrer dans une famille quelconque, et qu'enfin j'ai décidé de n'y plus penser.

Rien de ce qui peut contribuer à mon bonheur ne me manque; ma position est très agréable. Des gens que je ne connaissais pas me font des visites; je recueille chaque soir au moins soixante sourires de plus qu'il y a trois mois; je puis me dire, par-dessus le marché, que ce changement est mon ouvrage. Cependant l'image du bonheur solide que je croyais trouver avec V... me trouble un peu. Il me manque d'aimer et d'être aimé. Je fais ce que je puis pour aimer madame Palf...; mais elle ne comprend pas toutes les délicatesses qui font le bonheur ou le malheur de ceux pour qui elles sont visibles; elle met plus de prix qu'il n'en faut à toutes ces bêtises d'ambition, qui, une fois qu'on les a, ne signifient plus rien. Ne te moque pas trop de toutes ces petites faiblesses du cœur; pas une âme au monde autre que toi ne s'en doute. Je ferai tout au monde pour aller en Italie en 1811; tels sont mes projets pour cette année. Procure à Faure les occasions de parler *to our father*. Ils ne se doutent pas de Paris et de ma position : il tâchera de la leur rendre sensible. Je me mets en ménage avec le plus beau garçon que je connaisse, le meilleur et le plus aimable, à un peu de tristesse et de hauteur près, M. Louis de Belle-Ile.

LXXIX

25 décembre 1810.

Je viens d'être bien heureux, ma chère Pauline : le saint jour de Noël m'a laissé un peu de tranquillité; l'ancienne pente de mon âme m'a porté à lire et à prendre un livre conforme aux études qui m'enflammaient pendant les années de pauvreté que j'ai passées à Paris. J'ai donc lu avec plaisir, et en posant vingt fois le livre, les quatre-vingts premières pages du livre de Burke, intitulé *Recherches sur le sublime*. J'étais distrait à chaque instant par mes idées actuelles d'ambition, et ensuite j'ai senti le regret de ne plus vivre au milieu de ces idées nobles, fortes et tendres qui m'occupaient sans cesse, lorsque, logé rue d'Angivilliers, en face de la belle colonnade du Louvre, et n'ayant souvent pas six francs dans ma poche, je passais des soirées entières à contempler des étoiles brillantes se couchant derrière le fronton du Louvre. Depuis six mois, je n'ai pas eu le temps de réfléchir sur aucune de mes lectures, et ces lectures se sont bornées aux romans de La Fontaine, parce qu'on peut les prendre et les quitter à chaque instant. En lisant mon

Burke, je m'interrompais pour me faire des reproches de telle ou telle visite que je n'avais pas faite. Des amis puissants m'ont prêté ; j'ai un joli appartement, simple, noble et frais, orné de charmantes gravures ; je cherchais à en jouir avec mon âme de 1804, ça n'est presque plus possible. J'ai une vue superbe de la fenêtre de mon petit cabinet ; je contemplais le coucher du soleil au travers de la pluie et de gros nuages déchirés par un vent de tempête. Je songeais avec regret à Belle-Ile, qui court la poste sur le chemin de La Rochelle, où il a une mission. Il est parti hier et je suis seul pour deux ou trois mois. J'ouvrais machinalement le tiroir de mon bureau où je mets les papiers intéressants.

J'ai ouvert une petite lettre : elle était de toi ; jamais je n'ai senti avec autant de délice le plaisir de t'aimer. Cette charmante lettre est du mercredi 15 mars. Mais de quelle année ? Je l'ignore. Le timbre du jour est au bord, et il n'y a que 20 mars 18... Tout ce que tu dis est parfaitement en harmonie avec ce que je sens. C'est exactement un autre moi-même que je lis. La conformité d'écriture venait augmenter cette charmante illusion. Je sens bien vivement le chagrin d'être privé de tes lettres. Je t'envoie ta charmante lettre du 20 mars. Lis-la et renvoie-la moi. Si tu la lis, tu ne pourras pas résister à l'envie de m'écrire. Moi-même, je pleure à chaudes larmes en t'écrivant : ainsi, parlons d'autres choses.

J'ai devant moi une charmante gravure de Porporati

intitulée : *il Bagno di Leda*. Les badauds auraient, en la voyant, recours à leur grand mot : « *indécent!* » je ne te conseille pas moins de l'acheter (elle coûte quatorze francs); c'est un tiers du tableau de ce divin Corrège qui est au musée; il y a dans la gravure trois femmes, deux cygnes et un aigle. A côté, j'ai le portrait de ce divin Mozart que j'ai acheté à Vienne ; d'Artaria, qui connaissait beaucoup Mozart et qui m'a assuré qu'il était très ressemblant. On donne demain les *Nozze di Figaro;* mais je serai forcé d'en manquer la première moitié pour aller dans une maison où j'ai été présenté mercredi dernier; j'y suis resté un quart d'heure et j'y ai vu madame Récamier, charmante; madame Tallien, très non charmante, mais remarquable. Que n'es-tu venue à Paris! Tâche d'y venir en 1811. Cependant, je ne te cache pas que j'irai certainement t'embrasser, dussé-je pour cela déserter! J'ai trop d'envie de te voir! Adieu, ce que j'aime le plus au monde! les larmes me gagnent... Brûle ma lettre.

LXXX

1er février 1811.

Je viens de faire une expérience fâcheuse surtout par l'idée qu'elle m'a suggérée. J'ai connu, il y a quatre ans, un jeune homme aimable, d'un esprit

doux, mais qui plaisait généralement par son grand sens; il était auditeur, il a été nommé à une place importante en province. Il y a passé quatre ans, est revenu il y a huit jours et nous a paru à tous un être vulgaire, un sot ennuyeux. Ce changement m'a frappé : je l'ai vu souvent pour en pénétrer la cause; la voici telle qu'elle a été approuvée hier soir par nous tous. Il attachait trop d'importance au jugement des autres, c'était son seul défaut à Paris. Ce défaut n'était pas dangereux : le hasard l'avait placé dans une société d'élite composée, excepté nous autres jeunes gens, d'hommes connus par leur esprit. Il est allé en province, et peu à peu, sans s'en douter, a été infecté de la peste. Cette maladie a même servi à son bonheur. Les provinciaux le choquaient et l'irritaient d'abord; il leur a reconnu un fond de raison au bout de la première année; la seconde, il a trouvé nos raisonnements, notre manière d'être heureux alambiqués, la troisième il ne trouvait plus que quelque tort à ses administrés: la quatrième enfin, il ne conçoit plus ses anciens amis, s'irrite dès qu'on soumet à quelque examen de bons préjugés sur lesquels il dort de l'une et l'autre oreille. J'ai su tirer de lui, par des concessions perfides, toute l'histoire des progrès du mal. Il paraît incurable parce qu'on se moque de lui, qu'il défend avec aigreur ses singulières manières de voir, et qu'une fois la vanité (cette grande et quelquefois unique passion du Français) en mouvement rien ne peut l'arrêter.

Effrayé de cet exemple, et bien convaincu que, *sans esprit juste, il n'y a pas de bonheur solide*, j'ai fait acheter hier soir une *Logique* de Tracy. J'ai fait dire à tout le monde que j'avais la migraine; je suis parti pour aller prendre le café à neuf heures, il en est trois et j'en suis à la page 176 de cette *Logique;* je compte la finir d'ici à quinze jours. J'ai le projet de la relire ou de la reparcourir au moins tous les ans, afin que mon esprit soit toujours ouvert à la lumière, et que, si je trouvais quelqu'un qui me dît: « Les vierges de Raphaël ne sont pas les figures les plus divines qui soient au monde», ou : « La musique de Méhul vaut mieux que celle de Cimarosa, » je pusse écouter ses preuves, et m'y rendre si elles étaient bonnes.

Examine-toi un peu. N'aurais-tu point pris, par hasard, quelques-unes des plates et fausses idées que tu dois entendre répéter chaque jour, et auxquelles tu fais fort bien d'avoir l'air d'applaudir? Ne ferais-tu pas bien de prendre le même contre-poison que moi, qui suis dans un lieu moins malsain, et de lire la *Logique* de cet aimable comte de Tracy? Le tout en secret, et en plaisantant, si on te trouve la lisant. La grâce n'est que faiblesse; la forme d'une femme, ce sont les grâces; elle se coupe les jambes à elle-même, si elle se laisse voir étudiant.

Adieu, ma chère amie ; garantis-toi de la contagion, en tâchant de raisonner juste en tout. Molière lui-même m'apparaîtrait et me dirait : « Madame une telle

est coquette, » que je le prierais de m'en dire les preuves. La vraie science, en tout, depuis l'art de faire couver une poule d'Inde, jusqu'à celui de faire le tableau d'*Atala*, de Girodet, consiste à *examiner*, avec la plus grande exactitude possible, les *circonstances des faits*. Voilà toute la *Logique* de Tracy, à quoi j'ajouterai : « Ne croire jamais personne sur parole. »

LXXXI

Milan, 19 octobre 1811.

Ah ! mon amie, que je t'ai regrettée en Italie ! Quand, par hasard, on a un cœur et une chemise, il faut vendre sa chemise pour voir les environs du lac Majeur, Santa Croce à Florence, le Vatican à Rome et le Vésuve à Naples. Je connnais soixante voyages en Italie ; croirais-tu qu'il n'y en a pas deux de passables. Le plus froid de tout est Lalande, c'est pour cela que je te conseille de l'apporter si jamais tu viens ici. Il est si glacial, qu'il ne pourra pas gâter tes sensations, et il indique tout ce qu'il faut voir, je pense que tu sais toujours l'italien ; je me souviens que tu avais fort bien réussi, il y a six ans. J'espère que, bientôt, j'aurai

un congé; je pense bien que tu te résoudras à venir coucher à mon quatrième étage de la rue Neuve du Luxembourg. Il faut voir Paris pour n'être pas tourmenté par ce grand fantôme. Tu y trouveras les plus belles choses de l'univers; mais c'est un sérail, tout est eunuque jusqu'au maître. Les choses sublimes sont mortes; les habitants songent à leurs petites vanités, à leur petite société du soir, au sort d'un vaudeville fait par un de leurs amis, etc., etc.

Les peuples d'Italie, au contraire, sont bilieux, *point aimables du tout;* la canaille italienne est même la plus impatientante de l'univers, et malheureusement un voyageur est sans cesse en contact avec la canaille; les auberges sont les plus malpropres du monde; cependant, avec beaucoup de peine, j'en ai trouvé de très propres à Milan, Bologne, Florence, Rome et Naples; mais il faut se garder de s'arrêter autre part; heureusement toutes les villes sont à quarante ou cinquante lieues l'une de l'autre.

En se figurant d'avance ces inconvénients pour ne pas en être irrité sur les lieux, on trouve un peuple né pour les arts, c'est-à-dire excessivement sensible. Un vieux notaire de cinquante-cinq ans, plus salement avare que M. Girard l'apothicaire, se pâmera de bonne foi devant une vierge du Corrège, en parlera pendant vingt-quatre heures, ne pensera qu'à ça, et, qui plus est, dépensera dix louis pour en avoir une copie. Ce même homme, le soir, à un opéra de Simone Mayer, criera : « Encore! » de manière à s'épou-

monner. Après ces deux traits, il rentrera dans son avarice et dans sa saleté.

Les âmes plates offrent cependant une observation, c'est qu'ici tout se fait *avec naturel ;* il y a beaucoup moins de vanité. Je tentais souvent les gens de ce pays en leur offrant les moyens de cacher les choses ridicules qu'ils se permettent ; leur réponse s'est toujours réduite à ceci :

— Pourquoi me gênerais-je?

Si ton goût t'y porte, tu augmenteras les plaisirs de ton voyage d'Italie en lisant d'avance les vies de Michel Ange, Raphaël, le Corrège, le Titien, Guido Reni, le Dominiquin, Léonard de Vinci, Annibal Carrache.

Avec les vies de ces huit hommes, qui ont vécu de 1460 à 1560, tu en sauras assez. Ces vies ont été écrites avec beaucoup d'autres par un peintre contemporain nommé Vasari. Ne t'empoisonne pas des bêtises d'un nommé Cochin ; lis, au contraire, les discours de sir Josuah Reynolds, peintre de Londres.

Adieu...

LXXXII

Paris, 6 décembre 1811.

Mieux vaut un mot que rien ; je voudrais que tu te rappelasses souvent cela. Figure-toi un homme dans un bal charmant, où toutes les femmes sont mises avec grâce, le feu du plaisir brille dans leurs yeux, on distingue les regards qu'elles laissent tomber sur leurs amants. Ce beau lieu est orné avec un goût plein de volupté et de grandeur ; mille bougies y répandent une clarté céleste ; une odeur suave achève de mettre hors de soi. L'âme sensible qui se trouve dans ce lieu de délices, l'homme nerveux, est obligé de sortir de la salle de bal ; il trouve un brouillard épais, une nuit pluvieuse et de la boue ; il trébuche trois ou quatre fois et enfin tombe dans un trou à fumier.

Voilà l'histoire abrégée de mon retour d'Italie. Pour me consoler des platitudes physiques et morales que j'essuyais en route, je me figurais cette bonne petite A... m'attendant avec tout son amour, dans mon appartement, auprès d'un bon feu. J'arrive : Madame est partie depuis longtemps. J'eus une soirée d'amoureux ; je sentais que mon désespoir n'avait pas le sens

commun, mais j'étais désespéré. Cette bonne petite reviendra le 18 décembre.

Vers la même époque, je partirai peut-être pour la Hollande; c'est une mission de quinze jours. Viens malgré cela, ne renvoie pas ton voyage.

J'ai trouvé ici une chose toujours divine qui m'a frappé dans l'endroit le plus tendre de l'âme; c'est le jeu de mademoiselle Mars aux Français; cela seul vaut mille lieues; je les ferais avec plaisir, si je savais trouver un tel plaisir à Alger.

J'ai vu ton ami Chambier, il m'a conté qu'il est en froid avec son père, ou plutôt que son père est en grand froid avec lui, à cause de son absence. Comment cela finira-t-il? Cela ne finira peut-être pas. Nouvelle raison pour chercher un bonheur indépendant!

J'ai entrevu mademoiselle V... au moment où mes yeux tombèrent sur elle; j'avais l'air fat et insolent; j'étais superbe, particulièrement par mon chapeau à plumes; je fouettais mon cheval avec toute la majesté possible. Elle m'a paru bien pâle, et moi à elle bien fat peut-être. Je ne l'ai pas saluée, par surprise; je compte la saluer au premier beau jour de promenade aux Tuileries.

Adieu; viens voir ce pays. Si tu manques cet hiver, peut-être ne pourrais-je jamais te le montrer. Emploie donc toute l'astuce féminine et tout le caractère d'un homme pour arriver à mon quatrième étage.

LXXXIII

8 décembre 1811.

Tu veux, ma chère amie, que je te donne de grands détails sur mon voyage d'Italie, je n'en ai guère le temps.

En général, il y a quatre choses à observer en Italie :

1° L'état du sol ou le climat ;

2° Le caractère des habitants ;

3° La peinture, la sculpture et l'architecture ;

4° La musique.

J'ai trouvé l'état du sol très bien décrit par Arthur Young. Pour le caractère, personne ne l'a décrit ; il faut le chercher dans l'histoire ; M. Sismondi, élève sans génie d'une excellente école, a montré ce caractère dans l'histoire des républiques du moyen âge.

Sensible, sans vanité, ardent, vindicatif, presque incapable de l'esprit français proprement dit, celui de Voltaire et Duclos.

Quant à la musique, j'attends de Naples un livre qui en traite ; je t'en traduirai une vingtaine de pages ; tu y verras que la musique dégénère actuellement.

L'année 1778 est remarquable : Voltaire, Rousseau, Garrick moururent; tous les arts étaient en France au dernier période de la décadence; ce fut, au contraire, le plus beau moment que la musique ait jamais eu : Pergolèse, Cimarosa et Jomeli produisirent des chants qui n'ont été égalés par personne, que par Mozart, mais dans le genre mélancolique seulement.

Quant à la peinture, j'ai eu le bonheur de me lier avec un des premiers peintres de l'Italie; il m'a dicté la liste ci-jointe, où il m'a indiqué par des numéros le rang qu'il croit mérité par chaque peintre.

Je me suis aperçu que je savais beaucoup moins bien l'italien que je me le figurais. Pour me remettre à cette langue, je traduis, en abrégeant, l'histoire de l'École de Florence, la première des cinq notées dans le tableau ci-joint. Si j'ai la patience d'achever ce travail ennuyeux, je te l'enverrai.

Je ne connais pas de livre français relatif à la peinture et qui soit passable. On m'a parlé cependant d'un ouvrage de Félibien; comme il ne m'apprendrait pas l'italien, je ne le lirai pas et je ne crois pas faire une grande perte. Tu pourras te faire prêter les vies des peintres par Vasari; c'est un ouvrage italien, plein d'un bavardage extrême. Malgré cela, tu pourras trouver quelque plaisir à savoir les aventures des grands peintres qui sont Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, le Corrège, le Titien, Annibal Carrache, Guido Reni, le Dominiquin et le Guerchin.

L'ami qui m'a accompagné à Rome et qui m'a

appris à apprécier leurs chefs-d'œuvre pense que Raphaël est le premier ; le Corrège, le second, et Annibal Carrache, le troisième. Le dernier des grands peintres est Raphaël Mengs, né en Saxe et mort, à Rome en 1779.

Tu pourras remarquer que les deux plus grands artistes du XVIIIe siècle, Mozart et Mengs, sont Allemands.

P.-S. — J'ai dicté cette lettre pour donner certaines explications au badaud qui l'a écrite, et qui malheureusement n'est pas assez sot pour ne pas comprendre du tout ce que je lui dicte, mais n'a pas assez d'esprit pour éviter les fautes de sens. Viens à Paris cet hiver, si tu veux m'y trouver.

La férocité à mon égard augmente et peut-être m'éloignera d'ici. Je ne suis pas encore tombé dans la mélancolie des disgraciés : ça viendra peut-être ; il ne faut désespérer de rien. Ne dis rien de tout ceci à personne. Réellement, tâche de venir avant le milieu de janvier. Allons, madame, sortez de votre flegme ; songez que vous avez vingt-cinq ans, et que, pour peu que vous preniez l'habitude de différer, vous arriverez à la sécheresse du cœur, sans avoir vu des choses qu'il *faut sentir*.

LXXXVI

Saint-Cloud, 23 juillet 1812.

Le hasard, ma chère amie, me ménage une belle occasion d'écrire. Je pars ce soir, à sept heures, pour les bords de la Dwina ; je suis venu prendre les ordres de Sa Majesté l'impératrice. Cette princesse vient de m'honorer d'une conversation de plusieurs minutes, sur la route que je dois prendre, la durée du voyage, etc., etc. ; en sortant de chez Sa Majesté, je suis allé chez Sa Majesté le roi de Rome ; mais il dormait, et madame la comtesse de Montesquiou vient de me dire qu'il était impossible de le voir avant trois heures ; j'ai donc deux heures à attendre. Ça n'est pas commode, en grand uniforme et en dentelles. Heureusement, je me suis souvenu que ma place d'inspecteur me donnerait peut-être quelque crédit dans le palais. Je me suis présenté, et l'on m'a ouvert une pièce qui, dans ce moment, n'est pas habitée.

Rien de plus vert et de plus tranquille que ce beau Saint-Cloud.

Voici mon itinéraire pour Wilna : j'irai fort vite, ayant un courrier en avant jusqu'à Könisberg ; mais, là,

les doux effets du pillage commencent à se faire sentir; cela redouble à Kowno; on dit que, dans les environs, on peut faire cinquante lieues sans trouver un être vivant (je regarde tout cela comme très exagéré, ce sont des bruits de Paris, c'est tout dire pour l'absurdité). Le prince archichancelier m'a dit hier de tâcher d'être plus heureux qu'un de mes collègues qui a mis vingt-huit jours de Paris à Wilna. C'est dans ces déserts ravagés qu'il est difficile d'avancer, surtout avec une pauvre petite calèche viennoise, écrasée de mille paquets; il n'est pas un personnage qui n'ait eu l'idée de m'en envoyer.

A propos de cela, Gaëtan voulait venir avec moi; je lui ai répondu qu'il était physiquement impossible que ma calèche contînt plus que moi et mon domestique. Là-dessus, il m'a écrit une lettre impertinente, m'accusant d'avoir offert de le mener. Je suis dans cette circonstance comme l'honnête homme dont parle la Bruyère : mon caractère jure pour moi; on sait que je n'aime pas les ennuyeux, et encore vingt jours de suite. C'est le pendant de la lettre où son père m'appelait charlatan; on ne peut l'être moins, car je leur ferai entendre à la première occasion qu'ils peuvent me regarder comme n'existant plus pour eux.

Je suis charmé que tu aies acheté Shakspeare; c'est encore le peintre le plus vrai que je connaisse.

Adieu; si tu ne viens pas à Paris, va à Milan par le Simplon et les îles Borromée et reviens par le mont Cenis.

LXXXV

Smolensk, 20 août 1812.

Déchiffre, si tu en as le courage, le brouillon ci-joint; c'est une lettre à madame Z... et, de plus, la vérité exacte. Je suis entouré de sots qui m'excèdent. Toute réflexion faite, c'est la dernière fois que je m'éloigne du but, *la mia cara Italia*. Nous n'avons pas d'encre; je viens d'en fabriquer soixante-quinze gouttes que ma grande lettre a épuisées. Ainsi adieu; ne montre l'autre lettre à personne. Je suis plus que jamais dégoûté des ennuyeux, délivre-t'en le plus possible. Je serai, je crois, placé à vingt ou trente lieues de Moskou. On bat encore les Russes dans ce moment.

« Madame,

» Il faut absolument profiter de l'aimable permission que vous avez daigné m'accorder, et ne pas perdre tout à fait l'habitude de parler à des personnes aimables; celles avec lesquelles je suis depuis trois mois ne le sont guère. Ils parlent toujours des choses sérieuses, il faudrait les abréger et marcher dessus

comme sur des charbons ardents : pas du tout, ils y mêlent une dose exorbitante d'importance, et ce qui pouvait se dire en dix minutes exige ainsi une grosse heure.

» Voilà, madame, un grand inconvénient, et nous sommes réduits à cette espèce de gens à voir. Par exemple, je n'ai pas eu l'occasion d'adresser la parole à une femme depuis le village de Marienpol, en Prusse ; c'est notre sort à tous. C'est acheter bien cher le spectacle d'une ville brûlant au milieu de la nuit et élevant jusqu'au ciel une pyramide de feu, d'une lieue et demie de large.

» En cinq jours, nous avons été chassés de cinq palais ; enfin, de guerre lasse, le cinquième, nous sommes allés bivouaquer à une lieue hors la ville. Nous éprouvons, en y allant, les inconvénients de la grandeur. Nous nous engageons avec nos dix-sept voitures dans une rue qui n'était pas encore bien enflammée ; mais la flamme allait plus vite que mes chevaux, et, arrivés au milieu de la rue, les flammes des deux rangs de maisons effrayent nos chevaux ; les étincelles les piquent, la fumée nous étouffe et nous avons fort grande peine à faire demi-tour et à nous en tirer.

» Je ne vous parle pas, madame, d'horreurs beaucoup plus horribles. Une seule chose m'a attristé ; c'est, le 20 septembre, je crois, lors de notre rentrée à Moskou ; le spectacle de cette ville charmante, un des plus beaux temples de la volupté, changée en ruines noires et puantes, au milieu desquelles erraient quelques

malheureux chiens, et quelques femmes cherchant quelque nourriture.

» Cette ville était inconnue en Europe : il y avait six à huit cents palais tels qu'il n'y en a pas un à Paris. Tout y était arrangé pour la volupté la plus pure. C'étaient les stucs et les couleurs les plus fraîches, les plus beaux meubles d'Angleterre, les psychés les plus élégantes, des lits charmants, des canapés de mille formes ingénieuses. Il n'y avait pas de chambre où on ne pût s'asseoir de quatre ou cinq manières différentes, toujours bien accoté, bien arrangé, et la commodité parfaite était réunie à la plus brillante élégance.

» C'est tout simple; il y avait ici mille personnes de cinq à quinze cent mille livres de rente. A Vienne, ces gens-là sont sérieux toute leur vie et songent à avoir la croix de Saint-Étienne. A Paris, ils cherchent ce qu'ils appellent une existence agréable, c'est-à-dire donnant beaucoup de jouissance, de vanité ; leurs cœurs se dessèchent, ils ne peuvent sentir les autres.

» A Londres, ils veulent avoir un parti dans la nation ; ici, dans un gouvernement despotique, ils n'auraient de ressources que la volupté.

» Je pense, madame, que l'heureux Bellisle est auprès de vous : dites-lui qu'on ne peut rien faire de son habit d'auditeur, tant que le ministre de la guerre n'aura pas écrit qu'il n'a plus besoin de ses talents.

» Auriez-vous la bonté, madame, de présenter mes devoirs à M. le comte B... et de daigner vous souvenir quelquefois de mon respectueux dévouement. »

LXXXVI

16 octobre 1812.

Voici, ma chère amie, une lettre écrite à madame Deligny une de mes amies, à laquelle je ne puis pas parler tout à fait franchement, parce qu'elle ne me comprendrait pas. Comme le fond est vrai, joins-la au journal que F... rassemblera. Écris-moi à Smolensko.

LXXXVII

Wilna, 7 décembre 1812.

Je me porte bien, ma chère amie. J'ai bien souvent pensé à toi dans la longue route de Moscou ici, qui a duré cinquante jours. J'ai tout perdu et n'ai que les habits que je porte. Ce qui est bien plus beau, c'est que je sois maigre. J'ai eu beaucoup de peines physiques, nul plaisir moral ; mais tout est oublié et je suis prêt à recommencer pour le service de Sa Majesté.

LXXXVIII

Könisberg, 28 décembre 1812.

A Molodochino, je crois, à trente lieues de Wilna, sur la route de Minsk, me sentant geler et défaillir, je pris la belle résolution de précéder l'armée. Je fis avec M. Busche quatre lieues en trois heures; nous fûmes assez heureux pour trouver encore trois chevaux à la poste. Nous partîmes et arrivâmes à Wilna assez abattus. Nous en repartîmes le 7 ou le 8 et arrivâmes à Gumbines, où les forces physiques revinrent un peu; de là, je suis arrivé ici, voyageant à quelques lieues en avant de M. Z...

Une fois ici, nous avons vu arriver tout le monde, excepté Gaëtan. Il paraît qu'il était malade avant Wilna. Ici, M. Daru m'a raconté qu'il l'avait trouvé à Wilna entièrement sans courage, pleurant et regrettant sa mère. M. Daru lui prêta de l'argent, ensuite son dernier cheval et sa dernière paire de bottes, conduite réellement très belle dans ces temps de trouble où un cheval était la vie. J'ai cherché à éclaircir toutes ces malheureuses circonstances; tout le monde déplore le sort de ce pauvre jeune homme; mais personne n'ajoute un fait

à ce qui a été dit à M. Daru par ses domestiques qui, les derniers, ont vu Gaëtan, à une lieue de Kowno. Quand tout ceci se passait, j'étais cinq ou six lieues en avant. Des généraux, des commissaires ordonnateurs ont péri dans cette marche; il est bien difficile que Gaëtan, qui n'avait pas toute la résolution désirable, ait résisté; il serait encore possible qu'il fût prisonnier.

Adieu, ma chère amie; voilà une bien triste nouvelle; n'en dis absolument rien. Je pense que M. Daru, qui s'est conduit d'une manière très belle, écrira au père. Moi, je me suis sauvé à force de résolution; j'ai souvent vu de près le manque total de forces, et la mort.

Mille amitiés à ton excellent mari. Donne-moi donc de tes nouvelles : depuis un mois, pas un mot de Calais.

Adieu; etc., etc.

LXXXIX

27 février 1813 (?)

Ta lettre, datée de deux heures du matin, m'a fait beaucoup de plaisir, ma chère amie; voilà une heure honnête et point provinciale du tout. Je suis enchanté

du bon effet du portrait. Tâche de faire *mousser* ma tendresse pour notre bon grand-père. Il ne m'écrivit presque plus depuis les grandes batailles de la B^ie^, et il serait triste pour lui de croire que ma vénération a diminué. Fais donc tout au monde pour qu'il croie que je ne le confonds point avec les ennemis d'Israël. On a été trop indulgent pour les preuves de 6000 francs de A... On se repent de cette indulgence, et la baronnie, qui n'exige que 5000 francs, est vengée en ce sens qu'on suppose que ceux qui ne l'ont pas n'auraient pas les 6000 francs.

Cette affaire est facile aujourd'hui. Ce sera une grande récompense dans vingt ans. Malheur, dans tous les genres, à ceux qui arrivent trop tard : à un bon dîner, ils ne trouvent plus que des croûtes de pâté; auprès d'une jolie femme, des charmes usés et plus de gaieté. D'après ces considérations, j'aime mieux que le *father* se fasse baron, que s'il ne fait rien. Car, pour me faire baron, il faut 5000 francs. Je n'aurai cette fortune, si je l'ai, qu'après lui; et alors, la faveur de la baronnie sera bien plus difficile à obtenir. Tâche donc de lui faire pont d'or, pour l'encourager à se faire baron lui-même. Pour épargner sa profonde vanité, fais les avancer; que ce projet ait l'air de venir de toi, de P..., ou de moi, et que ce soit par un excès tendresse paternelle qu'il se détermine à revêtir ce titre pompeux. Prends là-dessus les conseils de Félix, et, par-dessus tout, marchez. J'admire tous les jours votre bêtise provinciale. Par exemple,

mon oncle, mon *great father* et Gaëtan sont parvenus, en parlant de conscription, à tellement gâter leur affaire, qu'il paraît que Gaëtan obtiendra beaucoup moins que s'il n'était pas venu. Je soupçonne qu'on a deviné la force du susdit, qui, en dernière analyse, ne sait pas même écrire. Fais en sorte que le mauvais succès ne me soit pas attribué. Dis à mon grand-père que cette idée de conscription mal à propos mise en avant a donné l'éveil à l'inflexible justice, etc., etc.

Maintenant, au diable toutes ces platitudes!

Je soutenais hier un grand principe qui a généralement scandalisé, je puis m'en vanter : c'est que, dès qu'on connaît quelqu'un pour ennuyeux, il faut se brouiller avec lui; que, par ce moyen, au bout de dix ans, on se trouverait la société la plus agréable possible. Je le pense; mais je le disais pour faire l'aimable. Je suis jaloux de mademoiselle Jenny, dont je t'ai parlé en venant de Voiron à Cularo.

Ma vie, depuis mon retour du 27 décembre, a été agitée, c'est-à-dire heureuse : d'abord, je travaille beaucoup à une besogne qui probablement me donnera les moyens de retour en Italie. Voilà le canevas général de ma vie. Plus, mon capitaine me parle, toutes les fois qu'il me voit, de m'envoyer en Hollande; plus, j'ai été disgracié par mon colonel; plus, le 7 février, il m'a souri; plus, actuellement, l'estime l'emporte. Mais qu'est-ce qu'une amitié fondée sur l'estime? Ça ressemble à un amour fondé sur le mariage.

Félix t'a communiqué le récit de l'attaque de goutte

que j'ai eue dans la nuit du 4 au 5 février. Depuis, je fais ce que je puis pour paraître modeste; mais je ne puis pas. Dès qu'il se présente quelque action trop plate à faire, je suis comme les chevaux ombrageux, j'agis suivant ma hauteur naturelle, et je ne m'aperçois de ma faute que quand l'obstacle qui me donnait dans l'œil est passé.

J'ai eu un avancement le 31 janvier. J'ai toujours Aug... qui me fait de bonne musique; mais l'amour est comme une fièvre qui vient en même temps à deux personnes; celui qui est le premier guéri est diablement ennuyé par l'autre; aussi ai-je une théorie superbe et géométrique, sur l'art de couper la queue aux passions.

Je ne la mets pas en usage, parce j'ai peur de devenir trop amoureux de Jenny. Tu sais que par la peur que nous fait sa mère et le beau-frère, nous n'avons que de rares occasions de nous *speak*. Je ne m'en console qu'en pensant à la manière brillante dont j'ai enlevé madame P... et aux batailles des 21 septembre, 24 et 26 octobre 1811. Pour achever mon ridicule, je suis jaloux d'un jeune homme aimable dont le caractère a plus de rapport avec celui de Jenny. Par exemple, ce matin, je me sens le diable dans le ventré, je ne puis tenir en place. Voilà, belle Pauline, à quel point nous en sommes, puisque vous le demandez. Si contre toute apparence, il y avait guerre, j'en serais; ainsi presse-toi de venir. Si je pars, c'est pour deux ou trois ans. Allons, un peu de

courage ; campe tout là et arrive. Si tu tardes, le plus beau de Paris n'y sera plus.

F... est enchanté de toi, ne s'amuse que chez toi. Invite-le souvent à dîner, et buvez du champagne : c'est le moyen de faire connaissance et de défaire l'ennui et le calme plat de Culans.

XC

Chambéry, 14 mars 1814.

Je me sens tout autre depuis que je suis sorti du quartier général de la petitesse. J'y ai perdu cinquante-deux jours ; je n'ai eu de consolation que le plaisir de connaître madame Derville, la dispute du petit homme et la lecture de cinq à six lettres anonymes.

Ici, la nature du ridicule est différente ; nous sommes depuis trois jours à Saint-Julien, village à une heure et demie de Genève. Le 1er, il y a eu bataille ; nous avons gagné du terrain, malgré beaucoup de pièces de douze qu'avait l'ennemi, et qui, allant deux fois plus loin que nos pièces de quatre, rendaient celles-ci inutiles ; nous avons fait soixante prisonniers. Le gendre du comte Dessaix, voyant un boulet de douze venir en ricochet, a jeté rudement son beau-père dans

un fossé heureusement plein de neige; une seconde après, le boulet a fait un sillon de six pouces de profondeur à la place que venait de quitter le pauvre général, qui, comme tu te le rappelles peut-être, n'a presque plus d'os dans les bras.

En récompense, on le fera gouverneur de Genève, si nous y entrons. Je ne mets ce *si*-là que pour n'avoir pas l'air de vendre la peau de l'ours.

Le courrier part et je finis impromptu. J'avais cependant l'histoire de madame Humbert du Bouchage !

XCI

Milan, 28 août 1814.

Ma chère Pauline,

Je n'ai pas la patience de recopier les faits ci-joints. C'est les débris d'une lettre que j'ai trouvée de style lourd après l'avoir finie.

Suivent des commissions.

« Madame,

» Tant de choses se sont peut-être passées à Paris, depuis un mois, qu'il est fort possible que vous n'ayez

que bien peu d'attention à donner aux récits d'un voyageur. Ma lettre vous trouvera-t-elle au château de M. C..., qui, ce me semble, doit être charmant, ou aura-t-elle le malheur d'arriver un mercredi, comme un compte de pain pour les pauvres? Si j'écrivais pour la campagne et pour la douce sérénité que doit inspirer une société si aimable, je donnerais plus d'étendue à la partie étendue de mon voyage; si c'est pour Paris, je vous parlerais des parades politiques que j'ai rencontrées.

» Après un serrement de cœur très vif en quittant Paris et les lieux qui me rappelaient des illusions charmantes, mais qui n'étaient pas des illusions, je suis venu passer huit jours au milieu de forêts bien vertes et bien solitaires, avec des gens sur l'affection desquels je puis entièrement compter. Je partais à cheval le matin tout seul et je faisais deux ou trois lieues dans la forêt silencieuse, belle occasion pour faire des réflexions. J'y ai vu de nouveau que je n'avais aimé que des illusions, et je ne vous dirai pas le nom de la seule personne que j'aie trouvée sincèrement à regretter. Je trouve ennuyeuse la société des hommes et le raisonnement sérieux. Vous aurez peut-être remarqué, madame, que ces beaux raisonnements finissent toujours par conclure à quelque chose de triste. Je parle des meilleurs raisonnements; les trois quarts font seulement hausser les épaules par l'ignorance ou la platitude de leurs discours. Tout l'avantage qu'on peut tirer de ces conversations prétendues impor-

tantes, c'est que, si les personnes avec lesquelles vous avez bavardé s'appellent X ou Z, les bavards qui vous voient partir de chez eux, vous marquent du respect. Il ne reste donc à l'homme qui est un peu sensible et un peu désabusé de la vanité des uniformes, que la société des femmes; or, cette société vaut infiniment mieux en Italie, parce qu'en France, les femmes ne sont que des hommes pendant vingt-trois heures et demie de la journée. J'ai vu à Turin un petit roi qui a quelque courage personnel : il va presque tous les jours seul se promener à pied. Du reste, comme le lui a dit ce lord Bentinck qui a poussé à Paris, il est en arrière de trente ans dans l'art de régner, et, s'il reste sur le trône, ce ne sera pas sa faute : il mécontente vingt mille soldats qu'il laisse rentrer en Piémont; Milan est plein de toutes les grandes familles de son pays qu'il a disgraciées pour avoir servi un autre.

» J'aime beaucoup les amis qu'on fait en voyage; il faut qu'ils trouvent en vous quelque chose d'agréable, puisqu'ils vous aiment sans savoir qui vous êtes.

» J'ai fait à Turin la connaissance d'un général italien dont probablement je ne saurai jamais le nom. Il m'a fait voir le roi, et, qui plus est, une charmante actrice qui a dix-huit ans et, avec les plus beaux yeux du monde, prend la vie du côté gai, se moque de tout sur la scène comme chez elle, et a la sagesse profonde de ne pas vouloir épouser les gens riches qui lui offrent un carrosse, une livrée et l'ennui de leur

triste société. Ce caractère, qui est bien franc, fait qu'elle chante et qu'elle joue d'une manière très rare, c'est-à-dire parfaitement naturelle. J'ai vu toute une salle rire aux larmes pendant dix minutes, tout le monde s'essuyait les yeux, et tout le monde en sortant répétait le duo comique qu'elle avait chanté avec un amant ridicule.

» Voilà de ces plaisirs que l'on ne trouve pas de l'autre côté des Alpes : on aurait été révolté de l'indécence du duo.

» Mais je m'aperçois que j'abuse de la permission que vous avez daigné me donner de vous écrire une espèce de journal. Jugez, madame, de mon dévouement; si vous montrez ma lettre, je suis immanquablement ridicule. Vous savez la maxime générale : une femme ne doit compter sur un amant italien qu'autant qu'elle lui a fait faire quelque faute de conduite, sur un adorateur allemand qu'autant qu'elle l'a rendu vif, sur un amant français qu'autant qu'elle lui a fait faire une chose ridicule.

» Voyez, madame, quelle peut être l'étendue de mes prétentions, après la cruelle longueur de la présente lettre; mais je compte sur la promesse que vous avez bien voulu me faire, et je crois que, si elle est lue, ce sera tout au plus par vous. Je m'étais bien promis de ne pas passer les deux pages, et c'est pour cela que j'avais pris une plume taillée en fin et du grand papier; mais on a toujours trop à dire aux personnes qu'on aime sincèrement.

» C'est ce qui fait que mes conversations avec une dame de Milan ne finissent pas; c'est ce qui fait que toute sa société est jalouse du Français, et, comme elle a beaucoup de ménagements à garder, c'est ce qui fait qu'elle vient de m'exiler à Gênes; j'y serai le 31 août; pour combien de temps? je l'ignore. Je ne puis être juge de la haine qu'on a contre le Français, puisqu'on le reçoit très poliment et que ce n'est qu'à elle qu'on a osé la témoigner. Je puis donc avoir des soupçons et la croire inconstante; c'est ce que je viens de prendre la liberté de lui dire : de là, des larmes, une scène, et, comme enfin j'ai consenti à partir, je quitte Milan avec les tourments de la jalousie. Je lui ai offert d'aller habiter Venise ou toute autre ville, grande ou petite, qu'elle voudra; elle doit m'écrire sa résolution à Gênes. Elle m'a fait demander son portrait, et, pendant que j'écrivais cette lettre, on vient de me le rapporter dans un livre.

» Adieu, madame, il faut que je finisse brusquement sous peine de ne jamais finir. Ordonnez à mon ambassadeur de ne jamais finir de m'aimer et de demander constamment un petit titre diplomatique dans ce pays. Il faut absolument quelque chose d'officiel pour mettre à l'abri des menées jésuitiques.

» Daignez présenter mes respects à madame C... et à M. B..., et, si jamais, après une semaine de constance, vous parvenez à cette quatrième page, jetez vite ma lettre au feu et pensez que vous avez à Gênes un esclave fidèle. »

XCII

28 octobre 1814.

Tu as fait mes commissions comme si tu étais élève de cet Anglais qui allait à la grande Chartreuse, c'est-à-dire avec exactitude, chose sur laquelle je ne comptais guère; mais je crois que la présence de madame Derville y aura beaucoup contribué et je l'en remercie. Comme elle a de plus grandes difficultés à vaincre que toi, elle a plus de caractère, c'est tout simple. Tous les êtres ont à peu près les qualités qui leur sont indispensables. Le plus gauche des gens de Cularo, placé au milieu de l'Océan sur un vaisseau faisant eau, deviendra l'activité même pour épuiser l'eau avec une pompe, boucher le trou s'il est possible, et enfin vivre.

J'espère que voilà de la philosophie; c'est que, depuis que j'ai reçu mes cinq caisses, je me fortifie non pas en environnant mon cœur de vingt verres de vin comme Lafleur, mais en lisant Tracy. Je vois que nos malheurs, nos désappointements viennent presque toujours de désirs contradictoires. En raisonnant juste, d'après Tracy, je vais à la chasse du contradic-

toire qui peut se trouver encore dans mon cœur.

Il pleut à seaux depuis quatre jours, mais on joue *Don Juan* tous les soirs avec *la Falsa Sposa*, ballet d'une magnificence dont on n'a pas idée en France. Pour huit sous, un bon Milanais s'amuse, le bec en l'air devant des choses superbes, depuis sept heures un quart jusqu'à minuit et demi.

Quant à moi, je m'occupe trop de ce que je vois; au bout de deux heures, je suis fatigué, et je vais faire des visites dans les loges. Je voudrais vous tenir, toi et madame D..., à ce spectacle étonnant; mais tout cet enchantement tient au jeu. Il y a des salles superbes attenant au théâtre qui valent deux cent mille francs par an à l'entrepreneur.

On a tant de piété à Vienne, que l'on craint beaucoup ici que les jeux ne soient interdits; auquel cas, adieu le bonheur des Milanais; car ils ne vivent que pour manger, faire l'amour et aller au théâtre.

Quelque peu de politique, quand un acte de l'opéra est mauvais; alors on ne l'écoute pas et on se perd dans les conjectures. Celle d'hier était que le *King of Naples* ne veut pas céder la couronne et que M. de B... va à Bologne avec son armée, pour lui présenter la main et le faire descendre du trône de Naples à celui du grand-duché de Berg, où, dit-on, on l'envoie; c'est ce dont je me moque.

Je m'aperçois que mon crédit baisse parmi les dames de Milan depuis que je ne peux plus leur offrir du cachou. Les petites graines étaient célèbres, et

celles qui m'aimaient prenaient les petites graines dans la boite avec la langue. Tous les soirs, on faisait deux fois la remarque, et quelquefois trois, qu'il était impossible de prendre les petites graines avec les doigts.

J'avais six boites de cachou de la veuve Derosne dans mon porte-manteau : les fonds sont partis et les petites graines avec les fonds. Comment réparer la brèche que cela fait à mon crédit? en priant Girerd d'acheter six boites de quarante sous de la veuve Derosne, à l'œillet, à la cannelle, au jasmin, et de les remettre à la diligence.

Ici, toutes les petites choses qui font l'aisance de la vie manquent; mais, en revanche, un homme en habit gris, qui a dans sa chambre pour trente-six francs de meubles, fait bâtir un palais d'un million, tel que la *Clara Clerici* que l'on fait dans ce moment à la porte Orientale.

Adieu, etc., etc.

XCIII

Turin, 14 janvier 1815.

Si jamais, ma chère amie, tu te donnes les airs d'avoir un amant, tu sauras qu'on ne se trahit jamais davantage que quand il y a de la brouille. La jalousie de *sangsue* étant hors des gonds, madame Simonella

m'a représenté qu'il fallait faire une absence. Elle a ajouté qu'un vainqueur de Moscou ne craignait pas le froid et que, puisque Italie n'avançait pas à Cularo, je devrais y aller faire un tour; que cela nous épargnerait une séparation, quand une fois nous serions établis à Venise. J'ai voulu plaider, inutile. Je suis donc venu à Turin; mais sortir d'une salle de bal charmante, bien éclairée, où l'on danse avec sa maîtresse, arriver dans la rue par un temps humide et tomber dans un trou à fumier, tout cela n'est qu'une faible image de ce qu'aurait éprouvé mon cœur en abandonnant l'aimable Italie pour le plat Cularo, où nous avons gémi il y a un an, si tu t'en souviens.

Je me suis donc arrêté à Turin.

Le 23, j'écrirai à la C^sse^ Sim... que je suis de retour et que je n'ai point été engouffré dans les neiges du mont Cenis.

Mets à la poste la lettre ci-jointe d'un jeune officier espagnol qui a une maîtresse charmante à Milan; ce qui le rend très considérable à mes yeux. Cultive les Allart en mon nom, afin qu'ils ne me croient pas un monstre parceque, à trente-deux ans, ruiné, je prends une légitime de vingt-cinq mille francs.

Ah! ma chère amie, quelle affreuse nouvelle m'apprend le journal qu'on m'apporte! La mort de madame D... C'était, après toi, la meilleure amie que j'eusse au monde; je ne puis t'écrire. Adieu.

Achille est mort, grands dieux, et Thersite respire!

XCIV

Paris.

Nous arrivons vers les onze heures à la manufacture de Sèvres, qui, dans ce moment, est environnée d'arbres au feuillage frais; je dirais qu'elle est située au milieu d'une campagne assez agréablement variée, si je ne trouvais pas qu'il y a trop de maisons aux environs. Pour les environs de Paris, dont le caractère distinctif à nos yeux est de manquer de grandiose, elle est cependant très bien située. Nous y voyons la plus belle créature vivante que j'aie jamais aperçue, Adolphe Brongniart fils; nous y voyons aussi le plus joli objet manufacturé que j'aie jamais vu, la table ronde de trois pieds moins un pouce de diamètre, présentant les portraits de la plupart des maréchaux et celui de l'empereur, au milieu. Isabey nous fait les honneurs de sa table, qui vraiment donne l'idée de la perfection, surtout dans les portraits des maréchaux Soult et Ponte-Corvo; les princes Davout et Berthier sont ce qu'il y a de moins bien. Ce charmant ouvrage doit passer un de ces jours au feu, qui peut le briser. Le reste est assez bien, une vitre peinte qui transmet le

jour à travers une jolie figure de femme assise. J'ai proposé à M. Brongniart de faire des sujets de nuit pour vitres d'un boudoir ; il a partagé mon avis, mais m'a dit que les essais dans ce genre n'avaient pas réussi jusqu'à ce jour.

La sculpture est médiocre ; on devrait demander des modèles à Canova et Thorwaldsen ; en général, ils manquent le grandiose de la figure de l'empereur, qu'ils reproduisent sans cesse. Nous vîmes un empereur qu'on mettait à cheval, figure mesquine et jolie.

En sortant, nous rencontrâmes M. de Moneschalchi avec toute l'Italie. M. Z... voulut leur faire les honneurs de sa manufacture ; nous les laissâmes et partîmes par Versailles. Route jolie, verdure très fraîche, nous arrivons rapidement chez M. de Cleidat, cour du Dragon. Les rues de Versailles sont d'une capitale, les boutiques d'une ville de province. L'appartement et la société de M. de Cleidat sont de même, surtout un M. Daguenau, un peu Escarbagnas de qualité, et sa femme, grande joufflue à perruque blonde qu'il appelle Pauline.

Nous partons pour Trianon après un verre d'excellent malaga ; M. Cleidat, quoique un peu versaillomane, ne manque pas d'esprit, et il le prouve en ayant des vins excellents, mais sans glace ; c'est bien dommage.

Les Trianons sont jolis ; rien de triste, rien de majestueux ; les ameublements ne sont point assez beaux pour un souverain qui veut jouer ce rôle ; ils manquent quelquefois (les lits surtout) de commodité. Nous

rencontrons, à chaque chose à voir, M. de Moneschalchi et sa troupe. Jolis meubles en acajou, joli tableau de la bataille d'Arcole, mauvais bustes de la famille avec des inscriptions de bon goût, les noms seulement, Louis, Joseph, Élisa, Pauline; la chambre de l'Empereur petite, peu commode, peu tranquille, de plain-pied, quatre belles gravures, la *Vierge jardinière*, *Bélisaire*, *l'Éducation d'Achille*, *l'Enlèvement de Déjanire*, je crois. Très joli jardin anglais de Trianon : il y a de grands arbres, grand mérite pour un jardin anglais, et des arbres précieux, plaisir de roi qui ne me dit rien; mais c'est beaucoup pour les âmes qui restent au-dessous de l'amour du beau.

Je mène constamment madame Elliot, femme agréable, quoique pas jolie, et de trente et un ans. J'ai été étonné, il y a huit jours, de ne voir nulle affectation et nulle timidité dans une provinciale; mais c'est qu'elle ne l'est pas : elle a été élevée à Paris; j'avais trouvé le plaisir à Sèvres, il ne m'a plus quitté et s'est à chaque instant plus rapproché de moi, jusqu'à dix heures du soir que je suis sorti de chez madame Marbot.

Je ne sais, ma chère amie, si tu pourras déchiffrer ce fragment descriptif. Je viens de finir un volume commencé à Marseille, il y a quatre ans. J'étais bien jeune au commencement. J'ai vu qu'alors je ne me souvenais pas assez de la 15e octave du 16e chant de la *Gerusalemme*, que je t'invite à relire.

Jouissons de ce jour, et ne comptons pas trop sur

celui de demain. C'est ce qu'Horace disait en latin il y 1900 ans, et ce qu'il faut faire aujourd'hui.

XCV

Paris, 1er avril.

Je me porte fort bien; il y a eu avant-hier une fort belle bataille à Pantin et à Montmartre; j'ai vu prendre cette montagne.

Tout le monde s'est bien conduit, pas le moindre désordre. Les maréchaux ont fait des prodiges. Je désire avoir de vos nouvelles. Toute la famille se porte bien. Je suis chez moi.

FIN

1239. — L.-Impr. réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, dir.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libra
University of
Date Due

a39003 002103264b

CE PQ 2436
.A2L4 1892
COO BEYLE, MARIE LETTRES IN
ACC# 1331711

Les Reliures Caron
TEL. (819) 686-2059
(MTL) 861-7768